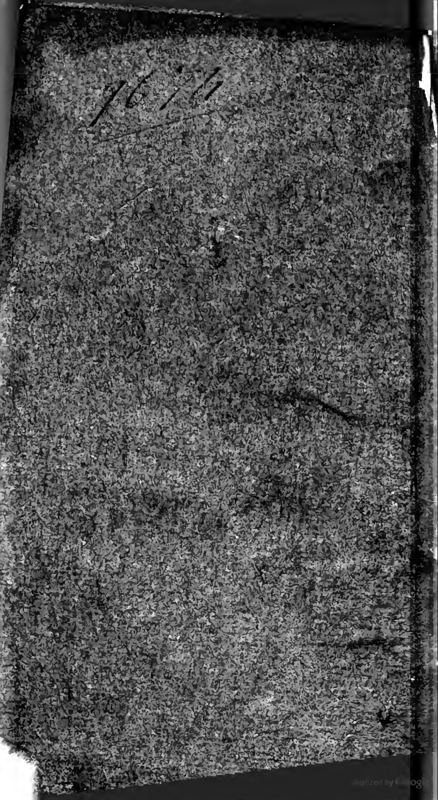




LES MILLE ET UNE FOLIES,

CONTES FRANÇOIS,

PAR M. N***.

Des Chevaliers François tel est le caractere.
Voltaire, Zaïre, acte 2, scène 3.

TOME TROISIEME.

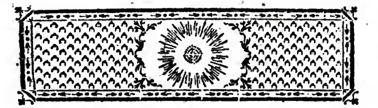


A LONDRES,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXV.

TABLE

DES Histoires & des Aventures contenues dans le troisieme Volume.



LES MILLE ET UNE FOLIES,

CONTES FRANÇOIS.

SUITE DE L'HISTOIRE DE COLIN.

CCCXXXIVᵉ FOLIE.

ENFIN, ma chere Rosette, poursuivit Colin, j'eus tout lieu de connoître que j'avois plusieurs compagnons de malheur. Cette découverte ne me consola point; car je ne suis pas assez méchant pour me croire moins à plaindre, parce que d'autres souffrent avec moi.

Je t'aurois écrit ma funeste aven-

ture, ſi mes occupations m'avoient permis de te donner de mes nouvelles. D'ailleurs, dans le temps que je me préparois à t'informer de mon ſort, le régiment reçut ordre d'aller, en ſe promenant, à cent lieues de la ville où nous étions. Comme s'il ne s'étoit agi en effet que d'une petite promenade, les ſoldats portoient, outre le poids de leurs armes, un gros havre-ſac rempli de linge; auſſi marchoient-ils tout courbés, de même que des vieillards. J'eus le plaiſir de voir mes raccoleurs plier ſous le fardeau qui les accabloit. On joignit à ma charge pluſieurs uſtenſiles qui ſervoient à la cuiſine de la compagnie, le tout ſurmonté du plat à barbe de notre chambrée; de ſorte que j'avois plutôt l'air d'une bête de ſomme que d'un guerrier. Avois-je ſujet de me plaindre, tandis que mes compagnons gémiſſoient, ainſi que moi, ſous le faix de leurs bagages? Il nous falloit pourtant faire dix lieues par jour, brûlés du ſoleil ou mouillés juſqu'aux os, couverts de

ſueur & de pouſſiere, ou crottés juſqu'au ſommet de la tête ?

CCCXXXVe FOLIE.

Nous arrivâmes enfin au terme de nos courſes, ou, pour mieux dire, au terme de notre pélerinage ; car il ne nous étoit guere poſſible de courir. Les exercices recommencerent, & le maudit Sergent ſembla prendre à tâche que mes épaules fuſſent auſſi fatiguées que mes pieds.

Las d'éprouver ſon courage à frapper les nouvelles recrues, je réſolus de porter mes plaintes au Capitaine de la compagnie, perſuadé qu'il réprimeroit la valeur de ſon Sergent. M. notre Capitaine étoit d'une douceur charmante, honnête & poli pour tout le monde. Il eſt vrai qu'on lui trouvoit un air ſingulier : il parloit en ſe pinçant les levres, ſe ſervoit de termes inintelligibles, ne marchoit que ſur le bout du pied, ne ſentoit point la poudre à canon, mais répandoit après lui des odeurs fort agréables.

Je me rendis chez cet aimable militaire, après avoir bien étudié ma harangue. On me fit attendre deux ou trois heures dans ſon anti-chambre. J'admirai les grandes affaires que devoit avoir un homme à qui l'on avoit tant de peine à parler. Il me fut enfin permis de tirer ma révérence, & je vis quelles étoient les occupations de mon Capitaine. Comme j'entrois, ſon tailleur prenoit congé de lui.

Il faut que je t'avoue, Roſette, une de mes balourdiſes. Je m'imaginai qu'un Officier devoit toujours être habillé en militaire. J'en avois bien rencontré quelques-uns dont la maniere de ſe mettre ne ſentoit point le guerrier ; mais je croyois bonnement qu'ils étoient répréhenſibles. Avec des idées auſſi extravagantes, je fus bien ſurpris de voir mon Capitaine les cheveux friſés comme s'il avoit voulu ſe groſſir la tête & paroître plus grand : il pirouettoit devant un miroir, en contemplant avec ſatisfaction l'habit qu'il venoit de mettre, qui étoit d'un beau taffetas

rouge, doublé de blanc & garni de blonde.

CCCXXXVI^e FOLIE.

Un habit d'un goût auſſi ſingulier, & les geſtes du militaire devant ſon miroir, me firent penſer qu'il alloit jouer la comédie, & qu'il répétoit ſon rôle. J'avois ſouvent été de garde dans la ſalle du ſpectacle, & il me parut que l'équipage du Capitaine lui donnoit l'air d'un acteur. Monſieur, lui dis-je, je ne veux pas vous déranger; déclamez votre tragédie ou votre farce; l'habit de comédien vous ſied à merveille. Ma naïveté fit éclater de rire M. le Capitaine. Ce maraud-là, s'écrie-t-il, eſt comique au poſſible. Mais je crois qu'il a deſſein de m'inſulter. Cette réflexion l'engagea de prendre ſa canne, & de m'en appliquer pluſieurs coups ſur les épaules avant que je m'apperçuſſe que ce n'étoit point une illuſion, comme au théâtre.

CCCXXXVII^e FOLIE.

Mes jambes me tirerent d'affaire. Quand je fus hors de péril, je me plaignis de ma destinée, qui me condamnoit à être maltraité de tout le monde, & changeoit même contre moi les caracteres les plus doux. J'étois le premier soldat qui n'eût point à se louer de mon Capitaine. Je cherchai long-temps en quoi j'avois pu lui déplaire ; à force d'y rêver, je me mis dans la tête la plus singuliere idée dont on se soit encore avisé. La colere de mon Officier, dis-je en moi-même, vient apparemment de ce que j'ai paru blâmer sa maniere de s'habiller. Si je vais lui faire mes excuses, elles ne répareront qu'à demi mon impertinence : n'y auroit-il pas quelque autre moyen de la faire oublier ? Raisonnons un peu. Mon Capitaine, qui aime à être bien mis, seroit charmé d'avoir des imitateurs : si je m'habille aussi singuliérement, je suis certain de me raccommoder avec lui, puisque je montrerai que

j'approuve ſon goût, mieux que je ne le pourrois faire par des diſcours.

Enchanté d'avoir trouvé un ſi bel expédient, je courus chez un danſeur de la comédie : ſans l'informer de ce que je me propoſois, je le priai de me prêter, ſeulement pour une heure, un des habits qui lui ſervoient au théâtre.

CCCXXXVIII[e] FOLIE.

J'avois gagné l'amitié de ce danſeur. Perſuadé que je voulois aller à un bal, il eut la complaiſance d'aller chercher au magaſin de la comédie ce que je lui demandois. Il m'aida même à m'habiller, treſſa mes cheveux avec des rubans de diverſes couleurs, qui me deſcendoient en touffes ſur les épaules, & me fit une friſure élégante. Je ne me ſentis pas de joie quand je me vis couvert d'un petit habit de toile peinte, dont la doublure contraſtoit furieuſement, accompagné d'une veſte extrêmement écourtée, d'une couleur vive, chamarrée de clinquans & de galons d'or

faux, qui n'en avoient pas moins d'apparence ; le tout étoit relevé par une large culotte de ſatin blanc : un bas de ſoie bien tiré me rendoit la jambe fine ; un eſcarpin à talon rouge, ſur lequel brilloient de belles boucles de diamans, me faiſoit le pied le plus joli du monde, & un petit chapeau garni de plumes me couvroit à peine le ſommet de la tête. Dans ce galant équipage, un gros bouquet de fleurs artificielles à la main, je me rendis chez mon Capitaine.

CCCXXXIX^e FOLIE.

L'obligeant danſeur s'étoit tant hâté de me ſervir, & mit ſi peu de temps à ma toilette, que le militaire dont je voulois gagner l'eſtime n'étoit pas encore ſorti. Ses laquais eurent beaucoup de peine à me laiſſer pénétrer dans ſon appartement. Leur curioſité fut long-temps à ſe ſatiſfaire. Ils me conſidérerent de tous les côtés, me firent cent queſtions, & penſerent étouffer à force de rire. Impatienté de perdre des momens

précieux, je leur déclarai que j'avois des choses de la derniere conséquence à communiquer à leur maître. Ils n'oserent plus alors me retenir; mais en m'annonçant, ils assurerent le Capitaine qu'il alloit avoir la comédie, que mon habillement annonçoit que je venois devant lui faire quelques tours de passe-passe. Sans m'inquiéter de l'idée qu'ils donnoient de moi : Je viens vous faire voir, Monsieur, dis-je à l'Officier, qu'on s'efforce de suivre votre exemple. Tenez, me voilà mis à peu près comme quelques-uns de nos guerriers; il ne me manque que les odeurs, & les manchettes de dentelles.

CCCXL[e] FOLIE.

Cette courte harangue, loin de le flatter, le fit rougir de colere ou de honte ; je ne sçaurois trop dire de quoi. Dans son premier transport, il fut d'abord tenté de m'arracher les yeux ; ce que je connus au mouvement qu'il fit : il s'arrêta, me fixa quelque temps en silence, en paroif-

ſant réfléchir : enſuite ſe tournant vers ſes gens, qui étoient demeurés contre la porte afin d'être témoins du plaiſant ſpectacle qu'ils s'imaginoient que j'allois donner : Régalez ce drôle-là, leur dit-il froidement, d'une volée de coups de bâton, & faites-le conduire au cachot. M. le Capitaine diſſimuloit ſa fureur, dans la crainte qu'on ne ſe doutât de ce qui la faiſoit naître, & qu'il ne parût trop ſenſible aux injures d'un ſimple ſoldat. Mais à travers ſa feinte tranquillité, on appercevoit ſon dépit & ſa confuſion.

Les laquais m'étrillerent d'importance : jamais, je crois, ils n'obéirent avec autant de zele. Ils ne ſe ſeroient pas laſſés de ſi-tôt, ſi la garde qu'ils avoient envoyé chercher, n'étoit venue me retirer de leurs mains, pour m'accompagner poliment juſqu'à la nouvelle demeure qui m'étoit deſtinée.

CCCXLI^e FOLIE.

On me renferma ſous pluſieurs

clefs, dans un endroit obſcur, dont j'examinai à tâtons tous les meubles. Ils conſiſtoient en quelques poignées de paille étendues par terre, deſtinées à me ſervir de lit; une cruche pleine d'eau, & une vieille chaiſe défoncée, qui n'ayant que deux pieds, étoit appuyée contre la muraille. Je vis bien que le faſte ne régnoit pas dans mon habitation, & je jugeai, par ſon peu d'élégance, que le Capitaine étoit dans une furieuſe colere. Il eſt perſuadé ſans doute, m'écriai-je, que j'ai agi malicieuſement; il croit que j'ai voulu tourner en ridicule ſa maniere de s'habiller. Eſt-il poſſible que mes intentions lui aient été auſſi peu connues! Tout ce qui m'arrive eſt un effet de mon malheur. Je me vois puni comme coupable, tandis que je ſuis fort innocent.

La prévention où je voyois qu'étoit le Capitaine ſur mon compte, me fit craindre ſa vengeance; il lui étoit facile de ſaiſir quelque prétexte pour m'attirer un ſévere châtiment. La peur me prit: il me ſembloit à tout

moment qu'on venoit me chercher & me conduire au conseil de guerre, irrité que j'eusse manqué de respect à un Officier. Je croyois entendre prononcer ma sentence, & voir déja ma tête servir de but aux grenadiers du régiment.

CCCXLII^e FOLIE.

Afin d'éviter le danger que je courois, je me mis à chercher les moyens de me sauver de ma prison. Il faut sçavoir que mon cachot étoit très-différent des autres. Dans la petite ville où notre régiment reçut ordre de s'établir, il n'y avoit point de prison; de sorte qu'on fut contraint de choisir la maison la plus commode pour cela. Les chambres hautes devinrent des cachots: on en barricada les fenêtres; on n'y laissa pénétrer qu'un foible rayon de jour. On m'avouera que ces cachots-là n'étoient pas si affreux, si dégoûtans, si incommodes que ceux que la barbarie des hommes a inventés, où l'espece humaine dégradée, périt insensible-

ment au milieu des plus grandes horreurs. Il m'étoit encore plus aisé de me sauver de la chambre obscure qu'on vouloit bien appeller cachot, que si j'avois été détenu dans ces gouffres profonds qui servent de monumens aux grandes villes. Cependant lorsque je vins à réfléchir aux moyens que j'emploierois pour m'échapper, je fus dans un terrible embarras. Briser mes fenêtres & descendre dans la rue, la chose étoit assez facile; mais je risquois d'être apperçu par les sentinelles qui rodoient autour de la prison. Je pouvois rompre ma porte; mais de quel côté fuir ensuite? Tout bien considéré, je ne vis pas de meilleur expédient que de grimper par le tuyau de la cheminée, afin de gagner les toits.

Malheureusement cette cheminée se trouva très-étroite : j'essayai en vain d'y passer tout habillé; je fus contraint de me mettre tout nud. Je parvins sur le toit avec beaucoup de peine. La nuit étoit extrêmement

noire ; & peu accoutumé à marcher ſur les gouttieres, je craignois de faire quelque chute déſagréable. Dans cette perplexité, une cheminée très-peu élevée ſe préſenta devant moi. Je me baiſſai pour regarder dedans, réſolu, ſi j'avois quelque indice qu'elle ne dépendît point de la priſon, d'y deſcendre à tout haſard, & d'implorer l'humanité des perſonnes chez qui elle me conduiroit. Admirez mon deſtin ! Dans l'inſtant que j'écoutois ſi j'entendrois parler quelqu'un, le haut de la cheminée ſur laquelle je m'appuyois, vint à manquer : je roulai dans le tuyau, entraînant après moi un tas de pierres & de moellons, & je tombai dans une chambre avec un fracas épouvantable.

CCCXLIIIe FOLIE.

Ma chute ne fut pas trop périlleuſe, puiſque je tombai dans la premiere chambre : j'en fus quitte pour de légeres meurtriſſures. Le haſard me fit trouver droit ſur mes pieds dans le coin de la cheminée : j'y reſtai

quelques instans, afin de reprendre mes esprits. Vers le milieu de la chambre il y avoit une table, autour de laquelle étoient assis plusieurs joueurs. Un d'entre eux perdoit beaucoup sans doute. Avant de faire ma culbute, je l'entendois prononcer des juremens affreux. Je voudrois, disoit-il, que le diable m'emportât. Oui, qu'il vienne, je le souhaite, je le souhaite. Comme il achevoit ces mots, je roulai avec fracas dans la cheminée. Il ne douta pas, ainsi que ceux qui jouoient avec lui, que je ne fusse en effet le diable. J'avoue qu'on pouvoit avoir peur à moins. L'heure indue, la maniere dont j'apparoissois, la noirceur de mon corps & de ma figure, entiérement couverts de suie, tout cela me donnoit assez l'air d'un démon. Les joueurs, immobiles d'effroi, me regarderent un moment sans oser remuer. Moi, qui ignorois ce qu'ils pensoient sur mon compte, je sortis de ma cheminée, afin de les supplier de me laisser évader. Leur frayeur augmenta lorſ-

qu'ils me virent approcher ; ils se leverent en poussant de grands cris, & s'enfuirent de la chambre, dont ils fermerent la porte.

Me voyant seul, je relevai les lumieres qui s'étoient renversées : l'or & l'argent répandus sur la table me tenterent ; je me hâtai de les ramasser, & d'envelopper mon trésor dans un mouchoir que je trouvai par hasard, & dont je fis une ceinture. Après avoir ainsi gagné les joueurs sans m'exposer aux incertitudes du jeu, je remontai par la cheminée & regagnai ma prison, où je passai tranquillement le reste de la nuit, enchanté de la bonne fortune que ma course nocturne me valut.

CCCXLIV^e FOLIE.

Le lendemain je déclarai à celui qui m'apporta ce qui m'étoit nécessaire pour passer la journée, que j'avois dessein d'acheter mon congé, & je le priai d'en informer mon Capitaine. Il fit ce que je lui demandai, & je ne tardai pas à voir pa-

roître l'Officier que j'avois tant irrité en croyant lui faire ma cour. Nous convînmes bientôt du prix. Il m'en coûta la moitié moins qu'à un autre. Je fus fort étonné d'une pareille grace ; car je n'ignorois pas que MM. les Capitaines sont quelquefois avides d'argent, & qu'ils ont trouvé le secret de s'enrichir aux dépens du soldat, même lorsqu'il quitte les drapeaux. Je comptai au plus vîte la somme qui devoit me rendre la liberté : mon Capitaine mit autant de diligence à m'expédier mon congé, & me fit présent de ce vieil habit d'uniforme, & de ce sabre rouillé, qui n'est bon que pour la parade. Il me fallut attendre en prison que toutes les formalités eussent été observées. Mon Officier vint lui-même me remettre ma cartouche. Adieu, me dit-il; retourne au plutôt dans ton pays. Je t'ai fait bon marché, afin de me débarrasser promptement d'un homme tel que toi, dont je n'aime guere les mauvaises plaisanteries.

C'eſt ainſi que lorſque je m'y attendois le moins, je me vis hors de priſon, & qu'il me fut permis de venir vivre auprès de mon aimable Roſette. Je rendis à l'obligeant danſeur les habits qu'il m'avoit prêtés, qui cauſerent mon bonheur, en paroiſſant me précipiter dans les plus cruelles diſgraces. C'eſt ce qui nous prouve qu'il ne faut jamais déſeſpérer de rien. Après avoir ſatisfait à la reconnoiſſance, je ſongeai à contenter l'amour; je quittai une ville où l'on parlera long-temps du diable, qui faillit à tordre le cou à des joueurs, mais qui ſe contenta d'emporter leur argent. Je viens oublier, en voyant ma Roſette, tous les maux que j'ai ſoufferts.



CONTINUATION

des Aventures étranges de Rosette, & suite de l'Histoire de Colin.

CCCXLV^e FOLIE.

NE vous étonnez pas, Monseigneur, poursuivit la jeune paysane, si j'ai si bien retenu l'histoire de Colin : on se ressouvient toujours de ce que nous disent les personnes qui nous intéressent : il suffit d'aimer, pour avoir de la mémoire.

Je croyois qu'aucun obstacle ne m'empêcheroit plus d'épouser mon amant. Hélas ! qu'on a de peine à être heureux dans ce monde ! Les richesses de Colin firent beaucoup de bruit dans le village ; on prétendit qu'il avoit une somme considérable en argent comptant. Je riois des discours qu'on tenoit, dont je ne sentois point la conséquence, & qui redoubloient l'estime de mon pere

pour Colin. Hélas ! quelques jours avant notre mariage, tandis que mon amant étoit auprès de moi, des voleurs ouvrirent ſon petit coffre, & emporterent tout ce qu'il poſſédoit. Voilà comme le bien mal acquis ne profite jamais.

Si mon berger avoit été plus politique, il auroit caché le malheur qui venoit de lui arriver. Dès qu'il eut vu que ſon coffre étoit vide, au lieu de ſe comporter avec prudence, il ſe mit à parcourir tout le village en criant que des voleurs venoient de le ruiner. Il courut enſuite me raconter ſon infortune en gémiſſant, en s'arrachant les cheveux. J'eſſayai de lui faire connoître ſa ſottiſe ; il avoua que j'avois raiſon, & ſe mit de plus belle à ſe deſeſpérer.

Tandis que Colin ſe corrigeoit ſi bien, mon pere entra, & lui dit : Je m'étonne que vous ayiez la hardieſſe de vous préſenter encore chez moi : ſortez, ma fille n'eſt pas pour vous. Colin voulut faire ſes repréſentations : mon pere le prit par les épaules, & le pouſſa rudement à la porte.

CCCXLVI^e FOLIE.

N'admirez-vous pas la bizarrerie de ma deſtinée ? Quand j'étois ſur le point de me voir heureuſe, c'étoit directement alors que j'allois être le plus à plaindre. Les amis de Colin vinrent prier mon pere de ne pas le réduire davantage au déſeſpoir, & de ſonger que les choſes étoient trop avancées pour qu'on pût rompre honnêtement notre mariage. Il leur répondit qu'il avoit ſes raiſons pour agir de la ſorte; qu'il s'étoit apperçu de pluſieurs défauts de Colin; qu'il étoit ivrogne, ſans conduite, point économe, & ne feroit jamais un bon ménage. Quand mon berger étoit riche, mon pere lui trouvoit d'excellentes qualités. Pour moi, j'aimois toujours Colin; & depuis qu'il avoit perdu ſa fortune je le trouvois auſſi aimable. On a prétendu que je ne reſſemblois pas à toutes les femmes.

CCCXLVII^e FOLIE.

Les amis de Colin obtinrent ſeule-

ment de mon pere qu'il ne me marieroit que dans deux ans, afin que mon berger pût se remettre de ses pertes, & se rendre digne de m'épouser. A force de prieres & de supplications, mon pere promit donc que si Colin gagnoit beaucoup de bien pendant deux ans, il seroit mon mari : mais il jura que, ce temps expiré, il me donneroit à un autre, si le berger n'avoit pas fait fortune. Nous fûmes enchantés de la complaisance de mon pere, & c'étoit avec raison, puisqu'il sortit de son caractere pour nous accorder une pareille grace. Nous ressentîmes une joie aussi grande que si nous nous étions vu enfin réunir pour toujours.

Colin résolut de travailler avec tant d'ardeur, qu'il pût s'enrichir dans peu de temps. Après avoir roulé dans sa tête plusieurs projets, il ne sçavoit quel parti prendre afin d'être sûr de faire bien vîte fortune. Un ami qu'il avoit au château de la vieille Dame dont je vous ai parlé, le tira d'inquiétude, en lui indiquant

le moyen de gagner dans peu beaucoup d'argent. Adieu, Rosette, me dit-il; je vais me faire laquais. Quoi! m'écriai-je, tu prends un état qui non-seulement t'éloignera de moi, mais qui va encore te déshonorer! Que tu es simple! me répondit-il. Le déshonneur gît dans la pauvreté, & non pas dans la maniere dont on s'enrichit. Mais, lui répliquai-je, ne ferois-tu pas mieux de labourer la terre? J'aurois trop de peine, insista-t-il. Remarque que je choisis le métier le plus commode de tous. Si tu voulois me croire, tu te ferois femme-de-chambre: tu serois alors une demoiselle, au lieu que tu n'es qu'une pauvre paysane. Dans le sein d'une vie molle & oisive, j'amasserai des trésors. Ma foi! rien n'est plus agréable que de servir, non un fermier de la campagne, mais les riches habitans des villes: l'on partage les plaisirs qui les environnent, & l'on goûte encore la satisfaction de se moquer d'eux.

CCCXLVIII^e FOLIE.

Je cessai de faire des objections ; je vis bien que l'exemple de la plupart des jeunes gens du village & des environs tentoit mon cher Colin : mais je me dis toujours en moi-même que la charrue étoit le maître qui convenoit le mieux à des paysans.

La vieille Dame qui protégeoit mon berger, ne pouvant le prendre à son service, le plaça chez un Seigneur de sa connoissance, dont le château est tout proche du sien. Dès le premier jour que Colin eut pris possession de son nouvel emploi, on ne le reconnoissoit presque plus dans le village : il étoit aussi bien mis que son maître. La métamorphose de mon amant ne s'étendit point jusqu'à son cœur : je le voyois tous les jours ; nous nous répétions cent fois que nous nous aimions.

Le contentement que je goûtois ne fut pas de durée. A la fin de la belle saison le maître de Colin retourna s'enfermer dans Paris : mon amant

le

le ſuivit, ſans que mes larmes fuſſent capables de l'arrêter. Il me jura en partant que je lui ſerois toujours chere. Moi je ne prononçai aucun ſerment, parce qu'il me parut que le véritable amour n'a pas beſoin de rien promettre.

Il eſt bien étonnant, me diſois-je, que les riches & les grands ſeigneurs ne ſe plaiſent qu'à dépenſer leurs revenus à Paris. Pourquoi ne vivent-ils pas plutôt dans leurs terres? Ils enrichiroient leurs vaſſaux, par la circulation de l'argent; ils s'amuſeroient avec moins de dépenſes, & les campagnes ne ſeroient pas ſi pauvres. Mais, non contens de porter loin d'elles des tréſors qu'ils devroient y répandre, ils prennent encore à tâche de les dépeupler, pour remplir leurs antichambres d'une troupe de fainéans, & pour garnir le derriere de leurs carroſſes de pluſieurs grands coquins effrontés: les terres reſtent en friche, & les jeunes payſannes périſſent d'ennui.

SUITE

des Aventures étranges de Rosette.

CCCXLIX^e FOLIE.

VOILA ce que m'arracha la douleur de perdre mon amant. Je vous demanderois pardon de vous les répéter, si vous étiez comme ces grands Seigneurs qui prétendent qu'on respecte jusqu'à leurs travers. J'avois bien raison de m'affliger en voyant Colin s'éloigner de moi ; depuis qu'il est parti, je n'ai plus reçu de ses nouvelles. Le Seigneur qui l'amena à Paris ne le garda pas long-temps ; c'est tout ce qu'il m'a été possible d'en apprendre. Ah ! les sermens ne valent rien en amour. Colin a cessé de m'aimer, après avoir tant juré de m'être fidele ; & moi, qui ne lui ai fait aucune promesse, je chéris toujours l'ingrat.

Cependant les deux ans accordés

par mon pere ſont bientôt écoulés. Si mon berger ne revient pas rempli d'amour & chargé de richeſſes, je ferai forcée d'épouſer un homme qui m'eſt odieux. Le vilain Pierre-le-Roux a repris courage ; il s'obſtine à vouloir être mon mari. Je ne ſuis pas la ſeule qui le déteſte, ainſi que je vous l'ai dit ; ſon humeur bruſque & farouche le rend l'horreur de tout le monde. Le bruit géneral, c'eſt qu'il eſt ſorcier. On fait ſur ſon compte les hiſtoires les plus effrayantes. Mon pere eſt convaincu de la vérité de tout ce qu'il entend dire au ſujet de Pierre-le-Roux ; il lui a pourtant donné parole que je ſerois ſa femme auſſi-tôt que les deux ans ſeront accomplis.

CCCL^e FOLIE.

Depuis le départ de Colin, je ſuis expoſée aux pourſuites de ſon affreux rival. J'ai beau chercher à l'éviter, je le rencontre par-tout : je lui témoigne en vain combien je le hais ; il perſiſte toujours à chercher à me

plaire. Il proteste qu'il m'adore, & il me semble qu'il me dit des injures; au lieu que les choses indifférentes que me disoit Colin me paroissoient des douceurs.

Depuis quelque temps sur-tout, je suis devenue la plus malheureuse fille qu'il y ait. Un *loup-garou* court chaque nuit dans le village, en poussant des hurlemens qui font trembler. La réputation qu'a Pierre-le-Roux d'être sorcier, a fait justement tomber tous les soupçons sur lui. Mes meilleures amies n'ont pas manqué de m'avertir de prendre garde à mon futur, & je ne veux plus souffrir qu'il m'approche.

Vous ignorez peut-être, Monseigneur, ce que c'est qu'un *loup-garou*. C'est un homme ou une femme possédé du malin esprit, qui court la nuit par les rues, sous la forme de quelque animal. Je ne pouvois douter que le gendre futur de mon pere ne fût en effet le *loup-garou*. La nuit de tous les vendredis j'entendois sous ma fenêtre des hurlemens épouvan-

tables. La curiosité me prit un soir de regarder au travers des vitres ; je vis au clair de la lune, sur du fumier qui étoit auprès de notre maison, un gros chien noir, qui, assis sur son derriere, hurloit & aboyoit tout à-la-fois, & faisoit autant de bruit qu'une centaine de chiens ensemble.

CCCLI[e] FOLIE.

Mon pere, ennuyé du tapage affreux que le *loup-garou* venoit faire si souvent auprès de chez lui, forma le dessein de s'en délivrer, & d'en débarrasser en même temps le village. Il chargea son fusil de plusieurs balles, se tint dans ma chambre la nuit que le *loup-garou* avoit coutume de venir : lorsqu'il l'entendit hurler, il passa doucement son fusil par un trou, visa bien, & tira en invoquant les Saints du paradis. Ses vœux furent exaucés ; le lendemain nous vîmes clairement que toutes les balles avoient porté ; nous trouvâmes sur le fumier le gros chien noir roide mort. Si nous n'avions pas sçu que

c'étoit un *loup-garou*, nous l'aurions pris pour un chien de berger.

CCCLII^e FOLIE.

Je me crus alors défaite pour toujours du vilain mari que je devois avoir. Dès qu'on fut informé du courage de mon pere, & de ce qui étoit résulté de son adresse à bien viser, on courut en foule chez Pierre-le-Roux ; on ne le trouva point ; sa porte étoit fermée ; preuve certaine qu'il avoit été tué sous la forme d'un chien noir.

Je ne songeois plus à mon vilain futur, lorsque quelques jours après que sa mort fut devenue publique, & que j'étois assise au bord du grand chemin, tout auprès du village, je le vis de loin monté à cheval. Il s'approcha de moi à bride abattue, & me joignit avant que j'eusse pensé à fuir, tant sa présence me causa de surprise. — J'ai bien des excuses à vous demander, me dit-il. Une affaire de la derniere conséquence m'a obligé d'aller à la ville, sans me

donner le temps de vous faire mes adieux : j'y ai resté jusqu'à présent, afin de n'être plus contraint de m'éloigner de vous de si-tôt. — Quoi ! m'écriai-je, vous n'êtes donc pas mort ? Mon exclamation le fit rire ; il rentra dans le village surprendre tous ceux qui le verroient.

CCCLIII[e] FOLIE.

Quoique Pierre-le-Roux n'ait pas été tué, il est toujours certain qu'il est sorcier, & que mon pere donna véritablement la mort à un *loup-garou* qui n'étoit point du village, mais des environs.

Les frayeurs que m'inspiroit le seul aspect de Pierre-le-Roux, redoublerent depuis son arrivée. Il me suffisoit de songer à tout ce qu'on disoit de lui pour m'évanouir. L'idée qu'un pareil homme pourroit être un jour mon mari, me remplissoit d'effroi. Mon pere se moquoit de mes craintes & de mes terreurs, & me disoit que mon intérêt devoit l'emporter sur mes dégoûts. Je croyois voir sans

ceſſe auprès de moi le vilain homme dont on vouloit que je fuſſe la femme. Ce n'étoit pas ſeulement le jour que ſon image m'épouvantoit ; la nuit je me le repréſentois encore, & je ne dormois que d'un ſommeil interrompu.

Un ſoir je me mis au lit encore plus effrayée qu'à l'ordinaire : je commençois à m'endormir : je ſentis trembler ma chambre, & j'ouvris les yeux toute épouvantée. J'apperçus une grande flamme contre mes fenêtres ; un homme noir paſſa au travers d'un des carreaux de vitre qui étoit caſſé, & grandit conſidérablement lorſqu'il fut dans ma chambre. Je reconnus Pierre-le-Roux : il étoit à califourchon ſur un manche à balai. Je voulus crier, mais je n'en eus point la force ; je ſentois ſur l'eſtomac un poids énorme qui m'étouffoit. Le ſorcier, après avoir voltigé quelques inſtans autour de mon lit, comme s'il avoit été monté ſur un cheval ailé, s'arrêta vis-à-vis de moi ; & me regardant d'un air fu-

rieux ; — Tu dédaignes ma tendresse, me dit-il. Tu vas sçavoir qui je suis, & si l'on peut impunément me braver. — Alors il me tira du lit, prit dans sa poche une boîte de fer-blanc remplie d'une espece de pommade ; il m'en frotta malgré ma résistance, me plaça devant lui sur son manche à balet, & s'envola avec moi par la cheminée.

CCCLIV[e] FOLIE.

Je ne vous exprimerai pas la frayeur dont je fus saisie en me voyant au milieu des airs, entre les bras du sorcier. Je voulus appeller le Ciel à mon secours, & je semblois avoir perdu l'usage de la voix. Plusieurs petits démons portoient des flambeaux devant nous, afin de nous éclairer. Nous passâmes au-dessus des plus hautes montagnes, nous traversâmes des mers immenses. Pendant tout le voyage, Pierre-le-Roux garda un profond silence, & ce fut pour moi une consolation ; car dès que j'entendois sa terrible voix, tout

mon corps frissonnoit. Nous rencontrâmes sur notre route plusieurs sorciers qui arrivoient de différens côtés, & qui alloient sans doute dans le même endroit ; de petits démons portoient aussi devant eux des flambeaux. Quand une troupe rencontroit l'autre, chacun poussoit de grands cris de joie. Je remarquai qu'en joignant Pierre-le-Roux, les sorciers firent beaucoup plus d'acclamations, sans doute à cause de la proie dont il étoit chargé.

Cependant nous continuions de voler au milieu des airs ; je m'efforçois en vain d'appercevoir la terre ; elle n'étoit que comme un point : quelquefois pourtant nous en approchions de près, & alors nous rasions le sommet des montagnes. J'étois persuadée qu'on me transportoit dans l'autre monde : ce qui me faisoit naître cette idée, c'est que nous n'arrivions pas, & que nous allions extrêmement vîte. Je sentis enfin que nous nous abaissions vers la terre ; nous descendîmes au milieu d'un rond

d'arbres, situé dans une plaine immense.

CCCLV^e FOLIE.

Je me trouvai entourée d'une foule innombrable de sorciers, de tout âge, de tout sexe & de tout état. Je vis plusieurs gens de ma connoissance, que je ne croyois pas rencontrer dans un tel endroit. Tout le monde se tenoit debout, dans un profond silence, & paroissoit rempli de respect. Le lieu de l'assemblée étoit éclairé par une multitude de flambeaux attachés aux arbres, plantés dans la terre, ou portés par des demons.

Pierre-le-Roux, me tenant fortement par la main, fendit la presse, me traîna aux pieds d'un trône, sur lequel étoit assis un monstre dont l'aspect m'effraya tellement, que je détournai la tête afin de ne plus l'envisager. Mon indigne futur se mit à genoux devant cette horrible figure. — Beauté céleste, lui dit-il, j'amene devant ton auguste tribunal la jeune

perſonne que j'honore de ma tendreſſe. Je te ſupplie de permettre qu'elle ait le bonheur de groſſir le nombre de tes adorateurs. Une voix tonnante ſe fit entendre, & prononça ces mots : — Expédiez-lui un brevet de ſorcellerie. Alors la muſique du ſabbat ſe fit entendre : elle étoit compoſée de chaudrons, de cornets à bouquin, de hurlemens épouvantables : il ſembloit auſſi que tous les chats de l'univers miaulaſſent de compagnie. Pierre-le-Roux me dit à l'oreille que j'entendois les voix les plus mélodieuſes, & le plus beau morceau de muſique de l'opéra du diable. Je ne ſçais point ce que c'eſt qu'un opéra ; c'eſt ſans doute une choſe qui fait beaucoup de bruit. Je craignois de devenir ſourde : heureuſement le monſtre aſſis ſur ſon trône, éternua ; l'infernale muſique s'arrêta auſſi-tôt. Un diable vêtu en Procureur, ſuivi d'une foule de Greffiers, d'Huiſſiers, de Notaires, s'approcha de moi, un gros regiſtre à la main.— Ne promettez-vous pas de ſuivre

tous nos usages? me demanda-t-il en mettant sur son nez de larges lunettes, afin de me voir plus à son aise. — Comme je ne répondois rien, il poursuivit son discours : — D'abord vous aurez l'honneur de baiser le vénérable derriere de sa haute & basse puissance Monseigneur Satan. Non, m'écriai-je, je ne veux point être sorciere. Voyons, continua le démon qui me parloit, si vous résisterez aux Trésoriers de Monseigneur; nous ne voulons rien de force. — Je vis s'avancer vers moi plusieurs démons gros, courts & replets, pouvant à peine soutenir la pesanteur de leur ventre énorme, habillés superbement, couverts d'or & de pierreries, & qui portoient sur leurs épaules plusieurs sacs remplis d'argent. Quoique leur figure fût aussi hideuse que celle des autres diables, je ne sçais comment cela se fit, mais leur laideur me révolta moins. Ils poserent à mes pieds les sacs dont ils étoient chargés, en tirerent des poignées d'écus, me dirent qu'ils alloient

me compter tout ce que je défirerois, & qu'ils feroient toujours prêts à pourvoir à mes befoins, fi j'entrois dans le refpectable corps des forciers. J'eus le courage de m'écrier que je ne commettrois jamais un pareil crime, quand même on m'offriroit tous les tréfors du monde. Ma réfiftance caufa la plus grande furprife; je vis tous les forciers & les diables fe regarder d'un air étonné.

CCCLVI^e. FOLIE.

Tout-à-coup un cri aigu s'éleva dans les airs; je ne vis plus perfonne; une affreufe obfcurité fe répandit autour de moi. J'errois depuis quelques inftans fans fçavoir où j'allois, au milieu des plus épaiffes ténebres, & dans une campagne qui m'étoit inconnue; un globe de feu defcendit du ciel, m'enveloppa entiérement, & roulant d'une vîteffe prodigieufe, m'enleva jufqu'aux étoiles. Il n'y avoit point à douter que le démon ne cherchât à m'épouvanter, afin de vaincre ma réfiftance;

mais je me soumis à tout ce qui pourroit m'arriver, plutôt que de consentir aux propositions que l'on m'avoit faites.

Je roulois depuis long-temps dans mon globe enflammé ; c'étoit fait de moi sans doute : le ciel daigna me secourir. Un Ange parut, armé d'une épée étincelante. Il toucha les flammes qui m'environnoient ; le monde parut embrâsé d'éclairs ; le tonnerre gronda ; la boule de feu dans laquelle j'étois renfermée, s'ouvrit avec un fracas horrible ; je tombai dans un espace immense, où je ne rencontrois par intervalles que de foibles nuages, sur lesquels je me heurtois, & qui ne servoient qu'à précipiter ma chute.

CCCLVII^e FOLIE.

Je fus bien surprise, en me réveillant, de me trouver dans mon lit, aussi-bien couchée que s'il ne m'étoit rien arrivé. Je me levai, voyant qu'il étoit grand jour. Mon pere me railla sur ma paresse, & me fit compli-

ment ſur la longueur de mon ſommeil. Je lui contai la terrible aventure que je venois d'éprouver : il ne fit que rire de mon récit. Piquée de n'être même pas plainte après tant de fatigues, je courus confier à mes meilleures amies les choſes inouies qui m'étoient arrivées pendant la nuit, & j'eus encore le déſagrément d'être traitée de viſionnaire. Après m'être ſérieuſement fâchée contre elles, je les priai de ne point apprendre à perſonne ce que je ne leur avois dit qu'en ſecret. Mais comme elles avoient auſſi leurs bonnes amies, elles les inſtruiſirent myſtérieuſement de mon aventure. Au bout de deux heures mon ſecret fut ſçu de tout le village. Par une fatalité que je ne puis concevoir, perſonne n'ajouta foi à mes diſcours. Ce n'eſt pas qu'on ne crût Pierre-le-Roux ſorcier ; mais comme malheureuſement je m'étois trouvée au lit le matin, on prétendoit que je pouvois avoir rêvé ce que je croyois réel.

Afin de convaincre les incrédules, j'engageai quelques gens réfolus à me fuivre chez Pierre-le-Roux. Je me propofois de l'obliger par mes reproches, à déclarer devant témoins fon commerce avec le diable. Il étoit au lit depuis plufieurs jours, attaqué d'une groffe fievre. Ceux qui le foignoient dans fa maladie protefterent qu'ils ne l'avoient pas quitté un feul inftant : il parut d'ailleurs fi peu comprendre tout ce que je lui difois, qu'on ne lui donna pas le temps de protefter de fon innocence ; on fut perfuadé qu'il étoit un honnête forcier, & l'on me traita par-tout de rêveufe. Voilà comment les méchans triomphent au grand dommage des bons. Il eft bien trifte, en vérité, de ne pouvoir convaincre d'une chofe dont l'on eft certain. Vous êtes plus fage, vous, Monfeigneur, & vous croyez mon aventure véritable, n'eft-ce pas ? quoiqu'elle foit inouie.

CCCLVIII^e FOLIE.

Le Baron fe contente de répondre

par un ſourire, & la jeune payſanne continue. — L'étrange aventure que je viens de vous raconter, dit-elle, & que je ſuis très-sûre qui m'eſt arrivée, augmenta les terreurs que je reſſentois déja : je fus encore plus ſuſceptible de m'effrayer. Mon imagination frappée me peignoit à chaque inſtant des diables, des ſorciers; je n'oſois m'écarter un peu loin du village, dans la crainte qu'il ne m'arrivât quelque choſe d'extraordinaire, & que pour comble, on ne refusât de me croire.

Aujourd'hui pourtant je me ſuis enhardie ; j'ai été me promener dans le petit bois dont vous m'avez vu ſortir toute effrayée. A force de courir je me ſuis ſentie un peu fatigué ; la laſſitude m'a contrainte de m'aſſeoir ſur un gazon qui ſemble inviter au repos, & que des arbres touffus couvrent de leur ombre. Mes yeux s'appeſantiſſoient, j'allois céder au ſommeil. Un jeune ſorcier s'eſt préſenté tout-à-coup devant moi. Jugez de mon effroi ! Je me

rappellai que je l'avois vu au ſabbat, & qu'il m'y regardoit fort attentivement. Tremblante comme la feuille, j'ai voulu me lever & prendre la fuite. — Ne craignez rien, m'a-t-il dit ; je n'ai point deſſein de vous faire de mal. — Tout en parlant il s'eſt aſſis à mes côtés.

Il s'en falloit beaucoup que je fuſſe raſſurée. Peignez-vous ma frayeur par la deſcription naïve que je vais vous faire du ſorcier. Il a au moins ſix pieds de haut ; ſon viſage eſt noir, brûlé ; ſes cheveux ſont rouges & crépus, ſes yeux étincelans ; des tourbillons de flamme & de fumée ſortent de ſa bouche.

CCCLIX^e FOLIE.

Je tâchois en vain de m'éloigner d'un homme d'une phyſionomie auſſi peu prévenante ; il s'obſtinoit à ſe placer contre moi ; plus je me retirois tout doucement d'auprès de lui, plus il s'approchoit. Dans la crainte que je ne lui échappaſſe, il m'a ſaiſie par le bras, & tout mon corps

a frissonné quand il m'a touchée. Sa main étoit si brûlante, qu'elle m'a pénétrée jusqu'aux os : il sembloit qu'on appliquoit sur mon bras un fer rouge. La douleur m'a fait aussitôt pousser un grand cri : — Hélas! lui ai-je dit, vous me brûlez!

— Je vais vous lâcher, m'a-t-il répondu en riant, si vous ne cherchez point à vous enfuir, & si vous souffrez que je vous raconte mon histoire, qui ne sera pas bien longue. — J'ai promis tout ce qu'il a voulu : satisfait de ma soumission, il a cessé de me retenir avec sa main brûlante, & m'a parlé de la sorte :

AVENTURES MERVEILLEUSES

d'un Sorcier.

CCCLX^e. FOLIE.

Si je vais vous apprendre mes aventures, c'est afin de gagner votre confiance, en vous montrant que je n'ai

pas toujours été ſorcier, & que c'eſt même par accident que je le ſuis devenu. Trop ſenſible à la douceur d'aimer les jolies femmes, je ne réprimai point en moi le penchant que je me ſentis pour l'amour. Ce penchant, me diſois-je, eſt la marque d'un cœur tendre; il ne déshonora jamais un honnête homme: il eſt ſi naturel de rendre hommage à la beauté!

Après avoir brigué les faveurs de toutes celles qui me charmerent, j'aimai, ou plutôt j'adorai une très-belle perſonne, qui me parut digne d'exciter la paſſion la plus vive. Elle étoit dans la premiere jeuneſſe, mais grande, bien formée: la fineſſe de ſa taille lui donnoit l'air d'une nymphe. Il étoit impoſſible de ſoutenir ſans émotion l'éclat éblouiſſant de ſon teint; les fleurs pâliſſoient auprès d'elle; & ſa phyſionomie douce, ſon air de modeſtie & de candeur, achevoient de ſéduire tous ceux qui la voyoient.

Je ſatisfis au vœu de la nature;

j'aimai son plus parfait ouvrage. Mes soins furent reçus sans hauteur, sans coquetterie ; je crus même démêler qu'ils ne déplaisoient pas. Au milieu de l'ivresse que je goûtois, un de mes amis vint me dire que l'intérêt qu'il prenoit à moi l'obligeoit de m'avertir que j'étois amoureux d'une insigne sorciere. Dans la fureur que m'inspira un tel discours, que je traitois d'affreuse calomnie, je pensai immoler l'ami qui prétendoit me servir. Hélas ! m'écriai-je, les femmes seroient donc bien trompeuses, si celle que je chéris n'étoit en effet qu'une sorciere.

CCCLXI^e FOLIE.

Je continuai de me livrer à ma tendresse. Mon amour sçut insensiblement toucher la jeune beauté ; chaque jour je faisois de nouveaux progrès, qui redoubloient mon ardeur, & me conduisoient au comble du plaisir. Qu'un bonheur qui n'est point amené par gradation est insipide ! Qu'il est doux de n'être heu-

reux que par degrés ! La moindre faveur est une volupté qui rend la derniere plus piquante.

Je vous répete mot à mot les paroles du sorcier, dit la jeune paysanne en s'arrêtant. Il n'y a guere qu'une heure qu'il vient de m'entretenir ; ainsi son discours doit m'être encore présent : d'ailleurs j'ai toujours passé pour avoir beaucoup de mémoire. Vous voyez bien aussi, Monseigneur, que je vous rapporte ingénieusement tout ce qu'il m'a dit, même des choses auxquelles je n'entends rien.

Après ce petit avertissement, Rosette reprit l'histoire du sorcier, racontée par lui-même. — Ma maîtresse me permit bientôt de coucher avec elle. Une nuit l'Amour me réveilla ; car dans le malheur comme dans la félicité, il est ennemi du sommeil. Je fus bien surpris de ne point trouver ma tendre amie auprès de moi. Je l'appellai tout doucement, croyant qu'elle étoit dans la chambre, & je ne reçus aucune réponse. Alarmé,

inquiet, je ſautai du lit afin de la chercher. Je ne la trouvai point non plus dans la chambre ; & je ne pus concevoir comment elle en étoit ſortie, puiſque la porte étoit fermée en dedans, de même que les fenêtres. Je me recouchai, eſpérant qu'au moins elle ne tarderoit pas à revenir. Malgré mon impatience & mon agitation, je me rendormis. Le grand jour me réveilla. En ouvrant les yeux j'apperçus ma maîtreſſe à mes côtés, qui dormoit profondément ; & rien n'annonçoit par où elle étoit rentrée.

CCCLXII[e]. FOLIE.

Impatient de m'éclaircir de ce myſtere, je la tirai bruſquement par le bras, & lui demandai d'où elle venoit. La queſtion parut la ſurprendre. Mais, s'écria-t-elle, je n'ai point parti d'auprès de vous ; je ne conçois rien à ce que vous voulez dire. J'eus beau lui ſoutenir que j'étois certain qu'elle m'avoit quitté pendant une partie de la nuit ; elle me répondit toujours que je me trompois,

pois, & qu'il falloit apparemment que j'euſſe pris les illuſions d'un rêve pour une réalité.

Je fus contraint de me taire, & d'avouer que je pouvois en effet être dans l'erreur. Cependant je m'apperçus pluſieurs nuits de la même choſe. Elle diſparoiſſoit, ſans que je compriſſe par où elle étoit ſortie. Le matin je la trouvois auprès de moi, ſans que je puiſſe deviner par quel moyen elle étoit rentrée. Je n'oſai rien dire, parce qu'elle m'auroit encore traité de viſionnaire, & que je craignois de la fâcher par mes ſoupçons.

CCCLXIII^e FOLIE.

L'ami dont j'avois reçu ſi mal les avis au ſujet de ma maîtreſſe, eut la complaiſance d'oublier mes emportemens, & de me rendre une viſite. Je lui contai ce que j'étois très-sûr d'avoir vû. Je ne ſuis point ſurpris, me répondit-il, de ce que vous m'apprenez; je ſçais depuis long-temps que votre belle maîtreſſe

eſt une fameuſe ſorciere. Des gens qui ont éprouvé ſes ſortileges, m'ont inſtruit de ſon commerce avec le diable. Je voulois vous prévenir des dangers auxquels vous vous expoſiez, en vous attachant à une pareille femme : ſi vous m'aviez cru, vous l'auriez fuie avec autant de ſoin que vous l'avez recherchée. Sçachez que toutes les nuits elle court les rues en *loup-garou*. Il vous eſt facile de vous éclaircir de la vérité : épiez-la dès ce ſoir contre la porte de ſa maiſon ; vous la verrez ſortir ſous quelque forme hideuſe.

Je fus plus docile qu'autrefois, je remerciai mon ami de ſes conſeils : il m'inſtruiſit de ce que je devois faire, & je me préparai à ſuivre ſes leçons. Un peu avant minuit je me rendis à mon poſte ; il faiſoit un très-beau clair de lune : je me plaçai du côté de la rue où régnoit l'obſcurité. Il y avoit à peine un moment que j'étois en ſentinelle, quand je vis ſortir au travers de la porte de ma maîtreſſe un petit chien blanc,

qui se mit aussi-tôt à courir, en poussant des hurlemens affreux. Je tirai promptement mon épée, & frappant dans l'ombre du petit chien, je m'apperçus que j'avois blessé le *loup-garou* à une patte, parce qu'il redoubla ses cris, & la vitesse de sa course, en répandant beaucoup de sang. Je trouvai par terre, à la place où j'avois donné le coup d'épée, un doigt tout sanglant. Je le ramassai; & l'enveloppai avec soin dans mon mouchoir.

CCCLXIVe FOLIE.

Je me retirai chez moi, pénétré de douleur. Je ne pouvois plus douter que ma maîtresse ne fût sorciere, & cette cruelle certitude me désespéroit. Le lendemain je voulus la voir, afin de lui reprocher ses crimes, & de la faire renoncer, s'il étoit possible, à ses occupations diaboliques. On me dit à sa porte qu'elle n'y étoit pas. J'entrai; on m'avoua qu'elle étoit très-malade, & hors d'état de parler à personne. A force de prieres

on me permit de la voir. Je trouvai ma belle maîtresse au lit, qui se plaignoit beaucoup des douleurs qu'elle souffroit. Je la pressai en vain de m'apprendre quel étoit son mal. Elle tenoit une de ses mains sous la couverture ; je jugeai que c'étoit celle où je l'avois blessée : je la tirai malgré elle, & vis que sa main étoit enveloppée de linge. O ciel ! m'écriai-je, feignant l'étonné, que vous est-il donc arrivé, ma chere amie ? Hélas ! me répondit-elle, en soupant hier au soir je me suis coupé le doigt. Je n'osois vous découvrir un malheur occasionné par ma maladresse, dans la crainte de vous causer trop de chagrin. Cessez, repris-je, d'inventer tant de mensonges ; je suis convaincu de la sincérité dont se piquent les femmes. En achevant ces mots je lui montrai le doigt qui lui manquoit, & la couvris de confusion.

CCCLXV^e FOLIE.

Elle se remit bientôt de son trou-

ble, & se jeta sur moi dans l'instant que je m'y attendois le moins, se saisit de son doigt coupé, l'approcha de sa main, prononça quelques paroles barbares; le doigt se rejoignit sur-le-champ, & sa blessure fut entiérement guérie. Etonné de ce prodige, je restai immobile à la même place. — Je vois bien, me dit-elle, que c'est toi qui as eu l'audace de me blesser cette nuit. Tout autre qui me seroit moins cher, ne tarderoit pas à s'en repentir. Mais j'oublie le mal que tu m'as fait, en faveur de ma tendresse, & parce que je suis persuadée que tu ne cesseras pas de m'aimer. La passion que m'inspiroit ma maîtresse sembla prendre de nouvelles forces. Je ne fus point épouvanté d'adorer une sorciere. Eh! ne pourroit-on pas regarder toutes les jolies femmes comme expertes dans l'art des sortileges? Elles nous subjuguent, nous enchaînent, & nous contraignent d'obéir à toutes leurs volontés. Elles rendent les héros poltrons & les lâches courageux;

séduisent le sage en dépit de lui-même ; donnent de l'esprit aux sots, & de la stupidité aux sçavans ; enfin il n'est sorte de merveille qui ne soit opérée par le pouvoir de la beauté.

Ravi, entraîné par les charmes de ma jeune maîtresse, je commençois à lui jurer de nouveau l'amour le plus tendre & le plus constant, lorsque je m'apperçus d'une métamorphose tout-à-fait imprévue, qui m'obligea de m'arrêter tout court au milieu de mes sermens. Ses beaux yeux devinrent petits, & parurent bordés d'écarlate ; son teint s'évanouit, pareil à une rose qui se fane & perd ses couleurs ; son visage se rida ; sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles ; son nez recourbé descendit vers son menton, qui, de son côté, s'éleva en pointe ; en un mot, à la place d'une jeune personne toute charmante, je ne vis plus qu'une vieille décrépite & hideuse.

HISTOIRE

d'une vieille Sorciere.

CCCLXVI^e FOLIE.

NE vous effrayez pas, mon fils, me dit la ſorciere. Le malheur qui m'arrive eſt votre ouvrage. Comme la douleur de ma bleſſure m'a empêchée d'aller au ſabbat la nuit paſſée, le diable me punit d'avoir manqué de paroître dans la grande aſſemblée qui ſe tenoit directement hier, en m'ôtant le pouvoir qu'il m'avoit donné d'embellir mes attraits. Vous m'avouerez que la vengeance qu'il prend doit m'être bien ſenſible; mais je me flatte de le fléchir. Vous m'avez crue jeune, ſans doute; ſçachez que je n'ai guere moins de deux cents ans, & que vous complétez la centieme douzaine d'amans qui ont eu le bonheur de mériter ma tendreſſe.

J'ai toujours poſſédé un cœur bien-

faisant, continua la vieille sorciere. Après avoir fait un grand nombre d'heureux dans ma jeunesse, je me désespérai de ne pouvoir plus contribuer à la félicité de mon prochain, quand l'âge eut un peu flétri mes charmes. J'avois beau témoigner mes bonnes intentions par mes regards, par mes discours ; on ne se soucioit plus de contribuer à mes sages desseins.

Retirée dans ma chambre, je me désespérois de l'ingratitude des hommes, qui les éloignoit de moi, tandis que j'étois toujours la même à leur égard. Quelque chose tomba dans ma cheminée ; c'étoit une grosse boule noire, qui se changea en un petit homme vieux & voûté. — Je suis sorcier, me dit-il ; je prends part à tes chagrins, & je viens les dissiper. Tu rajeuniras, tes charmes vont reprendre leur éclat, à condition que je serai le premier qui se ressentira de la bonté de ton ame.

CONCLUSION

de l'Hiſtoire de la vieille Sorciere.

CCCLXVII^e FOLIE.

MES heureuſes inclinations me firent accepter le marché. Le petit homme me frotta d'une certaine graiſſe; ſoudain il ſe transforma en boule noire, ſur laquelle je montai. Toujours roulant, toujours culbutant, toujours faiſant la cabriole, j'arrivai, ſur ma ſinguliere voiture, dans un endroit rempli de monde, & très-illuminé. Il y avoit ſur un trône une eſpece de bouc, les yeux flamboyans, le maintien grave & ſévere, pour lequel tout le monde paroiſſoit avoir un profond reſpect. Le petit homme, me tenant par la main, me préſenta à ce perſonnage d'importance. Sublime eſprit, lui dit-il, qui commandes deſſus & deſſous la terre, tu vois à tes pieds ma

belle maîtreſſe. La noble aſſemblée ne put s'empêcher d'éclater de rire du choix d'un de ſes membres : pour moi j'avoue que j'eus un peu de honte, croyant qu'on me railloit. Le petit homme s'appercevant, à ma rougeur, de ce qui ſe paſſoit dans mon ame, me dit de baiſer l'auguſte derriere de monſeigneur Satanas, que je voyois ſous la forme d'un bouc, & que je deviendrois jeune auſſi-tôt, & d'une beauté parfaite. L'envie de me voir encore courtiſée me décida ſans peine à faire ce qu'on me commandoit. Combien de femmes ne feroient pas plus difficiles, ſi on leur offroit, au même prix, de rétablir leurs charmes délabrés ! Je me mis à genoux ; le diable me préſenta obligeamment ſon énorme feſſier, que je baiſai avec beaucoup de reſpect. Dans l'inſtant je ſentis en moi un changement extraordinaire ; mille cris de joie faillirent à me rendre ſourde. On me préſenta le cul d'un chaudron parfaitement bien étamé, en guiſe de miroir,

dans lequel je vis que j'étois devenue très-jolie. J'eus long-temps de la peine à me reconnoître. Satanas me menaça de me remettre dans ma premiere décrépitude & dans ma premiere laideur, si je manquois chaque soir à lui venir faire ma cour. Je n'ai eu garde jusqu'à présent d'oublier d'aller toutes les nuits au sabbat, & depuis près d'un siecle & demi je jouis de la douceur de faire des heureux ; occupation qui doit être chere à tous les cœurs bien nés.

SUITE

des Aventures merveilleuses du Sorcier.

CCCLXVIII[e] FOLIE.

JE demandai à l'obligeante sorciere, poursuivit le sorcier qui me racontoit son histoire, pourquoi elle se transformoit en *loup-garou*, & s'en alloit hurlant par les rues. Seroit-ce encore là, lui dis-je, une de vos

obligations ? & prétendez-vous par-là obliger votre prochain ? Vous ſçaurez, mon fils, me répondit-elle, que ſi-tôt que Satanas nous a reçus au nombre de ſes fideles ſerviteurs, ce qu'il fait en nous imprimant ſes armes ſur la feſſe gauche, nous acquérons le pouvoir de nous métamorphoſer en quelque animal qu'il nous plaiſe de choiſir. Une heure avant d'aller au ſabbat, une force à laquelle nous ne ſçaurions réſiſter, nous contraint à quitter notre forme ordinaire, & à devenir *loup-garou*, c'eſt-à-dire, chien ou cheval, bœuf ou cerf, ainſi que bon nous ſemble: mais alors nous goûtons des plaiſirs indéfiniſſables. Un doux chatouillement nous ravit en extaſe: ne pouvant ſoutenir l'excès de la volupté que nous reſſentons, nous courons les rues en proie aux plus grandes délices. Les cris qu'on nous entend pouſſer, que le vulgaire appelle des hurlemens, ne ſont que des articulations de voix un peu fortes, des eſpeces de ſoupirs, cauſés par

les ſenſations délicieuſes que nous éprouvons. Je vous découvre là, mon fils, de grands ſecrets, continua la vieille ſorciere, & qui feront toujours ignorés des hommes.

CCCLXIX[e] FOLIE.

Mais j'ai gardé trop long-temps ma figure déſagréable, pourſuivit-elle; je vais me faire rendre celle qui me valut tant de conquêtes. Il faut que je me tranſporte au ſabbat, qui ſe tient à la Chine, où il eſt actuellement minuit. Attendez-moi ici, je ſerai bientôt de retour. A ces mots, elle ſaute du lit, arrache ſa chemiſe, tire d'une caſſette fermée à pluſieurs clefs, un petit pot de porcelaine, rempli d'une pommade jaune; elle s'en frotte tout le corps, & ſort dans l'inſtant par le trou de la ſerrure.

CCCLXX[e] FOLIE.

Un départ auſſi prompt m'étonna, & je ne pus concevoir comment elle avoit paſſé par le trou d'une ſerrure. J'admirai les effets merveilleux qu'o-

péroit une ſimple pommade. La caſſette qui renfermoit un pareil tréſor étoit reſtée ouverte ; je pris le vaſe à la pommade ; je l'examinai avec ſoin. Une violente tentation me ſaiſit d'éprouver par moi-même le pouvoir de cette pommade ; j'eſſayai en vain d'y réſiſter, elle ſe rendit maîtreſſe de ma raiſon, de mes craintes. Rempli d'impatience & comme agité de fureur, je déchirai mes habits, & employai toute la pommade merveilleuſe à me frotter entiérement le corps, appréhendant que, ſi je l'épargnois, le prodige ne s'opérât qu'à demi. Tout-à-coup mes os ſemblerent ſe fondre ; je m'apperçus que mes pieds ne touchoient plus la terre, que j'étois auſſi léger qu'une plume ; je ſentis mon corps s'alonger prodigieuſement juſqu'à ce qu'il fût devenu aſſez mince pour pouvoir paſſer par le plus petit trou. Je m'élançai au travers des fentes de la porte, & je me vis au milieu des airs emporté par une force irréſiſtible. Ce n'étoit pourtant qu'avec horreur que

je me considérai sous la finesse d'un cheveu, & dans mon excessive longueur. Tout m'assuroit que je n'étois plus moi-même, tandis qu'une voix intérieure me disoit le contraire. Je ressemblois à un brin de paille, à un fétu emporté au gré des vents.

CCCLXXI[e] FOLIE.

Je supportai courageusement ma métamorphose, & m'abandonnai à ma destinée. J'arrivai auprès d'un superbe édifice bâti dans la campagne, où un coup de vent me fit pénétrer. Je me trouvai dans une salle magnifique, enrichie des plus belles peintures. J'étois à peine dans ce palais enchanté, que je repris ma forme ordinaire. Plusieurs lustres de crystal étoient chargés de bougies, qui répandoient une odeur délicieuse; de grandes glaces s'élevant jusqu'à la voûte, représentoient une enfilade d'appartemens à perte de vue. Une foule de musiciens placés dans une galerie de marbre blanc, enchantoient les oreilles par une

douce harmonie, après que les yeux avoient été éblouis de l'éclat dont ils étoient frappés. Je ne doutai pas que je ne fusse dans une salle de bal, d'autant plus qu'elle me paroissoit remplie de masques, mais dont les déguisemens étoient si affreux, que je m'étonnai que le Prince qui donnoit une si belle fête, eût permis qu'on s'habillât d'une maniere aussi effrayante.

Confondu parmi une troupe de masques, je m'apprêtois à parcourir la salle; on m'arrêta par le bras. Je vis avec surprise que c'étoit mon antique maîtresse, qui n'avoit point encore quitté sa décrépitude. Elle m'attira dans un coin, & me dit en me passant la main sous le menton: C'est sans doute un excès d'amour qui t'a porté à me suivre, mon cher enfant? Tu es ici dans une grande assemblée de la Chine: tu ne sçaurois me marquer plus publiquement ta tendresse, qu'en te faisant initier aujourd'hui dans nos mysteres de sorcellerie. O ciel! m'écriai-je, moi

devenir un infâme ſorcier ! Non, non, je ne le ſerai jamais.

CCCLXXIIe FOLIE.

A peine avois-je prononcé ces mots, que je crus que le monde entier s'écrouloit. D'affreux coups de tonnerre ſe firent entendre, la terre trembla ; tout ce qui étoit autour de moi diſparut ; les diables & les démons s'envolerent ; la ſalle, les peintures, les glaces, les luſtres s'abymerent avec fracas. A l'éclat des lumieres que répandoient un nombre infini de bougies, ſuccéda une épaiſſe obſcurité ; à peine me reſta-t-il un foible rayon de jour, pour me laiſſer diſtinguer que j'étois dans une vieille maſure, remplie d'immondices, & le repaire des hibous & des ſerpens. Je ne pouvois faire un pas ſans enfoncer dans une terre fangeuſe, ou ſans marcher ſur quelques couleuvres, dont les ſifflemens me glaçoient d'effroi. Je n'oſai m'approcher des murailles, qui s'écrouloient à chaque inſtant, dans

la crainte d'être englouti ſous leurs ruines.

CCCLXXIIIe FOLIE.

Cependant l'eſpérance me ſoutenoit ; je préſumai que je ne tarderois pas à ſortir de ce lieu d'horreur. Dans cette idée, je marchai longtemps avec courage ; mais, hélas ! je ne pus me dégager des ruines & des inſectes venimeux qui m'environnoient ; mes efforts ne ſervirent qu'à m'enfoncer davantage dans mon affreuſe priſon, qui ſembloit prête à tout moment à s'abymer ſur ma tête. Souvent la voûte ſur laquelle je venois de paſſer, s'écrouloit derriere moi, & découvroit d'autres voûtes chancelantes. La foible lueur qui m'éclairoit s'éteignit inſenſiblement ; je n'eus plus d'autre lumiere que celle qui partoit des yeux étincelans des animaux qui s'apprêtoient à me dévorer. J'errai ſans doute pluſieurs jours au milieu des débris & dans le ſein des ténebres. Je luttai contre la faim & contre les approches de

la mort. Epuisé d'abstinence & de fatigue, je tombai mourant & sans force, n'attendant plus que mon dernier instant.

CCCLXXIV^e FOLIE.

Mes yeux à peine ouverts furent frappés tout-à-coup d'une lumiere qui paroissoit venir de très-loin. A mesure qu'elle s'approchoit, je discernai qu'elle étoit portée par une femme. Quand je pus voir clairement les objets, je reconnus ma maîtresse, mais plus belle qu'elle n'avoit jamais été. Elle paroissoit ne toucher qu'à sa seizieme année. Un déshabillé galant relevoit encore ses charmes. Elle tenoit une écuelle d'argent pleine d'un excellent consommé, dont l'odeur seule rétablissoit mes forces. — Tu veux donc mourir ? me dit-elle, en s'asseyant auprès de moi. Dis un mot, & tu vas satisfaire ta faim. Hélas ! que j'avois tort de croire que tu payois ma tendresse par un égal amour ! Si tu persistes à refuser l'offre qu'on te fait de te rendre un habile

forcier, tu termineras miférablement tes jours; au lieu que tu jouiras d'une vie délicieufe, chéri d'une maîtreffe dont les graces ne font peut-être pas à dédaigner. — Le confommé & la vue d'une jolie femme fçurent vaincre ma réfiftance ; je m'écriai que j'étois difpofé à faire tout ce que ma tendre amie m'ordonneroit. Un fourire enchanteur témoigna fa fatisfaction. Elle me donna l'excellent potage, que j'eus bientôt avalé : elle me tendit enfuite une de fes belles mains, que je baifai avec tranfport, & qui m'enleva au travers des voûtes de la mafure, lefquelles s'ouvrirent fans bruit pour nous laiffer paffer.

CCCLXXV^e FOLIE.

Après que nous eûmes volé quelque temps dans les airs, un froid mortel vint me faifir ; mon fang fut prefque entiérement glacé par le vent du nord & les frimas. Ma belle maîtreffe me tranfporta au fommet d'une haute montagne, dans un pa-

lais de glace & de neige, entouré de brouillards. En me posant au milieu de ce singulier édifice, elle me dit que nous étions en Laponie. Rien n'étoit plus bizarre & plus frappant que le spectacle qui s'offrit à mes yeux. Les colonnes & les voûtes de glace sembloient être d'un seul diamant; la neige formoit les ornemens d'architecture, & des groupes de nuages composoient les sieges. Des lampes monstrueuses, en forme de baleine & de divers autres poissons, répandoient une lumiere qu'on avoit de la peine à soutenir. Malgré le froid excessif, ce lieu étoit réchauffé par un trône de feu, sur lequel étoit assis un grand homme noir, tenant dans sa main, au lieu de sceptre, une flamme qui s'élevoit en pyramide. Suivant les conseils de ma maîtresse, je m'avançai auprès de cet étrange monarque, devant lequel je mis un genou en terre. Pour répondre à ma politesse, il me présenta son vilain derriere, que je baisai respectueusement, mais

avec un peu de dégoût. Cette cérémonie achevée, le greffier de Beelzébuth vint d'un air grave me poser sur la fesse un fer brûlant, qui me fit pousser les hauts cris.

CONCLUSION

des Aventures merveilleuses du Sorcier.

CCCLXXVI^e FOLIE.

LES démons & les sorciers se prirent alors par la main, & furent enlevés tous à-la-fois dans un nuage qui les transporta au milieu d'un vaste pré où l'on avoit planté un grand rond d'arbres. Arrivé dans cet endroit champêtre, nous nous mîmes à danser tous ensemble, toujours en tournant, de maniere que nous décrivions un cercle. Je ne sçais si les pieds des sorciers & des diables ont une vertu brûlante; mais je remarquai que l'herbe sur laquelle nous venions de danser étoit abattue &

ſéchée. Voilà pourquoi l'on rencontre ſouvent à la campagne des gazons détruits & foulés, où même l'herbe ne croît jamais; phénomene dont l'on ne peut rendre raiſon.

C'eſt là, Roſette, que j'eus le bonheur de vous voir, continua le ſorcier. Vous me charmâtes dès l'inſtant que vous parûtes. Que j'enviai la félicité de Pierre-le-Roux! Je me promis de vous chercher dans le monde, & de vous déclarer mon amour. J'ai déja parcouru les trois quarts de l'univers: il n'y auroit point eu d'endroits où je n'euſſe pénétré, afin de vous découvrir.

SUITE

des Aventures étranges de Roſette.

CCCLXXVII^e FOLIE.

En achevant le récit de ſes aventures, continue toujours Roſette, le ſorcier a voulu me baiſer la main:

je l'ai retirée bien vîte. Je n'étois point du-tout flattée d'avoir fait une telle conquête. Mon nouvel amant, loin de se rebuter du dégoût que je témoignois, se disposoit à m'embrasser; je l'ai repoussé avec horreur. Je m'appercevois que ses yeux devenoient plus enflammés; je ne doutois pas de ses mauvais desseins. Eperdue du danger qui me menaçoit, j'ai fait un effort sur moi-même; j'ai trouvé des forces dans ma frayeur. Je me suis débarrassée de ses bras; & me sauvant au plutôt hors du bois, j'ai pris ma course tout au travers des champs. C'est alors, Monseigneur, que mes cris vous ont frappé : vous avez eu la bonté de venir à mon secours, & je suis persuadée que vous avez vu le vilain sorcier qui me poursuivoit.

CCCLXXVIII^e FOLIE.

Comme Rosette finissoit son étonnante histoire, un paysan s'approche d'elle tout essoufflé, & lui remet un mouchoir qu'elle avoit oublié sur le gazon

gazon où elle venoit de dormir. — Tenez, lui dit-il dans ſon langage ruſtique, vlà ce qui vous ſervoit tout-à-l'heure à vous garantir des moucherons pendant vote ſomme. Je vous ons apparçue repoſer tandis que je coupions du bois. J'ons fait du bruit tout doucement, à celle fin de ne pas vous interrompre. Mais, morgué ! j'avons été bian ſurpris de vous voir tout-à-coup prendre vos jambes à vote cou, & trimer dans le bois, que ça étoit une marveille. Voulant vous rendre bravement ce que vous aviez pardu, j'ons couru après vous ; mais j'avons pris un autre chemin que le vôte ; tant y a que j'avons arpenté un peu de terrein. C'eſt ſans doute queuque ſonge qui vous brouilloit l'eſprit, quand vous vous êtes réveillée en criant de même qu'un chantre au lutrin, & que vous vous êtes miſe enſuite à vous ſarvir ſi bian de vos jambes.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Baron d'Urbin, & des Aventures de Rosette.

CCCLXXIX^e FOLIE.

Le discours du paysan fait conclure à Rosette que le sorcier n'étoit visible que pour elle seule. M. d'Urbin a la complaisance d'approuver cette idée.

Le Baron ne borne pas là sa galanterie. Il a l'honneur de servir d'écuyer à la jeune paysanne. Il la reconduit jusques chez elle, en lui tenant les discours les plus galans. — Il n'est pas étonnant, lui dit-il, que vous inspiriez de l'amour à l'heureux Colin, & à tous les sorciers de l'univers; il suffit de vous voir pour vous aimer. Ah! si vous alliez à Paris, vous feriez bien d'autres conquêtes, & dans peu de jours vous auriez un beau carrosse. Dans cette

ville célebre les jolies femmes ſont rarement dans l'indigence.

Roſette écoute d'un air modeſte les complimens du vieux Baron : elle lui fait à tout moment de profondes révérences, le viſage couvert de rougeur, les yeux baiſſés, les mains jointes ſur ſon buſc.

CCCLXXX^e FOLIE.

Cependant le Baron, après avoir conduit la jolie payſanne juſqu'à ſa porte, ſe retire rempli des plus douces eſpérances. La ſimplicité de Roſette le porte à croire qu'il n'aura pas de peine à en triompher. Quelle félicité n'enviſage-t-il pas à régner ſur un cœur innocent qui ne connut jamais l'impoſture ! Ah ! pour un habitant des villes, pour un grand Seigneur ſur-tout, c'étoit là un plaiſir bien délicieux & bien rare.

Transformé en Tircis, en Céladon, M. d'Urbin ſuit par-tout la bergere dont il eſt amoureux. Les politeſſes, les attentions dont il comble Roſette, la font conſidérer

davantage ; les payſans ne lui parlent plus qu'avec reſpect & chapeau bas. Notre nouveau Céladon, habillé galamment, ſe rend le premier ſous l'ormeau où s'aſſemble tous les dimanches au ſoir la jeuneſſe du village. Là il admire la jambe fine, le pied léger de la beauté naïve dont il prétend faire la conquête. Il ne ſe contente pas d'être ſimple ſpectateur; emporté par ſa paſſion, il veut danſer avec la bergere un branle de l'ancienne Cour, dont il ne ſe feroit point mal tiré, ſi la goutte ne l'avoit repris mal-à-propos. Les bons villageois ſont édifiés de voir gambader avec eux leur vieux Seigneur, qui ne craint pas de déroger en partageant leurs ruſtiques plaiſirs.

CCCLXXXI[e] FOLIE.

M. le Baron n'épargne rien pour tâcher de plaire à la jeune payſanne. Il lui fait de petits préſens; chaque jour il lui envoie ou de beaux rubans, ou une corbeille de fleurs. Il lui offre ſouvent auſſi de jolis oi-

ſeaux, qu'il ne va pourtant point dénicher lui-même. L'adroit Baron ne donne que des bagatelles à la bergere, afin de ne pas l'effaroucher, en découvrant trop vîte ſes deſſeins amoureux.

Les manieres galantes & les procédés du bon Seigneur charment l'ame reconnoiſſante de Roſette ; elle ſe ſent pour lui beaucoup d'amitié, & un profond reſpect. Ce n'eſt pas là tout ce que demande M. d'Urbin. Il prend patience, perſuadé qu'il fera naître par la ſuite des ſentimens qui le flatteront davantage. La maniere dont on reçoit les careſſes qu'il oſe haſarder, n'eſt cependant pas trop propre à lui donner des eſpérances. S'il eſſaye à déranger le fichu de la belle, on rougit de colere, on lui coigne les doigts bien ſerré. Veut-il dérober un baiſer ? on le repouſſe avec force ; & tout en lui diſant, Finiſſez donc, s'il vous plaît, on lui applique en riant de furieux coups de poing, dont il ſe reſſent pendant pluſieurs jours. Une réſiſtance auſſi

opiniâtre ne s'eſt jamais vue, ſelon notre vieux Baron. Il ne revient pas de ſa ſurpriſe. Il ſeroit moins étonné, s'il conſidéroit que les uſages de la campagne ſont un peu différens de ceux des villes.

CCCLXXXII^e^ FOLIE.

Les amans ne ſe contentent pas de ſoupirer, de baiſer diſcrétement la main de leur maîtreſſe ; ils déſirent un bonheur plus réel, quoiqu'ils s'efforcent tous de ſoutenir le contraire. Les paſſions les plus reſpectueuſes tendent auſſi au même but. M. d'Urbin ne borne point ſes plaiſirs à contempler les charmes de la bergere ; il voudroit que ſon amour ſe terminât comme celui des autres, ſans ſonger aux obſtacles qui pourroient l'empêcher de ſe rendre heureux, quand même il parviendroit au comble de ſes ſouhaits. Outre les fortes raiſons, que le lecteur devinera ſans peine, qui devroient détourner le Baron de ſes projets amoureux, il a encore à

craindre la réſiſtance de la robuſte payſanne : mais ce dernier article l'inquiete le moins ; les raiſons que j'ai fait entrevoir lui cauſent un peu plus d'alarmes.

Décidé pourtant à s'expoſer à tous les dangers du tête-à-tête, il envoie chercher Roſette, ſous prétexte qu'il a des choſes à lui dire de la derniere conſéquence, qui regardent ſon cher Colin. En falloit-il davantage pour faire accourir au plus vîte la bergere ? Elle quitte ſes occupations, & ſe rend avec empreſſement auprès du vieux Seigneur. Le Baron, affectant un air myſtérieux, lui fait traverſer le jardin, une partie du parc, & la conduit dans une grotte obſcure, où il l'engage à s'aſſeoir à ſes côtés ſur un banc de gazon. La naïve payſanne le ſuivoit tranquillement ; elle ſe figuroit qu'à la ville comme à la campagne, les gens d'un certain âge devenoient d'une ſageſſe exemplaire.

CCCLXXXIII^e FOLIE.

Elle a bientôt lieu de s'appercevoir de ſon erreur. Notre vieux Baron, ſans perdre de temps, fait les approches de la place qu'il prétend emporter d'aſſaut : il garde un profond ſilence, en haſardant des careſſes qui commencent d'alarmer la pudeur de l'innocente payſanne. — Eh bien, que voulez-vous me dire de Colin ? demanda Roſette un peu ſurpriſe. — Oh ! par ma foi, répond le Baron en agiſſant toujours, je veux vous apprendre que je me propoſe de remplacer M. Colin, & d'imiter ce qu'il feroit ſans doute avec vous en pareille occaſion, s'il n'eſt pas un nigaud. — Ces paroles & les tentatives du vieillard étonnent tellement Roſette, qu'elle oublie un inſtant de ſe-défendre. Quoi ! s'écrie-t-elle, vous autres habitans des villes, vous ne vous croyez donc jamais vieux ? Ah ! que les villageois ſont bien plus ſages !

Piqué de ce diſcours, qu'il re-

garde comme une efpece de défi. M. d'Urbin attaque la payfanne avec une nouvelle ardeur. Il recevoit avec joie les foufflets, les coups de pied, les égratignures de fa belle maîtreffe; il étoit parvenu à lui tenir fes mains trop mutines, quand il fent tomber fur fon dos une grêle de coups de poing, en même temps qu'on le tire rudement par la bafque de fon habit.

Nous verrons ailleurs quel eft le fecours inopiné qui arrive à Rofette; il eft temps de retourner au Marquis.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois.

CCCLXXXIV^e^ FOLIE.

LE lecteur doit fe rappeller que Monfieur & Madame d'Illois menent actuellement une vie qui charme tout le monde. Aucun d'eux ne contredit plus la mode & les ufages ; auffi les regarde-t-on comme des gens de

la meilleure société. Pour comble de perfection, ils sont unis dans leur ménage en gens d'une naissance distinguée ; c'est-à-dire qu'ils se voient très-rarement, ne se parlent presque jamais, & ont éloigné leurs appartemens le plus qu'il leur a été possible.

Afin de faire connoître en peu de mots combien la femme de M. d'Illois est étrangere à la société de son mari, il me suffira de rapporter ce trait. Un des nouveaux amis du Marquis, & qui lui rend de très-fréquentes visites, lui dit un jour : J'ai entendu parler d'une jolie femme qui porte votre nom, dont l'humeur est charmante. Je voudrois me faire présenter chez elle : seroit-elle votre parente, ou la connoîtriez-vous par hasard ? — Le Marquis se contente de répondre qu'il croit avoir quelque idée de cette femme-là, mais qu'il ne la voit que dans les sociétés où par hasard il se rencontre avec elle : & il change bien vîte la conversation.

CCCLXXXVe FOLIE.

La plus ſinguliere mode qui ait fixé un moment l'inconſtance françoiſe, vient tourner tout-à-coup les têtes légeres de nos aimables petits-maîtres. On peut prédire que ſa durée ſera d'autant plus longue, qu'elle eſt tout-à-fait ridicule. Le regne de cette extravagante mode ne paroît point prêt à finir de ſi-tôt; reſte à ſçavoir s'il le ſera quand j'aurai ceſſé d'écrire une partie des folies de notre nation, & des erreurs humaines.

Les gens du bon ton, les agréables, la foule des petits-maîtres de tout état, ne ſe piquent plus d'être mis avec élégance, ou ne veulent étaler que le ſoir l'art de leur parure. On imagine qu'il eſt du bel uſage de courir les rues le matin habillé en poliſſon: c'eſt ce qu'on appelle ſe mettre en *chenille ;* nom qui convient à merveille à des gens qui ont l'éclat & la légéreté des papillons auſſi-tôt qu'ils ont repris leur air naturel.

A l'exemple de ce qu'il y a de mieux en France, & de la troupe ſubalterne des petits-maîtres, le Marquis ne ſe montre plus, pendant une grande partie de la journée, que vêtu en vrai poliſſon. Il court à pied tout Paris, ſes cheveux en déſordre, relevés par un peigne, un petit chapeau ſur l'oreille, la cravate de ſoie autour du cou, le frac de drap, leſte & court, bien boutonné; la jambe ornée d'un bas de fil gris, & une petite badine à la main. C'eſt dans ce ſingulièr équipage qu'il rend viſite à ſes maîtreſſes & à ſes meilleurs amis, ſans avoir honte d'être confondu avec le peuple, & affrontant avec courage les dangers auxquels ſon traveſtiſſement peut l'expoſer.

CCCLXXXVIe FOLIE.

La métamorphoſe de nos jolis papillons en *chenilles*, c'eſt-à-dire de nos aimables Seigneurs, leur procure la ſatisfaction de reſſembler au menu peuple, en même temps qu'elle fait jouir celui-ci de la douceur de ſe

rendre tout-à-fait ressemblant aux gens de condition. Cette bizarre métamorphose est cause aussi qu'il arrive tous les jours dans la capitale des aventures fort singulieres, par les différens *quiproquo* qu'elle occasionne.

Le Marquis d'Illois, les cheveux mal peignés, son petit frac couvert d'éclaboussures, un très-petit couteau de chasse au côté, l'air tout à-la-fois galant & tapageur, parcouroit légérement, un matin, les rues de Paris. Sa bonne mine & sa taille haute & dégagée font impression sur un fameux racoleur, qui l'observoit depuis quelques instans, & qui est loin de soupçonner qu'un habit aussi mince lui cache un homme d'une naissance distinguée. Notre militaire, croyant avoir trouvé sa proie, s'approche du Marquis, les sourcils froncés, l'œil hagard & furieux. Eh, l'ami! lui dit-il en le saisissant au collet, de quel droit portes-tu des armes? Ignores-tu la sévérité des Ordonnances? M. d'Illois veut faire le brave; mais le bras vigou-

reux qui le tient ne lâche point prise. La garde accourt au bruit, & les mene tous les deux chez le premier Commissaire.

CCCLXXXVII^e FOLIE.

Le Magistrat subalterne écoute la déclaration du fameux racoleur, qui s'est cru obligé d'arrêter un jeune homme portant le couteau de chasse ou l'épée ; car c'est la même chose, dit-il, selon les termes de l'Ordonnance. Il l'arrête, continue-t-il, afin d'en faire un soldat, s'il n'aime mieux languir en prison pendant plusieurs années. Le Marquis s'amusant de l'aventure, s'apprête à répondre ; le Commissaire lui impose silence d'un ton terrible, le parcourt de la tête aux pieds ; & jugeant de la personne par son équipage : — Voilà, s'écrie-t-il, de nos batteurs de pavé, qu'on ne sçauroit mieux faire que d'enrôler. D'ailleurs ce coquin-là est assez bien bâti ; ce seroit dommage de ne lui point faire porter le mousquet : allons, vîte, la cocarde ou le cachot.

Cette maniere de rendre juſtice ſurprend un peu M. d'Illois, qui, avant de ſe faire connoître, proteſte qu'il n'a commis aucune mauvaiſe action qui puiſſe mériter le moindre châtiment; que la pauvreté eſt le ſeul crime dont il ſoit coupable. Voyant que ſes diſcours pathétiques ſont inutiles, le Marquis change de langage; il déclare ſon nom & ſa naiſſance.

Le Magiſtrat ſubalterne & le fameux racoleur, frappés comme d'un coup de foudre, tombent à ſes pieds, lui demandent pardon.—Non, non, Meſſieurs, s'écrie le Marquis: c'eſt rendre ſervice au public que de vous faire punir. Et il ſort ſans écouter ni leurs excuſes ni leurs prieres.

Qu'arrive-t-il de cette aventure? Le demi-Magiſtrat eſt caſſé, & le fameux racoleur condamné au cachot pour ſix mois. C'eſt ainſi que M. d'Illois a du moins le bonheur de faire une bonne action dans ſa vie, & qu'il peut ſe vanter de l'avoir échappé belle. S'il n'avoit pas été un

grand Seigneur, en auroit-il été quitte à ſi bon marché ?

CCCLXXXVIII^e FOLIE.

Le Marquis n'eſt pas toujours auſſi ſage qu'on vient de le voir. Emporté par l'exemple & les conſeils de ſes nouveaux amis, jeunes évaporés, il donne dans une débauche outrée. Dans ſon déshabillé, qui lui fait ſi bien garder l'*incognito*, muni pour le coup d'une longue épée, & ſuivi de jeunes fous qu'il prend pour modeles, il viſite toutes ces maiſons conſacrées au plaiſir, qui n'ont de charmes que pour les malheureux ſans mérite, contraints d'acheter de bonnes fortunes. En un mot, M. d'Illois, trop épris de la beauté, la chérit juſques dans les triſtes victimes du déſordre & de l'indigence; il va rendre hommage à des graces effrontées qui s'attendriſſent dans un même jour en faveur de tous ceux qui les paient.

Livré à ſes nouveaux penchans, notre Marquis applaudiſſoit les tra-

vers de ſes compagnons. Il venoit de parcourir avec eux pluſieurs des aſyles ſecrets où l'Amour même rougit du culte qu'on lui rend. Lui & ſa troupe s'étoient fixés dans un des plus obſcurs, & ſe préparoient à s'y bien réjouir. Tout-à-coup des cris perçans ſe font entendre dans la chambre prochaine, ſéparée de la leur par une ſimple cloiſon ; ils diſtinguent la voix de pluſieurs perſonnes qui paroiſſoient dans une agitation extrême. Nos braves, le Marquis à leur tête, volent au lieu d'où partent le bruit & les clameurs.

CCCLXXXIX[e] FOLIE.

Ils trouvent la porte fermée. Ils ont beau frapper à coups redoublés, on ne ſe preſſe point de leur ouvrir : ſans doute qu'on ne ſe ſoucie guere de leurs ſecours. Cependant comme les cris recommencent après un inſtant d'interruption, ils enfoncent la porte, & entrent en foule dans la chambre l'épée à la main.

Les objets qui s'offrent à leurs

yeux n'ont nullement besoin du secours de leur valeur. Ils voient une jeune fille évanouie, & un homme d'un certain âge à quelques pas d'elle, qui s'arrache les cheveux en poussant des cris épouvantables. La maîtresse du lieu sert d'ombre au tableau; toute échevelée, elle court tantôt à la jeune fille, & tantôt au vieillard, tâchant de dissiper l'évanouissement de l'une, & de calmer le désespoir de l'autre. — Allons, allons, dit-elle à la premiere en lui faisant respirer de fortes odeurs, reprenez vos esprits; tout cela n'est qu'une bagatelle : vraiment, dans notre état on en voit bien d'autres..... Vous faites l'enfant, dit-elle ensuite au désespéré vieillard. Vous ne vous attendiez pas à une telle aventure dans nos maisons de plaisir. Eh morbleu! pourquoi y veniez-vous?

CCCXC^e FOLIE.

Ce discours, & tout ce qu'ils voient, n'apprennent point à nos jeunes gens de quoi il s'agit. Ils veu-

lent en vain faire parler l'homme qui s'arrache les cheveux ; il ne les écoute pas. La jeune perſonne, revenue de ſon évanouiſſement, ne fait que pleurer ; l'honnête maîtreſſe du logis eſt trop occupée pour répondre aux queſtions qu'on lui fait ; de ſorte que le Marquis & ſa compagnie courent grand riſque d'être longtemps ſans rien comprendre à la ſcene dont ils ſont témoins. L'un d'eux, plus curieux que les autres, prend Madame *Honeſta* par les oreilles, & la menace de la jeter par la fenêtre, ſi elle ne les inſtruit à l'inſtant de tout ce qu'ils ont envie de ſçavoir. Ces manieres polies touchent la Dame. — Eh, mon Dieu ! mes braves cavaliers, s'écrie-t-elle, je n'ai rien à vous refuſer ; il eſt de mon devoir de contenter tout le monde.

HISTOIRE

d'un Libertin & de ſa Fille.

CET homme eſt une de mes meilleures pratiques : il y a pourtant pluſieurs mois qu'il n'eſt venu viſiter ma maiſon. L'ingrat a cherché par lui-même les plaiſirs qu'il trouve raſſemblés ici. Vous n'imagineriez jamais comment il s'y prend pour toucher le cœur des demoiſelles complaiſantes qui voltigent dans les promenades. La méthode eſt neuve, & tout-à-fait divertiſſante. Il ne manque pas chaque jour de ſe rendre dans les jardins les plus fréquentés : dès que l'obſcurité commence à ſe répandre, il s'enfonce dans les allées, afin de chercher de ces femmes qui répondent aux déſirs de l'amour avant qu'on ait la peine de les aimer. Dans la crainte de faire quelque *quiproquo*, il préſente à toutes les belles qui paſſent auprès de lui, un pain

d'une livre, dans lequel il y a un bon pigeon tout rôti; & de l'autre main il montre un écu. Celles qui ſçavent le myſtere ne manquent pas de l'aborder, les autres continuent leur chemin. Il eſt vrai que le ſignal ne fut pas compris d'abord; mais la patience & les ſoins de l'inventeur l'ont enfin mis en réputation. Vous voyez bien que la beauté qui daigne y répondre eſt payée de ſa complaiſance, & reçoit encore de quoi ſouper.

CCCXCI^e FOLIE.

La tentation ou un retour de mémoire a engagé cet homme ſpirituel à me rendre viſite aujourd'hui. Il m'a demandé des nouveautés, comme les lecteurs en demandent aux Libraires. Quoiqu'il n'eût pas ſon petit pain ni ſon pigeon rôti, je lui ai procuré Mademoiſelle, qui ne demeure chez moi que depuis quelques jours. J'avois à peine fermé la porte de la chambre, que je les ai entendus ſe récrier, Je ſuis rentrée au plus

vîte, croyant qu'un ſujet important les obligeoit à faire tant de bruit ; ce Monſieur, d'un air furieux, a fermé les verroux, & j'ai compris la cauſe de ſes fougueux tranſports. La belle bagatelle vraiment ! Il a reconnu ſa fille, & Mademoiſelle a retrouvé ſon pere.

Qui eſt-ce qui n'eſt pas expoſé, pour peu qu'il ait vécu, à rencontrer par-tout des enfans de ſa façon? & doit-on être ſurpris de revoir tout-à-coup un pere qu'on n'attendoit nullement ? Il y en a tant que l'on ne connoît pas ! Sans écouter mes raiſons, ce Monſieur-là vouloit tuer ſa fille, & Mademoiſelle s'eſt évanouie comme un enfant. Je me ſuis miſe au milieu d'eux, en levant les épaules de leur ſimplicité. — Tu menes une vie auſſi infâme! s'écrioit le vieillard, que je retenois de toutes mes forces. Voilà donc où t'a conduite ton amour pour ce maudit Officier ! Après t'avoir enlevée, déshonorée, il t'a ſans doute abandonnée à ton mauvais ſort. De déſeſpoir

j'ai quitté ma Province. Croyois-je te voir jamais aussi coupable, aussi indigne de moi !.... Il disoit bien d'autres choses que j'ai déja oubliées, continue l'honnête Dame. Les injures du pere réveilloient la fille, qui se mettoit à crier aussi jusqu'à ce qu'elle s'évanouît de nouveau. Moi, me proposant de faire la paix, je criois avec eux. Vous êtes accourus au bruit, vous avez enfoncé la porre, vous avez vu ce qui se passoit, & vous en sçavez autant que moi.

CONCLUSION

de l'Histoire du Libertin & de sa Fille.

CCCXCII^e FOLIE.

PENDANT ce beau monologue, le vieillard se couvroit le visage avec ses mains, & paroissoit extrêmement confus : sa fille, toujours assise sur le lit, pleuroit, & jetoit à la dérobée un coup-d'œil sur les jeunes

gens ſpectateurs de ſon aventure. Quand l'honnête Dame eut marqué la fin de ſon diſcours par une forte toux, que la pétulance de ſes paroles lui occaſionne ſans doute, l'un des compagnons de M. le Marquis, comme s'il n'avoit attendu que l'inſtant où elle ceſſeroit de parler, ſaute au cou du vieillard déſeſpéré, en s'écriant : — Eh ! c'eſt le vénérable Criſtin ! c'eſt mon meilleur ami ! Parbleu ! la rencontre eſt unique ! Il faut la célébrer, ainſi que le bonheur qui vous ramene cette brebis égarée. Tuons vîte le veau gras, buvons à la ſanté de cette tendre veſtale, qui vient oublier ſes égaremens dans le ſein paternel. — Hélas ! oui, réplique vivement la prétendue veſtale en s'adreſſant à Monſieur ſon pere. Je ne ſuis que depuis quelques jours dans cette maiſon, où je me ſuis comportée avec toute la décence poſſible, & j'allois la quitter afin de mourir à vos pieds, ou d'obtenir mon pardon. — Diſant ces mots, la ruſée perſonne ſourioit finement au Marquis

Marquis & à ſes compagnons, qui entendent ce que cela ſignifie, feignent de ne la pas connoître, & proteſtent qu'elle a édifié toute la maiſon.

Le vénérable Criſtin, enchanté de ce qu'on lui apprend, embraſſe ſa fille, fait apporter pluſieurs bouteilles de champagne, qu'on décoiffe & qu'on boit en réjouiſſance de ſon bonheur. On ſe ſépare demi-ivres : le vieillard emmene ſa fille, en aſſurant ſes amis que puiſqu'elle a toujours été ſage après avoir été abandonnée par le militaire, ſon indigne ſuborneur, il va la ramener dans ſa Province, où il ſe propoſe de la marier avantageuſement.



SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois ; & commencement de celle du Bourgeois Gentilhomme.

CCCXCIII[e] FOLIE.

QUELQUES jours après cette aventure, un des camarades de M. d'Illois vint lui présenter un grand homme sec, dont la contenance est gauche, l'air niais, l'esprit des plus lourds, le parler gras & embarrassé. Cet homme si maussade, si peu amusant, compte pourtant la plupart des jeunes Seigneurs au rang de ses amis. Sçavez-vous pourquoi ? C'est parce qu'il est riche & libéral. — Voilà le Seigneur Aulnin, dit, en le présentant, le camarade de M. d'Illois ; il brûle d'envie d'être des nôtres. Vous le connoissez de réputation, ainsi je pense que vous me remercierez du cadeau que je vous fais. — Le Seigneur Aulnin, à chaque phrase de

ce panégyrique, faiſoit de grandes révérences, comme s'il vouloit marquer par ſes courbettes les points & les virgules. Le Marquis met fin à ſes ſaluts en l'embraſſant avec tranſport, & en le ſerrant tellement que le pauvre homme eſt ſur le point d'en étouffer.

Voilà donc le Seigneur Aulnin admis dans la turbulente ſociété du Marquis. Il eſt juſte de faire particuliérement connoître au lecteur ce nouveau perſonnage. Il a été jadis marchand de drap, & eut le bonheur de gagner en peu d'années des ſommes conſidérables. Le commerce qu'il eut avec une foule d'aimables Seigneurs qui venoient dans ſa boutique faire pluſieurs emplettes à crédit, lui donna des idées de grandeur. Se voyant très-riche, il s'aviſa de renoncer à ſa qualité de négociant, qui lui paroiſſoit tout-à-fait ignoble ; il acheta une charge qui l'ennoblit, Madame Aulnin, ſa tendre épouſe, ayant des goûts différens, voulut vivre dans ſon parti-

culier. Il ne la chicana point ſur ſes caprices, parce qu'il ſe piquoit de ſuivre les idées du grand monde. Il mit tous ſes ſoins à faire une dépenſe prodigieuſe, à trancher du financier, afin d'attirer auprès de lui les gens de condition.

CCCXCIV^e FOLIE.

Il n'a pas de peine à réuſſir dans ſes nobles projets. Sa table eſt délicatement ſervie ; on y trouve la liberté avec la bonne-chere : en faut-il davantage pour lui procurer des amis d'un rang illuſtre ? Mais le mérite de notre Négociant devenu Ecuyer ne ſe borne point là. C'eſt un vrai tréſor, que le Seigneur Aulnin pour les Gentilshommes qui lui font l'honneur de prendre de bons repas chez lui. Il ne ſe contente pas de les régaler ſplendidement ; il forme avec eux des parties de plaiſir, ou bien il s'introduit dans celles qu'ils projettent, & défraie enſuite à ſes dépens toute la compagnie. Il allegue pour cauſe de ſa généroſité, qu'il eſt

trop poli pour ſouffrir que des gens d'un rang au-deſſus du ſien paient chacun leur écot en ſa préſence. Perſonne ne l'empêche de montrer la bonne éducation qu'il a reçue ; on lui procure même de fréquentes occaſions de faire paroître ſa politeſſe. Cependant, comme l'on n'a rien pour rien dans ce monde, les attentions du Seigneur Aulnin coûtent quelque choſe à ſes amis titrés. Ils ſont obligés de le traiter avec une certaine conſidération ; ils vantent auprès de lui ſa nobleſſe, ſes qualités éminentes, & l'appellent à tout propos Monſieur le Marquis ; ce qui cauſe au bon-homme une joie des plus vives.

CCCXCV^e FOLIE.

Les marques d'amitié dont M. d'Illois honore le Seigneur Aulnin, l'éloge qu'il fait de ſa magnificence & des talens de ſon cuiſinier, lui gagnent l'eſtime de notre bourgeois gentilhomme, qui ne peut plus ſe divertir que dans la compagnie de ſon cher Marquis.

Le bon-homme se sentant un jour de la meilleure humeur du monde, vient proposer à M. d'Illois une partie fine. — On m'a parlé, lui dit-il, d'une très-jolie femme, logée depuis peu dans un bel appartement, chez laquelle les honnêtes gens sont bien reçus, moyennant une petite gratification : je veux vous y donner à souper. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est qu'on est introduit mystérieusement chez cette femme, parce qu'elle est mariée, & qu'il ne faut pas que l'époux soit informé de ce qui se passe. Oh ! rien de plus comique. La Dame nous verra avec plaisir. Un de ses intimes, dont j'ai fait la connoissance depuis trois jours, l'a prévenue de la visite secrete que je dois lui rendre ; mais sans me nommer, afin de mettre de la discrétion dans mes plaisirs. — Le Marquis accepte la proposition : le Seigneur Aulnin, charmé de sa docilité, lui jure qu'il ne lui en coûtera rien, attendu qu'il se charge de tous les frais.

Sur le marché, il veut encore le mener à l'opéra. Notre Négociant anobli a peut-être besoin que le secours de ce voluptueux spectacle le prépare à ses bonnes fortunes. En sortant du théâtre, où tout concourt à enflammer les sens, il vole avec M. d'Illois trouver la divinité qu'on lui avoit dépeinte si douce, si charmante. Le Seigneur Aulnin, bien instruit par son ami de ce qu'il falloit observer, fait arrêter le carrosse dans une rue voisine de celle de la Dame, & gagne à pied l'asyle secret du plaisir, tenant le Marquis par la main. Arrivé à la porte, il frappe trois coups respectueusement, & tousse trois fois : à ce signal, une soubrette éveillée, l'œil brillant, la mine friponne, ouvre, & les introduit dans le sanctuaire. — Soyez les bien venus, leur dit-elle pendant qu'ils traversoient plusieurs pieces superbement meublées : la place n'est pas encore prise, & Madame est en train de se bien divertir. — Ils arrivent enfin dans un charmant boudoir où

la nymphe attendoit ses adorateurs dans un déshabillé leste & galant. Le Seigneur Aulnin tendoit les bras pour l'embrasser : il la regarde, & reste immobile, comme s'il étoit tout-à-coup pétrifié. La Dame de son côté l'envisage, elle pousse un grand cri, & s'évanouit. Ce cri dissipe l'espece de léthargie de notre bourgeois gentilhomme ; il entre en fureur, se jette sur la déesse avant qu'on songe à l'arrêter, la tire par les cheveux, lui applique une grêle de soufflets & de coups de poing, en jurant qu'il va la tuer.

CCCXCVI[e] FOLIE.

On trouvera peut-être les fougueux transports du Seigneur Aulnin un peu excusables, quand on sçaura que cette belle nymphe est sa femme. Sa tendre moitié occupoit une autre maison que celle de son cher époux, & le voyoit à peine une fois par an ; ses domestiques mêmes ne le connoissoient pas. La liberté dont elle jouissoit lui permit

de ſatisfaire le penchant de ſon cœur. Peu contente des ſoins d'une demi-douzaine d'amans, elle voulut que ſes charmes euſſent la gloire d'augmenter juſqu'à l'infini le nombre de ſes adorateurs. Elle ſe montra dans le monde ſous un autre nom que le ſien, laiſſant lire dans ſes yeux qu'elle ne ſe piquoit pas d'être cruelle. Ceux qui éprouverent ſa douceur, la mirent en réputation; l'on ſçut bientôt quel étoit le juſte prix. Elle jouiſſoit depuis pluſieurs années de la confiance des honnêtes gens, quand elle rencontre le Seigneur Aulnin ſi mal-à-propos. En femme d'eſprit elle gagnoit de l'argent que ſon mari lui refuſoit, & elle ſçavoit ſe procurer du plaiſir, qu'il étoit incapable de lui donner,

CCCXCVII^e^ FOLIE.

L'évanouiſſement de Madame Aulnin ne ſe ſeroit pas diſſipé de ſi-tôt, ſi ſon époux avoit été moins brutal: mais le moyen, dans ſa poſition, de reſter évanouie avec décence?

Les soufflets, les coups de pied dans le ventre, & les autres mauvais traitemens du bourgeois en fureur, la rappellent à elle-même; & sans s'expliquer, sans dire un seul mot, elle se met à rendre au gentilhomme de fraîche date les coups qu'il lui prodigue. Une riposte aussi vive change la scene de face : ce qui n'étoit dans l'instant qu'une simple escarmouche, devient un petit combat. Le Marquis, que l'étonnement avoit rendu spectateur tranquille, & qui ne peut comprendre la cause d'une aussi étrange entrevue, se jette enfin au milieu des combattans, & parvient, après beaucoup de peine, à les séparer. Notre nouveau gentilhomme, ci-devant marchand de drap, le visage couvert d'égratignures, un œil poché, certain de la honte de son front, & n'osant découvrir sa disgrace au Marquis, rajuste sa perruque, & se retire d'un air confus, en jurant qu'il va faire renfermer la malheureuse qui déshonore une illustre famille.

— Expliquez-moi donc cette énig-

me, Madame, s'écrie M. d'Illois, que le départ du Marchand acheve de ſurprendre. Que ſignifie tout ce que je vois ici depuis un quart d'heure ? Eh ! ce n'eſt rien, Monſieur, répond la Dame en tâchant de réparer le déſordre de ſa coiffure. Cet homme qui vous a conduit chez moi eſt mon mari : il s'aviſe de trouver mauvais la vie que je mene, comme ſi j'allois contrecarrer ſes actions. — Le Marquis, en éclatant de rire, prend congé de la Dame, qui ne peut le retenir dans l'état affreux où vient de la réduire ſon combat.

Depuis cette aventure, M. d'Illois ne voit plus le Seigneur Aulnin ; il apprend pourtant qu'il continue toujours à bien régaler les gens de condition qui l'honorent de leur amitié, & à payer généreuſement tous leurs plaiſirs.



SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois.

CCCXCVIII^e FOLIE.

MONSIEUR d'Illois continue aussi de se livrer à mille folies, qui lui font oublier le bourgeois gentilhomme ainsi que sa fidelle moitié. Les courses qu'il fait en *chenille*, c'est-à-dire métamorphosé en polisson, lui procurent trop d'amusemens pour qu'il soit prêt à s'en dégoûter. Loin de se lasser d'être confondu parmi le peuple, il cherche même les moyens de rester plus long-temps sous sa bizarre forme : il ne tarde pas à trouver ce qu'il desire.

Je crois avoir dit plus haut que sa nouvelle société n'est composée que de jeunes gens. Docile à tout ce qu'exigent les travers de pareils amis, & surpassant même leur extravagance, il court toutes les nuits dans

les rues, s'amuſant à frapper aux portes, à caſſer les lanternes, & à battre les paſſans. Ai-je beſoin d'avertir qu'il eſt alors bien accompagné ? Sans cette précaution, quelques bras roturiers pourroient l'étriller d'importance. Il goûte encore d'autres plaiſirs nocturnes. On prétend, mais je n'oſe l'affirmer, que le Marquis & ſa troupe demandent la bourſe à ceux qu'ils rencontrent la nuit, dans la crainte ſans doute qu'elle ne devienne la proie des voleurs.

CCCXCIX^{e} FOLIE.

Une nuit que les promenades ont été plus longues qu'à l'ordinaire, la fatigue, ou une nouvelle idée de débauche conduit M. d'Illois & ſes compagnons dans un cabaret. Aſſis ſur des bancs autour d'une table craſſeuſe, éclairés par un bout de chandelle, ils boivent juſqu'au jour, traités dans la tabagie comme des gens du commun. Le cabaretier n'a garde de penſer, en voyant leurs

habits, qu'il a l'honneur d'avoir chez lui des perſonnes d'un rang diſtingué. La liqueur bachique échauffe nos jeunes cervelles ; ils chantent en chorus, & font retentir tout le quartier du bruit de leurs voix diſcordantes.

Les vapeurs d'un gros vin falſifié font diſparoître la joie, & amenent les querelles. Nos ivrognes, à demi couchés ſur la table, vantent les attraits & boivent à la ſanté de leurs maîtreſſes. Chacun préconiſe la ſienne, & prétend qu'elle ſurpaſſe celle de ſon camarade : des juremens ſe mêlent aux preuves que l'on allégue. — Quoi ! ma chaſte maîtreſſe ne vaut pas celle que tu chéris ! — Non vraiment. — J'en ai donc menti ? Par la mort ! tu me le paieras. Et une bouteille vole à la tête du malheureux, qui parant le coup avec ſon bras, la renvoie frapper ſon voiſin. C'eſt le ſignal du combat. On ſe jete tout ce que l'on trouve. Le Marquis reçoit au travers du viſage les débris d'un énorme pâté.

Auſſi-tôt le déſir de la vengeance s'empare de tous les eſprits; chacun, ſans raiſonner, ſe choiſit un adverſaire, lui ſaute bravement aux cheveux. Pour le plutôt fait, pour s'épargner la peine de courir aux épées, on ſe régale de vigoureux coups de poing. La table eſt renverſée, les verres ſont briſés en pieces, les bouteilles & les pintes roulent ſur le plancher; des flots de vin ſe mêlent au ſang qui coule du nez de nos athletes. Pour augmenter l'horreur de ce mémorable combat, le bout de chandelle qui, tout en brûlant, flottoit dans la liqueur bachique dont la ſalle étoit inondée, eſt enfin englouti dans les torrens de vin. Que d'actions de valeur ſont enſevelies dans l'obſcurité ! M. d'Illois ſur-tout ſe couvriroit d'une gloire immortelle, ſi les exploits de ce combat nocturne s'étoient paſſés au grand jour. Les garçons du cabaret accourent aux cris des vaincus & des vainqueurs. Les combattans ſe ſéparent, chargés de lauriers, & vont chez eux ſe faire

panser de leurs meurtrissures. Le Marquis regagne son hôtel, un œil presque hors de la tête, le visage bigarré d'égratignures & marqueté de diverses couleurs, regrettant plusieurs de ses dents perdues dans la bataille, & le corps tout disloqué.

CDe FOLIE.

Les querelles d'ivrognes ne sont jamais de longue durée. Les jeunes Seigneurs que nous venons de voir se battre avec tant d'acharnement, oublient leur animosité dès le lendemain de leur combat, & n'en sont pas moins bons amis. Malgré la vive impatience qu'ils ont de se rassembler, ils sont contraints d'attendre que l'art des Esculapes ait fait disparoître la trace des coups de poing qu'ils se sont trop généreusement prodigués. Au bout de deux mois ils se trouvent à peu près guéris, & recommencent leurs courses nocturnes & leurs promenades du matin en habit de polisson. M. d'Illois est obligé de porter pendant très-long-

temps un large emplâtre ſur ſon œil malade, ce qui défigure un peu ſa bonne mine. Avant de ſe pouvoir montrer décemment dans le monde, il eſt auſſi contraint de recourir à un habile dentiſte, qui, à la place de ſes dents caſſées, lui en poſe d'artificielles.

Aguerri par les nobles cicatrices qui lui reſtent de ſon combat à coups de poing, & auſſi fier que s'il les avoit gagnées en répandant ſon ſang pour la patrie, il viſite tout ſeul, ou ſuivi ſeulement de ſes plus affidés, les maiſons conſacrées au plaiſir. Je ne ſçais par quel haſard ſon nom & ſa naiſſance ſont enfin connus des beautés complaiſantes auxquelles il offre ſon hommage : ſans doute que quelque indiſcret leur a révélé le myſtere. Cette découverte augmente dans leur eſprit le mérite du Marquis ; elles mettent tout en uſage pour lui plaire. On ſe doute bien que leurs efforts ſont intéreſſés ; mais elles ſçavent paroître tendres & paſſionnées lorſque l'amour ſeul de l'argent les guide

& les inſpire. Cependant les *honoraires* qu'elles reçoivent de M. d'Illois ne ſont gueres plus conſidérables que ceux qui viennent d'un amant d'un rang obſcur : loin de les payer en grand Seigneur, il ne les régale ſouvent que d'une volée de coups de canne, ſoit par avarice, ou afin de mieux garder l'*incognito*.

CDI[e] FOLIE.

— Allons voir la petite Roſette, dit un ſoir le Comte d'Arbannes au Marquis : elle eſt chez la maman dont tu aimes tant l'humeur ; & nous y trouverons d'ailleurs de jolies filles. — M. d'Illois, pour toute réponſe, s'arme de ſon épée de trois pieds & demi, qui l'accompagne toujours dans certaines bonnes fortunes, & ſe jette dans ſa voiture avec le Comte, auſſi muni d'une énorme rapiere.

Selon leur uſage, ils deſcendent de carroſſe à quelques pas de l'honnête maiſon où ils ont deſſein d'aller. Enveloppés dans leur habit de chenille, qui les déguiſe à merveille,

ils s'approchent de l'asyle des divinités toujours prêtes à recevoir l'hommage des hommes, & frappent rudement à la porte. On vient leur dire que ces demoiselles sont occupées, & ne peuvent leur donner audience. Ils se mettent en fureur, prétendent qu'elles doivent tout quitter pour eux, & pénetrent dans la maison l'épée à la main. Le bruit qu'ils font attire une troupe de tapageurs, dignes piliers de ces respectables demeures, qui s'entretenoient en particulier avec les nymphes qu'on demandoit si cavaliérement. Quoique la partie ne soit pas égale, M. d'Illois, secondé du brave Comte qui la lui a proposée, les attaque, les pousse. Comme les épées des valeureux champions sont de part & d'autre extrêmement longues, on est très-long-temps sans pouvoir s'atteindre, & l'on se porte pourtant de terribles bottes. L'on voit régner la guerre dans un lieu consacré à l'Amour. Dans la chaleur de la bataille, le Marquis, par un coup

de mal-adresse, passe son épée au travers du corps d'un de ses adversaires ; il reçoit en même temps une blessure considérable : le Comte est griévement blessé. Les ferrailleurs aveuglés par la colere, oublient, pour la premiere fois, qu'il est d'usage entre eux de ne tirer qu'au bras.

CDII^e FOLIE.

Le cliquetis des épées, les cris des graces tremblantes d'effroi, peu accoutumées au sang qu'elles voient couler, font accourir plusieurs escouades de guet, qui, la baïonnette au bout du fusil, entourent les combattans, les saisissent, les désarment. — Un homme tué ! Cela devient sérieux. Quel est le meurtrier ? C'est cet homme-là, répond-on en montrant le Marquis. — On alloit lui mettre les menottes, & traiter le Comte avec la même politesse. Ils tirent à part le Sergent, lui apprennent ce qu'ils sont, en lui glissant une douzaine de louis dans la main. Cet *à parte* fait un effet beaucoup

plus ſenſible que ceux de la comédie. — Ce ſont ces coquins-là qui méritent d'être punis, s'écrie le Sergent, & non ces deux Meſſieurs. Allons, allons, les menottes, & qu'on ait ſoin de leur ſerrer les pouces d'importance; ils n'ont qu'à s'attendre d'aller faire un tour à Bicêtre. Pour ces charmantes Demoiſelles, je ne déſeſpere pas d'avoir l'honneur de les voir conduire à l'hôpital. Cela dit, on donne aux tapageurs conſternés des manchettes qui ne ſont guère élégantes; & le Sergent, avec quelques-uns de ſes ſoldats, accompagne reſpectueuſement M. d'Illois & le Comte juſqu'à leur carroſſe.

CDIII^e FOLIE.

Tant d'aventures déſagréables, les riſques qu'il vient de courir, & ſurtout les coups que lui procure quelquefois ſon déguiſement, rendent M. d'Illois moins curieux des maiſons de plaiſir, & des belles Dames qui les habitent: il ſe dégoûte auſſi de ſon habit de chenille; il en gra-

tifie un des pages de sa cuisine, résolu de ne se montrer dans le monde que d'une maniere convenable à sa naissance. Il ne veut plus être chenille pendant une grande partie de la journée : il se ressouvient qu'un petit-maître doit être toujours papillon. Ce ne sont point là ses seuls projets de réforme. Il considere qu'un homme de son mérite n'est guere flatté des complaisances qu'on achete à prix d'argent ; qu'il semble alors que sa bourse seule ait des charmes, & qu'il se mette au rang de ces mortels disgraciés de la nature, qui, sans argent, n'auroient point de bonnes-fortunes. Ces réflexions le frappent ; il prend le parti de faire des conquêtes dont son amour propre ait lieu d'être satisfait.

M. d'Illois s'apperçoit bientôt qu'il n'est pas difficile à un aimable cavalier de réussir auprès du beau sexe. Toutes les femmes sont coquettes. Les unes font un peu plus de façons que les autres ; voilà l'unique différence. En général elles sont charmées

de s'entendre dire qu'on les aime ; & ce ſentiment les conduit à faire bien des faux pas. Notre Marquis, devenu homme à bonnes-fortunes, n'a pas ſoupiré trois jours aux genoux d'une tendre beauté, qu'il a vaincu tous ſes petits ſcrupules. Le nombre de ſes triomphes augmente tous les jours ; il peut à peine y ſuffire. Il ne lui en coûte pour être heureux, que des mines étudiées, des ſoupirs étouffés qu'on a ſoin de faire entendre, des billets doux qui peuvent s'adreſſer à pluſieurs, & quelques phraſes galantes qu'il va répéter de belle en belle. C'eſt à ſi peu de frais qu'il jouit de la douceur d'être un conquérant, & de ſe convaincre qu'il ne faut pas toujours aller dans les maiſons de plaiſir pour rencontrer des femmes complaiſantes. Celles du grand monde ont un mérite bien digne de ſéduire ; elles aiment *gratis*, & très-ſouvent même elles paient leurs galans. Mais la vie de l'homme à bonnes-fortunes ne laiſſe pas d'avoir ſes déſagrémens, ſes fatigues.

CDLVe FOLIE.

Pour ſe mettre en réputation, M. d'Illois débute par la Marquiſe d'Illery. C'eſt une femme qui paroît compoſée de deux êtres différens. Elle a cinquante ans à ſon lever; elle n'en a plus que vingt après ſa toilette, & ceſſe d'être d'accord avec ſon baptiſtaire. Elle s'eſt miſe en grand crédit dans le monde par l'hiſtoire de ſes foibleſſes, par un jargon qu'on appelle de l'eſprit, & par ſes talens à donner l'uſage & les belles manieres à ſes amans. Le jeune Seigneur qui veut s'introduire dans la ſociété avec éclat, doit acquérir ſes bonnes graces; il eſt ſûr de devenir l'idole de toutes les femmes, perſuadées qu'on ne peut manquer d'être un cavalier accompli, quand on a appartenu quelque temps à une Dame auſſi célebre.

Peu enorgueillie de ſes grandes qualités & de ſa réputation, la Marquiſe d'Illery reçoit ſans fierté les hommages qu'on vient lui rendre; elle

elle ſe fait même un plaiſir d'être utile aux jeunes gens qui brûlent de la noble envie de ſe diſtinguer. Elle écoute M. d'Illois avec cette indulgence compagne du vrai mérite ; ſi différente de la morgue & de la hauteur des talens médiocres. Il a le bonheur de plaire, & de ſe voir bientôt avec ſa maîtreſſe du *dernier mieux*.

Les amans vulgaires s'efforcent de cacher leur tendre liaiſon. M. d'Illois, inſtruit de ce qui ſe pratique, raconte tout haut à l'oreille de ſes amis comme il eſt avec Madame d'Illery : il fait tant de confidences, que perſonne n'ignore ſon commerce ; c'eſt tout ce qu'il demande. Madame d'Illery, non moins diſcrete, ſe comporte ſi prudemment, que ſon intrigue avec M. d'Illois devient une nouvelle publique.

CDV^e FOLIE.

— Au moins, mon cher Marquis, lui dit-elle, ayez grand ſoin de cacher notre liaiſon ; je ſerois au dé-

ſeſpoir ſi l'on venoit à la découvrir. Vous êtes le premier de mes amans qui ait eu le pouvoir de toucher mon cœur ; car j'ai un tel penchant à la fidélité, que j'ai même été capable d'aimer conſtamment mon mari. — Soyez tranquille, répond M. d'Illois ; la diſcrétion eſt ma vertu favorite. — Le lecteur doit admirer la ſincérité dont ils ſe piquent l'un & l'autre.

Cette femme ſi fidelle, ſi conſtante, eſt folle du Marquis pendant trois jours ; le quatrieme elle le prie de ne plus l'ennuyer par ſes viſites. Il ſe retire, honteux d'avoir été prévenu, ſe promettant bien de mieux ſe comporter à l'avenir.

Il trouve bientôt le moyen de ſe conſoler de cette petite diſgrace ; la conquête de Madame d'Illery l'a mis à la mode ; il n'étoit auparavant qu'un homme ordinaire. . . . . . Eh ! combien eſt-il, dans le monde, de galans cavaliers qui ne brillent que par la célébrité des maîtreſſes qu'ils ont eues !

CDVIe FOLIE.

Depuis que M. d'Illois a eu l'honneur d'être l'amant de Madame d'Illery, toutes les femmes se disputent la gloire de le charmer; celles qui peuvent réussir à lui plaire, se flattent de prouver leur mérite. Il soutient ses bonnes-fortunes en héros. Cependant le procédé de Madame d'Illery lui revient toujours dans l'idée. Dans la crainte d'éprouver encore le même désagrément, il se livre à de serieuses réflexions, qui lui font conclure qu'il ne doit garder une maîtresse que huit jours tout au plus.

Une si sage conduite acheve de le rendre un homme charmant, & de lui procurer le sort le plus heureux. Il prend son congé avant qu'on le lui donne; il évite l'embarras de le renvoyer, & à plusieurs honnêtes femmes la mortification d'avoir un amant d'une constance éternelle.

M. d'Illois oublie un jour les arrangemens qu'il a pris, soit par faute de mémoire, soit qu'un peu de dis-

traction s'en mêlât. Certaine Comtesse venoit de le mettre au rang de ses amis, & lui témoignoit beaucoup d'amour. Au lieu de rompre à propos avec sa nouvelle maîtresse, il a l'étourderie de se rendre chez elle, sans songer que sa semaine est finie : il la trouve dans les bras d'un autre. Il alloït se plaindre ; la Comtesse le prie de se rappeller qu'ils en sont au neuvieme jour de leur connoissance. Le Marquis voyant que les choses se passent dans l'ordre, n'a rien à dire, & se retire satisfait.

CDVII^e FOLIE.

M. d'Illois continue long-temps à jouer le rôle d'homme à bonnes-fortunes, & celui de petit-maître. Je vais faire remarquer combien ces deux personnages sont pénibles à représenter. Outre que je travaillerai à l'éloge de mon héros, je ferai sentir en même temps le mérite des aimables Seigneurs qui jouent toute leur vie ces deux rôles fatigans.

Le petit-maître n'a aucun repos ;

il s'agite ſans ceſſe, & diſparoît comme un éclair. Va-t-il aux Comédiens François? il n'attend pas que la piece ſoit finie ; il court aux *Italiens*, chanter quelque ariette plus haut que les acteurs. Dans tous les ſpectacles en général, il n'eſt occupé que du ſoin de ſe montrer. Il ſemble n'être venu que pour lorgner effrontément toutes les femmes, que pour faire des *mines*, des ſignes aux plus jolies, qui ſouvent ne l'ont jamais vu, afin de perſuader qu'il eſt du dernier mieux avec elles. Après avoir été ſi attentif à la piece qu'on repréſentoit, il court en faire la critique, & dire ſon avis ſur les talens des acteurs. Lorſque le jour commence à paroître, il ſe retire chez lui, excédé, anéanti. Il ne quitte la plume oiſeuſe que quand le ſoleil eſt à plus de la moitié de ſon cours : auſſi-tôt le ſoin de ſa parure l'occupe. Enfin ſes cheveux ſont arrangés avec art, il eſt décidé ſur l'habit qu'il doit mettre, il a conſulté aſſez long-temps tous ſes miroirs; ſa toilette eſt ache-

vée : il ſe preſſe d'aller faire admirer ſes nouvelles graces ; il s'enfonce dans le même tourbillon qui l'emportoit la veille, & continue chaque jour de s'y livrer.

La vie de l'homme à bonnes-fortunes eſt auſſi agitée, ſoit que l'Amour le comble réellement de ſes faveurs, ou qu'il ne ſoit heureux qu'en apparence. Toujours en mouvement, il vole de belle en belle débiter ſes phraſes louangeuſes, & les tendres fadeurs qu'il appelle du ſentiment. Il faut compoſer un nombre prodigieux de billets doux, & répondre à ceux qu'on peut recevoir. Quand l'heure indue invite tout le monde à goûter les douceurs du ſommeil, l'homme à bonnes-fortunes ne jouit pas du repos. Il va ſouvent ſe morfondre ſous les fenêtres d'une de ſes maîtreſſes, ou bien, enveloppé dans ſon manteau, il s'introduit furtivement chez quelque beauté ſenſible, au riſque d'être roué de coups s'il a le malheur d'être découvert. Voilà quelle eſt la vie de l'homme à bonnes-for-

tunes & du petit-maître. D'après cette légere esquisse des peines & des travaux qu'elle fait éprouver, qui ne s'étonneroit de la voir chérie par tant de gens, entre autres par le Marquis d'Illois?

SUITE DE L'HISTOIRE
de la Marquise d'Illois.

CDVIII[e] FOLIE.

La Marquise n'est pas plus sage. Nous l'avons vue se perfectionnant peu à peu dans les usages du monde, y faisant même des progrès très-rapides, se séparer de son mari, prendre un logement différent du sien, & vivre avec autant de liberté que si elle étoit veuve. Afin de ne point éprouver l'ennui dans son espece de viduité, elle a soin de se faire une société charmante, composée de jeunes folles & de sémillans étourdis. Portée à la joie, aux plai-

ſirs, elle ſe livre à tous les amuſemens, avec une vivacité qui dénote la pétulance de ſon caractere. Elle ignore ce que c'eſt que la triſteſſe : ſi elle éprouve de légeres impreſſions de chagrin, c'eſt lorſque tous ſes caprices ne ſont pas ſatisfaits ; encore ces triſtes impreſſions ſont-elles bientôt effacées. Remplie d'une gaieté folle, rien n'arrête ſon enjouement ; on la voit toujours rire. Ses idées ne ſe fixent ſur rien, pour embraſſer trop d'objets à-la-fois, qu'elle ne conſidere qu'autant qu'ils peuvent la divertir. Voudroit-elle ſe donner la peine d'avoir de la mémoire ? C'eſt bien aſſez qu'elle ſe reſſouvienne des parties de plaiſir qu'on lui fait former ; & combien de fois ſes femmes ont-elles été obligées de les lui rappeller ! Accoutumée à ne jamais réſiſter à ſes déſirs, elle n'épargne rien pour ſatisfaire ſes fantaiſies, auſſi diverſes, auſſi variées que les fleurs d'un parterre. Voilà le dernier coup de pinceau que je donnerai au portrait de Madame d'Illois ; ſes actions & ſes folies vont dorénavant la peindre.

CDIXe FOLIE.

Un jour qu'elle croyoit goûter les charmes de la promenade, couchée nonchalamment au fond de ſon carroſſe, tandis que ce ne ſont véritablement que ſes chevaux qui ſe promenent, les cris d'un petit chien viennent frapper ſes oreilles. Elle regarde, & apperçoit un Savoyard qui, ayant attaché une corde au cou à une eſpece d'épagneule, la traînoit vers la riviere. — Ah, la jolie bête! s'écrie la Marquiſe. Arrêtez, cocher; que je la voie, que je la baiſe un inſtant. — Cette bête ſi charmante eſt une petite chienne cagneuſe, dont le poil eſt preſque tout tombé de vieilleſſe. Ceux à qui elle appartient, dégoûtés de ſes infirmités, & craignant que l'âge ne la faſſe mourir à leurs yeux, s'étoient décidés à la faire noyer. La Marquiſe ne peut ſe laſſer d'admirer & de careſſer cette jolie chienne. — Voudrois-tu me la vendre, mon ami? dit-elle au Savoyard. — Le drôle étoit fin: il n'a

garde de découvrir ce qu'il alloit faire du laid animal qu'il voit tant fêter. Il feint qu'il venoit laver chaque jour dans la riviere ce précieux trésor, en attendant qu'il se présentât des acheteurs pour l'acquérir. — Je l'ai gardée long-temps, continue-t-il, parce que j'ai dessein de la vendre fort cher. — Le rusé Savoyard s'apprêtoit en tremblant à demander un louis d'or; la Marquise, qui s'attendoit qu'il alloit exiger une grosse somme, & impatiente de posséder la jolie chienne, sans lui donner le temps de fixer un prix, tire sa bourse, dans laquelle il y avoit au moins cinquante louis, la met entre les mains du Savoyard étonné, & fait fouetter grand train, enchantée d'avoir acquis à si bon marché le plus charmant des *toutous*.

CDX^e^ FOLIE.

Ravie du trésor qu'elle possede, impatiente d'en jouir à son aise, les plaisirs de la promenade lui deviennent insipides. Elle se hâte d'arriver

chez elle, où elle met tout son monde en mouvement. L'un frotte & savonne sa chere épagneule, l'autre la peigne ; ses femmes s'empressent à lui faire un collier élégant, & à lui attacher aux oreilles & à la queue plusieurs touffes de ruban couleur de rose.

La Marquise trouve que la parure releve les charmes de son *toutou*. Elle ne peut plus s'en séparer ; elle le porte par-tout avec elle, le fait coucher dans son lit, & pendant une partie du jour le tient sur ses genoux, quoiqu'elle soit d'un poids assez lourd. Madame d'Illois pousse la tendresse qu'elle a pour sa chienne, jusqu'à la nommer *marquise ;* nom qui lui paroît exprimer le mérite & les attraits dont elle est douée.

Certaine femme que le mariage a décorée du titre de Marquise, à peu près aussi folle que Madame d'Illois, & qui, par sympathie, sent pour elle une grande amitié, vient un jour lui rendre visite. Après les premiers complimens, Madame d'Illois tout-à-

coup s'écrie : Ma chere marquiſe ; que je vous aime ! — Vous ne ſçauriez me faire un plus grand plaiſir, répond la Dame. — Des gens ſans goût m'ont ſoutenu que vous étiez remplie de défauts ; ils oſent vous trouver dégoûtante. — Hélas ! Madame, chacun a ſes ennemis : à quoi ſervent les ſoins qu'on prend à ſa toilette ? — Va, Marquiſe, je laiſſe dire ceux qui médiſent de toi ; tu n'es vieille qu'à leurs yeux. — Peut-on paroître âgée, lorſqu'on a tout au plus vingt-cinq ans ? — Je prouverai, ma chere marquiſe, qu'on a tort de te donner ſeulement quinze années. — Vous êtes trop flatteuſe. — Tu poſſedes mille talens, du danſes à ravir. — Les leçons des meilleurs maîtres ont été miſes à profit. — J'en ſuis perſuadée. Ton aboiement même enchante mes oreilles. — Ah ! Madame, vous plaiſantez : on a de la voix, perfectionnée par la muſique. — Quoi ! marquiſe, tu ſçais la muſique ? Viens, que je t'embraſſe.

La Dame ſe leve, & s'avance vers

Madame d'Illois, qui prêtant un autre motif à ſon action, ſe hâte de tirer de ſa niche l'épagneule qu'elle chérit; & la lui préſentant : — Embraſſez-la donc auſſi, Madame, lui dit-elle, puiſque vous faites ſi bien ſon éloge. La Dame s'appèrçoit alors qu'elle a pris pour elle des diſcours qui s'adreſſoient à une chienne. Trop perſuadée de ſon mérite, & ignorant la nouvelle acquiſition de Madame d'Illois, il lui paroiſſoit tout ſimple de croire que c'étoit à elle ſeule qu'on parloit. Déſeſpérée de ſa mépriſe, elle ſe retire confuſe, ayant encore le déſagrément d'être houſpillée par *marquiſe*, qui ſemble ſe moquer d'elle, & qui a même l'audace de lui mordiller les jambes.

CDXI[e] FOLIE.

Quelques jours après cette ſcene comique, Madame d'Illois donne un grand dîner, dont elle a elle-même réglé les entrées avec ſon cuiſinier. Il n'y avoit point de plats dans ce magnifique repas qui ne lui eût coûté

des heures entieres de réflexions : car, malgré sa frivolité, elle sçait réfléchir dans deux actions importantes de sa vie ; lorsqu'elle donne à manger, & lorsqu'elle est à sa toilette.

On ne venoit que de se mettre à table, on n'en étoit qu'au premier service ; la bonne chere redoubloit la gaieté des convives, quand une des femmes de Madame d'Illois entre dans l'appartement toute effrayée & toute en larmes. — Eh, mon Dieu ! s'écrie-t-elle en se tordant les mains, le grand malheur ! Sans s'expliquer davantage, elle dit deux ou trois mots à l'oreille de Madame d'Illois, qui ne l'a qu'à peine entendue, qu'elle se leve de table avec tant de précipitation, qu'elle la renverse, & culbute aussi quelques-uns des convives, qui ne s'attendoient point à ce choc violent. Sans faire attention au désordre qu'elle vient d'occasionner, la Marquise sort de la salle en répétant plusieurs fois : — Ah ! je n'y survivrai pas.

Voilà comment ce dîner fut interrompu, où l'on se promettoit tant de s'amuser : tant pis pour ceux qui y sont venus avec bon appétit.

CDXII^e FOLIE.

Cependant l'on ignore la cause de la douleur de Madame d'Illois. Les femmes qui sont à table commencent toujours par s'évanouir, en attendant qu'elles sçachent de quoi il s'agit. Le reste des convives, composé d'aimables étourdis, de charmans petits-maîtres, semblent oublier leur gaieté, leurs folies ordinaires; ils se regardent d'un air triste, & ne sçavent quelle contenance tenir.

Les meilleures amies de la Marquise, après être revenues de leur frayeur, la suivent afin de la consoler; insensiblement tout le monde les imite, & cherche notre belle affligée. Il n'est point facile de la trouver : on la déterre enfin dans un cabinet reculé où elle s'est renfermée. Les femmes se mettent aussi-tôt à pleurer avec elle. On la questionne

long-temps avant d'être inſtruit du triſte événement qui trouble ſes plaiſirs. — Le feu ſeroit-il à la maiſon ? lui demande l'un des convives. — Ah ! plût au Ciel que ce ne fût que cela ! répond-elle. — Venez-vous d'apprendre la mort du plus cher de vos parens ou de vos amis ? lui dit l'autre. — Serois-je ſi ſenſible à ce malheur ? — Vous avez donc fait quelque perte conſidérable qui dérange votre fortune ? — Hélas ! oui, s'écrie la Marquiſe en redoublant ſes ſanglots, je viens de faire une grande perte que je ne pourrai jamais réparer. Ma petite chienne eſt morte. Cette jolie bête a deſcendu dans la cour ſans qu'on y prît garde, & les roues d'un équipage qui entroit lui ont paſſé ſur le corps. Voyez ſi le malheur que j'éprouve n'eſt pas terrible !

CDXIII[e] FOLIE.

Abſorbée dans ſa douleur, Madame d'Illois reſte renfermée pendant huit jours, occupée ſans ceſſe à

pleurer, & ne voulant voir perſonne. Tous ſes amis emploient en vain leur éloquence dans un nombre infini de lettres pour tâcher de la conſoler : on ne ſçait plus comment diſſiper ſon chagrin, qu'on trouve d'ailleurs bien fondé.

C'en étoit fait des jours de la Marquiſe, ſi une de ſes intimes amies, ſans employer aucun diſcours, ne trouvoit le moyen de lui faire oublier la perte qu'elle vient de faire. Quel ſecret met-elle donc en uſage ? Elle la traite à peu près comme ces veuves déſeſpérées, qu'on engage à eſſuyer leurs larmes auſſi-tôt qu'on peut remplacer le défunt. Cette ſage amie envoie à la Marquiſe un ſerin tout-à-fait charmant, qui ſiffle & parle le plus joliment du monde. Madame d'Illois refuſe d'abord de jeter les yeux ſur le gentil petit oiſeau ; mais, comme s'il avoit de la connoiſſance, en approchant de la belle affligée, il ſe met à ſiffler avec tant de grace, & à prononcer ſi bien les phraſes mignardes qu'on lui avoit

apprises, qu'elle prête l'oreille à son ramage, & ne peut s'empêcher ensuite de fixer le petit chantre emplumé. Il lui paroît tout-à-fait joli, elle trouve ses talens admirables, & dans l'instant la chienne est oubliée.

C'est avec le plus grand enthousiasme que Madame d'Illois chérit son serin : elle ne songe, elle ne parle que serin : il faut que tous ceux qui l'abordent lui entendent répéter vingt fois l'éloge de l'oiseau dont elle s'est engouée. Elle l'a placé dans une vaste cage, d'un bois & d'un travail précieux, ornée de peintures élégantes : ce petit palais habité par l'heureux volatile, lui coûte au moins mille écus. Elle seule veut prendre soin de son cher oiseau ; ses mains délicates lui donnent à manger, & ne lui refusent aucun service. Le petit animal reconnoissant passe les matinées entieres perché sur le doigt de la Marquise, tandis qu'il semble accompagner de son ramage la douce voix de sa maîtresse, qui, dans le déshabillé le plus galant, laisse sou-

vent écouler les heures de ſa toilette.

CDXIV^e FOLIE.

Madame d'Illois s'arrache pourtant quelquefois d'auprès du petit animal qu'elle chérit ſi vivement. Elle court dans vingt cercles publier le mérite de l'aimable oiſeau, & faire admirer le deſſein de ſa robe & l'élégance de ſa coiffure.

Parée avec tout le ſoin poſſible, elle vole chez la Ducheſſe de.... qui, par un billet preſſant, l'avoit invitée à ſouper. Elle y trouve un cercle nombreux, compoſé de tous les agréables & de toutes les petites-maîtreſſes de ſa connoiſſance. — Ah! ma chere, lui dit la Ducheſſe, vous êtes charmante d'être venue ce ſoir, & vous avez mille graces à rendre à votre heureuſe étoile. Vous verrez un homme divin, digne d'être adoré, que tout le monde s'arrache, qui fait les délices de ceux qui le poſſedent. Je ſuis au comble de la joie. Je l'attendois depuis trois mois; car il faut le retenir long-temps d'avance : enfin

nous l'aurons ce ſoir. La Marquiſe demande en vain quel eſt cet homme incomparable. Au lieu de lui répondre poſitivement, on s'écrie qu'elle eſt à plaindre de ne l'avoir pas encore vu ; que le ſéjour de cet homme à la campagne, & les ſociétés dont il fait le bonheur, ont empêché la Marquiſe de le rencontrer. C'eſt l'ornement de la France : il réunit en lui les plus grands talens, ajoute-t-on.

Au milieu de tous ces éloges prononcés avec enthouſiaſme, la porte s'ouvre à deux battans. Ah! le voilà, le voilà. C'eſt lui, c'eſt lui, s'écrie tout le monde à-la-fois. La Marquiſe attendoit quelque perſonnage célebre ; auſſi craint-elle un peu d'ennui. Le valet-de-chambre de la Ducheſſe la tire d'inquiétude ; il annonce un Abbé. Elle voit paroître un petit Abbé coquet, vif, ſémillant, vêtu d'un habit de couleur à boutons d'or, & dont la friſure d'un goût nouveau eſt relevée par un toupet à la grecque. Le charmant petit-collet,

parfumé des plus douces essences, répand autour de lui les odeurs les plus suaves. Il aborde la compagnie en éclatant de rire, & en fredonnant un air d'opéra.

CDXV^e FOLIE.

Un pareil début rassure la Marquise, & lui donne les meilleures espérances de l'homme qu'on venoit de tant vanter. Elle l'examine avec attention, & ne tarde pas à concevoir pour lui la plus forte estime.

M. l'Abbé s'est à peine assis, qu'il commence à débiter les nouvelles du jour, en tirant, presque au bout de toutes ses phrases une belle boîte d'or de chacune de ses poches. — La petite Comtesse, dit-il, s'est raccommodée avec son mari : l'on prétend qu'elle a ses raisons pour cela. Cette grand Marquise dont la taille ne finit point, n'a plus le Chevalier ; la vieille Présidente le lui enleve : sçavez-vous pourquoi ? C'est que notre Chevalier étoit accablé de dettes, & qu'il vouloit une voiture

brillante. Mais écoutez le plaiſant. Nos demoiſelles de l'opéra embraſſent férieuſement la réforme. L'une d'entre elles a congédié tous ſes amans, pour vivre avec ſon tendre Céladon, auquel elle fait un ſort. Une autre de ces divinités charmantes vient d'être ſurpriſe en flagrant délit par le gros Duc, qui a découvert en même temps qu'une grande partie de ſes dons ſervoit à l'entretien d'un des favoris de la belle.

La volubilité du petit-collet n'eſt point prête à ſe modérer. Onze heures ſonnent, on vient avertir que le ſoupé eſt ſervi; on ſe met a table, où l'on reſte juſqu'à quatre heures du matin.

M. l'Abbé continue d'être un homme charmant; il décoche mille épigrammes, raconte un grand nombre d'anecdotes ſcandaleuſes, & découpe toutes les viandes avec une grace, une légéreté qui ne permettent point de douter de ſon mérite.

Avant la fin du ſouper Madame d'Illois eſt aſſurée que le petit-collet

eſt un prodige : elle devient une des grandes admiratrices de ſes talens, & renchérit ſur les éloges dont on le comble. Le ſouper finit enfin ſans qu'on ſe ſoit apperçu des heures qui ſe ſont écoulées. En s'éloignant d'un homme qui lui paroît ſi digne de ſon eſtime, la Marquiſe le conjure de venir la voir, & lui proteſte qu'elle ſera au comble de ſes vœux s'il daigne lui rendre ſouvent viſite.

CDXVI^e FOLIE.

Les prieres d'une jolie femme ſont des ordres qu'on ſe fait un devoir d'exécuter. M. l'Abbé eſt trop galant pour ne pas ſe rendre aux invitations de la Marquiſe ; dès le lendemain matin il ſe préſente chez elle. On ne pouvoit arriver plus à propos ; Madame d'Illois étoit à ſa toilette, elle avoit beſoin de conſeil.

Enchanté de la maniere gracieuſe avec laquelle on le reçoit, l'Abbé va montrer à la Marquiſe combien il eſt utile à la toilette des dames. Il refuſe le ſiege qu'une des femmes lui

avance ; & pirouettant ſur le talon ; il dit à la Marquiſe : — Les circonſtances vous obligent, Madame, d'implorer mes ſervices. La plupart de mes confreres ſe ſont fait une brillante réputation : à force d'aſſiſter à la toilette des belles, ils connoiſſent toutes les fineſſes de l'art, & peuvent donner des conſeils à la coquette la plus habile. Je me fais gloire de marcher ſur leurs traces. A ces mots l'Abbé prend un peigne, & d'une main légere il boucle avec grace les cheveux de Madame d'Illois ; il choiſit enſuite le bonnet le mieux monté, l'attache lui-même adroitement. Bientôt les femmes de Madame d'Illois ne ſont plus que ſpectatrices, & ſe voient ſurpaſſer par le petit-collet. Il voltige autour de la Marquiſe, ainſi que le papillon près de la fleur que ſes baiſers embelliſſent. Il peint les ſourcils de Madame d'Illois ; il colore ſes joues d'une légere nuance de rouge, dont l'éclat adouci, marié à la blancheur du plus beau teint, imite ce vermillon qui releve les charmes

charmes de la jeunesse, ou bien cette couleur vive que la pudeur fait naître. Pour achever son ouvrage, l'Abbé place une mouche *assassine* au coin de l'œil, & une autre auprès des deux levres de rose, afin de rendre encore leur sourire plus malin. Jamais Madame d'Illois n'a été si jolie; jamais petit-collet n'a paru si expert dans l'art de la toilette.

CDXVII^e FOLIE.

Le goût de M. l'Abbé décide la Marquise sur la robe qu'elle doit mettre. Madame d'Illois, se trouvant habillée une heure plutôt que de coutume, prend le parti d'engager à dîner l'homme fameux dont elle admire les talens sublimes. On dresse une petite table dans son appartement: assise vis-à-vis de son cher Abbé, ses genoux presque pressés par les siens, elle éprouve une satisfaction infinie, qui éclate dans ses yeux.

Le petit-collet n'est point embarrassé dans le tête-à-tête que lui procure sa bonne fortune. Il fait les hon-

neurs de la table de Madame d'Illois; agit avec une aisance qui marque l'usage qu'il a du monde. Sa conversation pétille d'esprit ; ses idées se succedent rapidement, & disparoissent comme l'éclair : il adresse de jolies choses à la Marquise sans affectation, qui paroissant naturelles, flattent davantage. Madame d'Illois est de plus en plus enchantée de son convive : la joie regne dans leur petit repas, tandis qu'on s'ennuie gravement dans ces festins somptueux où le trop grand nombre de convives amene la contrainte & chasse la gaieté.

Le fruit servi, les domestiques se retirent, l'Abbé décoiffe une bouteille de champagne, & Madame d'Illois, plus en liberté, lui parle de la sorte : — Dites-moi, mon cher Abbé, pourquoi vous portez un pareil habit. Car enfin vous n'êtes pas Prêtre ; & je ne vois rien d'assez tentant dans cet équipage-là, pour engager qu'on s'en affuble. — Le petit-collet sourit d'une telle demande, &

répond avec ſa volubilité ordinaire : —Nous avons beaucoup plus d'obligations à cet habit que vous ne penſez. Il eſt vrai qu'en le portant nous trompons ceux qui nous voient, puiſque, loin d'être ce qu'il nous fait paroître, nous ne tenons à aucun état : mais il nous ouvre les meilleures maiſons ; il nous introduit ſurtout auprès des femmes, qui ne ſçauroient ſe paſſer de chiens, de magots de la Chine & d'un Abbé.

CDXVIII^e FOLIE.

C'eſt grand dommage qu'une converſation auſſi intéreſſante ſoit interrompue. On vient avertir Madame d'Illois que ſes chevaux ſont mis. Elle regarde à ſa montre, & jette un grand cri en voyant qu'il eſt déja quatre heures. Elle ſe propoſe d'aller à *Long-champ*, c'eſt-à-dire, dans l'allée du bois de Boulogne qui conduit à cette Abbaye : elle n'a garde de manquer d'y paroître dans un jour où tout Paris s'y raſſemble. Elle n'a point de temps à perdre, ſi elle

veut arriver à propos. Ce n'eſt pas pour prendre l'air qu'elle déſire cette promenade ; c'eſt afin de faire parade de ſes chevaux & de ſon équipage. Or il eſt important de prévenir la nuit.

Madame d'Illois n'ayant pas le temps d'aller prendre perſonne, & perſuadée d'ailleurs que l'Abbé ne peut lui faire qu'honneur, le prie en grace de l'accompagner. Le petit-collet héſite un inſtant ; il a promis à pluſieurs femmes d'être leur écuyer dans cette eſpece de courſe : malgré ſes engagemens, il ſe décide à ſuivre la Marquiſe, parce qu'il ſe reſſouvient qu'il eſt du bon ton de manquer à ſa parole. Madame d'Illois, tranſportée de ſe montrer publiquement avec un homme d'un auſſi grand mérite, eſt dans une impatience extrême d'être rendue à Long-champ. Les ſix chevaux attelés à ſa voiture ont beau voler avec rapidité, elle les accuſe de lenteur. Enfin elle arrive dans l'allée où un nombre infini de carroſſes ſembloient accrochés les uns aux autres.

Dans cette bizarre promenade la file des équipages va plus lentement qu'à l'entrée d'un Ambaſſadeur. On reſpire tout à l'aiſe la pouſſiere, ſi le temps eſt beau ; ou bien, s'il eſt mauvais, l'on eſt expoſé au froid, qui ſouvent ſe fait ſentir dans la ſaiſon de cette ſuperbe cavalcade. La plupart des carroſſes, vernis & dorés avec ſoin, & les fringans courſiers ornés d'aigrettes, couverts de magnifiques harnois, reviennent, la plupart du temps, mouillés & remplis de boue. Le grand Seigneur éprouve la mortification d'être accroché par la lourde voiture d'un petit bourgeois ; l'orgueilleuſe Ducheſſe voit ſon luxe éclipſé par celui d'une fille entretenue.

CDXIX^e FOLIE.

Tandis que les déſagrémens de cette promenade font les délices de la Marquiſe, inſenſible à l'ennui de la marche & à la biſe qui ſouffle, parce qu'elle eſt perſuadée que ſa voiture & ſes chevaux attirent tous

les yeux, l'Abbé minaude en la regardant; lui fourit d'un air myftérieux, & falue familiérement toutes les femmes qu'il apperçoit. Il a foin d'égayer la Marquife; il lui chante tout bas plufieurs tendres couplets qu'il compofa autrefois; & l'affure que ce font autant d'in-promptus que fes charmes lui infpirent. Changeant tout-à-coup de façon d'agir, il ceffe de chanter, fe met à rire de toutes fes forces, & s'écrie: — Nous voilà donc, Madame, dans le bois de Boulogne, fi fameux par tant d'aventures, les unes triftes, les autres fort plaifantes. Que fa proximité de Paris le rend commode! Que de fageffes fe font égarées dans fes différentes routes, & n'ont jamais pu fe retrouver! Combien de prudes ont perdu fous fes ombrages épais le vilain nom de cruelles! Il eft fatal fur-tout aux maris. Je ne veux point révéler les fecrets dont le bois de Boulogne eft dépofitaire; mais je vais vous faire part, divine Marquife, d'une petite aventure arrivée à un

Abbé de mes amis, qui, n'étant qu'une plaisanterie, peut se raconter sans indiscrétion.

LE CHANTEUR PAR FORCE,

& le Danseur malgré lui.

CDXX^e FOLIE.

L'ABBÉ dont je vous parle n'a pas toujours porté le petit-collet; il fut long-temps un aimable cavalier. Les projets qu'il forma tandis qu'il portoit l'épée & le plumet, n'ayant point réussi, & un de ses oncles promettant de lui résigner à sa mort un bénéfice considérable, il quitta l'équipage guerrier en faveur d'un habit qui n'annonce que la paix. En attendant le trépas du bon-homme, qui ne se pressa guere de mourir, quelque envie qu'il eût d'obliger son neveu, le nouvel Abbé vint à Paris cultiver ses talens. Il a reçu de la nature une très-belle voix; aussi s'est-

il perfectionné dans la musique, & a-t-il grand soin d'apprendre par cœur les meilleurs airs d'opéra. Mon cher confrere fait les délices de plusieurs sociétés, par la complaisance qu'il a de chanter lorsque les Dames l'en prient, & par le goût & la justesse avec lesquels il exécute les ariettes les plus difficiles. Vous m'avouerez que je fais là son éloge. Avec de pareils talens on ne peut manquer actuellement d'être bien accueilli dans le monde.

CDXXIe FOLIE.

Mon confrere est persuadé que l'exercice est utile à la santé; il fait souvent à pied, suivi d'un seul laquais, de petites promenades aux environs de Paris. L'année passée, la belle saison le conduisit dans le bois de Boulogne. Après en avoir parcouru quelques allées, la lassitude l'obligea de s'asseoir à l'ombre d'un vieux chêne, dans l'endroit le plus écarté. Se voyant dans une agréable solitude où il ne pouvoit être

entendu que des oiſeaux ſeulement, ſelon toute apparence il mêla ſa voix à leur ramage. De jeunes gens, diſpoſés à ſe bien réjouir, venoient de dîner dans le bois, à peu de diſtance du lieu où s'étoit arrêté notre Abbé. Frappés de la voix qu'ils entendent, ils s'approchent doucement, & environnent le chanteur avant qu'il ait pu les appercevoir. Quand l'Abbé ſe vit au milieu d'une compagnie qu'il n'attendoit pas, il ceſſa d'avoir du goût pour la muſique. Quoi! M. l'Abbé, s'écrierent les jeunes gens, notre préſence vous fait taire! C'eſt pouſſer trop loin la modeſtie; continuez de grace. Mon cher confrere n'étoit nullement d'humeur à les contenter; on eut beau le prier, le preſſer, il perſiſta toujours dans ſon refus. Les jeunes gens ſe piquerent de ſon obſtination, ſoit qu'ils aimaſſent véritablement les belles voix, ou qu'ils ne cherchaſſent qu'à faire piece au pauvre chanteur. L'un d'entre eux ſe montra ſur-tout plus ardent à le tourmenter. Il tira ſon épée, les autres

en firent de même, & mettant tous ensemble la pointe de leurs armes sur l'estomac de l'Abbé, ils le menacerent de lui faire un mauvais parti, s'il ne chantoit à l'instant. Notre musicien épouvanté n'étoit guere en voix; il chanta par force: ses auditeurs furent pourtant satisfaits, & se retirerent en l'applaudissant à plusieurs reprises.

CONCLUSION

de l'Histoire du Chanteur & du Danseur involontaires.

CDXXII^e FOLIE.

MON aimable confrere, confus de la maniere impolie avec laquelle on venoit de le prier de chanter, ordonna à son laquais de suivre celui des jeunes gens dont il avoit le plus à se plaindre: il lui enjoignit de bien remarquer sa demeure, afin qu'il pût précisément la sçavoir. Après avoir

vu le domestique se mettre en état de lui obéir, il se hâta de s'enfoncer dans Paris, osant à peine lever les yeux, tant il étoit honteux de son aventure.

Le fidele serviteur revint bientôt l'instruire de ce qu'il désiroit d'apprendre : il avoit suivi le jeune homme jusqu'à la maison qu'il occupoit, & s'étoit même informé de sa qualité. L'Abbé, plus tranquille depuis le retour de son domestique, se coucha joyeux, & dormit paisiblement. Il se leva le lendemain de très-bonne heure, métamorphosé en militaire; car il ne s'étoit point encore défait de ses premiers habits : il se rendit chez celui qu'il regardoit comme le principal auteur de l'affront qu'il avoit reçu. Je viens, dit-il, vous prier de me rendre raison de l'insulte que vous & vos amis me fîtes hier : allons nous battre dans l'endroit où vous me forçâtes de chanter, afin que mon honneur soit rétabli dans le lieu même où je fus couvert de honte. Le jeune homme,

qui se souvenoit à peine de ce qui s'étoit passé la veille, ne s'attendoit guere à un pareil compliment, & ne reconnoissoit plus l'Abbé. Charmé du courage qu'il montroit, il s'habilla au plus vîte, monta avec lui en carrosse. Ils arriverent sous l'arbre antique où l'Abbé avoit chanté malgré qu'il en eût. Le jeune homme se presse de mettre pourpoint bas & de dégaîner sa flamberge. Mais lorsqu'il se prépare à pousser quelques bottes, son adversaire tire un pistolet de sa poche, & le couchant en joue, le menace de lui brûler la cervelle, s'il ne fait exactement ce qu'il va lui ordonner.

— Vous m'avez contraint de chanter, lui dit-il ; moi je prétends que vous dansiez. C'est la vengeance que je dois prendre. Allons, morbleu ! dépêchez-vous : si vous aimez la musique, moi j'aime la danse. Le jeune homme, attrapé à son tour, a beau protester qu'il n'est point ingambe, & qu'il ne s'est jamais piqué d'être bon danseur ; il faut qu'il saute en

dépit de lui. Il exécute tout d'une haleine plusieurs pas de rigodon, une gavotte & une allemande. L'Abbé l'ayant bien mis en nage, lui permet de reprendre ses habits, & de retourner à Paris, montrer, par son exemple, qu'il ne fait pas bon se jouer aux gens portant calotte.

SUITE DE L'HISTOIRE

de la Marquise d'Illois.

CDXXIII^e FOLIE.

CETTE histoire divertit extrêmement Madame d'Illois ; elle ne peut l'entendre sans éclater de rire, se souciant peu de ce qu'on pensera d'elle en lui voyant garder si peu de retenue. Elle s'imagine qu'une femme de condition est au-dessus des bienséances.

Tandis que la Marquise est attentive à écouter les contes plaisans du petit-collet, & que celui-ci est oc-

cupé à la divertir, la nuit arrive ſans qu'ils s'en apperçoivent ni l'un ni l'autre. Tous les carroſſes s'écoulent, ils ſont preſque ſeuls, avant de ſonger qu'il eſt temps de retourner à Paris.

L'obſcurité enhardit les amans. M. l'Abbé connoît trop les uſages du monde, pour ne pas profiter de ce demi-jour qui ſemble porter à la tendreſſe, & endormir la pudeur : il ſçait que lorſqu'on ſe trouve tête à tête avec une jolie femme, il ſeroit impoli de ne point lui parler d'amour. Il commence par ſaiſir une des mains de la Marquiſe, ſur laquelle il oſe coller ſes levres. — Je me ſuis expoſé trop témérairement, s'écrie-t-il en continuant de couvrir de baiſers la belle main qu'il preſſe entre les ſiennes avec tranſport : j'ai fait peu d'attention aux dangers que couroit mon cœur dans un ſi charmant tête-à-tête ; il eſt juſte que l'Amour me puniſſe de mon audace. La Marquiſe ſe contente d'éclater de rire, & n'oppoſe qu'une foible réſiſtance aux entrepriſes du petit-collet.

Qu'on ne ſoit point ſurpris de ſa douceur : elle eſt folle de l'Abbé, & ſeroit très-flattée de pouvoir en faire la conquête : auſſi reçoit-elle ſes careſſes avec joie, & ne s'occupe-t-elle que des moyens de céder décemment à un homme d'un tel mérite.

CDXXIVe FOLIE.

Elle arrive à ſon hôtel plutôt peut-être qu'elle ne déſiroit. L'Abbé la conduit dans ſon appartement, & ſe prépare à prendre congé d'elle, perſuadé qu'il a rempli tous les devoirs d'un galant chevalier. La Marquiſe s'apperçoit de ſon deſſein : voulant s'aſſurer qu'elle le tient dans ſes chaînes, avant qu'il s'éloigne elle le prie de lui tenir compagnie le reſte de la ſoirée. — Je ſuis excédée, lui dit-elle nonchalamment ; je ne veux voir perſonne. Reſtez avec moi, mon cher Abbé. Je vais me faire déshabiller, nous ſouperons bientôt après ; vous permettrez enſuite que je me mette au lit, & vous ne vous retirerez que quand je ſerai

prête à m'endormir. Voulez-vous bien avoir tant de complaiſance? continue-t-elle d'un air tendre & enfantin. — Le lecteur doit ſe douter de la réponſe du petit-collet.

La Marquiſe ſonne; ſes femmes viennent travailler à ſa toilette de nuit; c'eſt-à-dire qu'elles lui mettent un demi-rouge, une grande coiffe avancée, qui lui cachant une partie du viſage, donne un nouveau jeu à ſa phyſionomie: elles finiſſent par lui paſſer une légere robe. L'Abbé n'oſe point offrir ſes ſervices à cette toilette-là, comme à celle du matin; il ſçait qu'à l'une la galanterie veut qu'on ſe rende utile, & qu'à l'autre on doit ſe contenter de regarder. Il ſe tient donc tranquille, aſſis ſur un fauteuil, feignant même d'être occupé à lire une brochure qui lui tombe ſous la main, mais jetant des coups d'œil à la dérobée. La Marquiſe ſe doute bien qu'il la regarde; elle répare lentement le déſordre de ſon déshabillé, afin que les yeux du ſpectateur ne perdent pas tout-à-fait

leur peine. Tantôt une épingle se détache ; tantôt il lui en manque une ; qu'elle ne se presse guere de demander. Pour ôter ses jarretieres la Marquise se place de maniere que l'Abbé puisse découvrir une jambe fine & faite au tour.

CDXXV[e] FOLIE.

L'heureux petit-collet est loin de deviner les motifs qui font agir Madame d'Illois ; il est accoutumé à voir autant de politique & de complaisance dans les femmes d'un certain rang, sans que l'amour s'en mêle, mais seulement leur vanité. Madame d'Illois a beau changer de chemise devant l'Abbé, il y prend à peine garde ; tous les jours dans le monde des personnes indifférentes lui ont procuré un pareil spectacle.

La toilette de nuit étant finie, la Marquise se jette sur une chaise-longue, dans une posture qui laisse appercevoir en partie une jambe charmante, & le plus joli petit pied qui décora jamais les Graces. On met la

table devant elle, on ſert : elle ne mange qu'un peu d'entremets, afin de mieux jouer la malade, & parce que d'ailleurs il eſt ignoble d'avoir bon appétit pendant deux repas dans le même jour. Pour l'Abbé, il n'a garde de ſe piquer de tant de délicateſſe ; il mange de tout, en aſſaiſonnant la bonne chere qu'il fait de traits piquans, de ſaillies vives, de tendres propos. La Marquiſe éclate de rire à chaque mot qu'il prononce, & la tête acheve de lui tourner.

Les hommes plaiſans réuſſiront toujours auprès des femmes ; il ſuffit ſouvent d'exciter leur bonne humeur pour être certain de les attendrir. Le bonheur du petit-collet me fait naître cette réflexion ; & ce n'eſt pas le ſeul exemple qu'on pourroit citer.

Après le ſouper la Marquiſe veut ſe mettre au lit ; mais elle a ſoin auparavant de conſulter ſon miroir. Ce n'eſt pas la circonſtance qui l'oblige à cette coquetterie ; il eſt d'uſage qu'aucune jolie femme ne ſe couche jamais ſans avoir fait une eſpece de

toilette. Madame d'Illois prie l'Abbé de s'asseoir près de son lit, & de lui lire une brochure nouvelle.....

Le petit-collet ne fait pas long-temps la lecture. Outre qu'il est trop persuadé de son mérite, & qu'il connoît trop le monde pour être timide, il se doute des désirs dont la Marquise est agitée. Les regards qu'elle lui jette, les soupirs qui lui échappent, ses yeux brillans, & pleins d'une douce langueur, découvrent à l'heureux Abbé ce qui se passe dans son ame. Madame d'Illois a lieu d'être contente, & d'être sûre qu'elle est adorée par un homme chéri de toutes les femmes: l'Abbé ne la quitte qu'à la pointe du jour.

CDXXVI^e FOLIE.

Notre Abbé coquet commence à peine à se glorifier de cette conquête, qu'il a sujet de craindre de voir sa réputation éclipsée; il est menacé de perdre une partie de l'estime que lui ont acquise ses talens. C'est le serin de Madame d'Illois qui lui donne de

ſi juſtes alarmes. On ne parle que des qualités de ce charmant petit oiſeau ; on ne ceſſe de ſe récrier ſur ſa gentilleſſe à ſiffler pluſieurs airs, ſur la grace avec laquelle il prononce nombre de jolies phraſes : le mérite de l'Abbé en fait moins d'impreſſion.

CDXXVII^e FOLIE.

Certaine femme retirée du monde parce que l'âge éloigne d'elle les adorateurs, entend louer ſi ſouvent le ſerin de la Marquiſe, qu'elle conçoit une forte envie de l'avoir en ſa poſſeſſion. Elle ne déſire pas ſeulement de le voir, de le careſſer un inſtant ; elle ſouhaite qu'il lui appartienne pour toujours. Mais comment s'emparer du petit animal ? Outre qu'elle ne connoît pas Madame d'Illois, que gagneroit-elle en s'introduiſant dans ſa ſociété ? Et cependant elle ne peut vivre ſans le ſerin. A force de réfléchir aux moyens qu'elle doit employer, elle penſe qu'elle n'a rien de mieux à faire que de s'inſinuer dans l'amitié de quel-

qu'un qui, entrant familiérement chez Madame d'Illois, ait la facilité de dérober le précieux oiseau. Elle apprend avec joie que l'Abbé Frivolet (c'est le nom de notre Abbé petit-maître) est très-bien auprès de le Marquise, & qu'il lui rend de fréquentes visites. Elle avoit vu autrefois le petit-collet dans plusieurs maisons; il lui avoit même fait la cour: son caractere lui est connu; elle ne désespere pas de l'engager à se saisir secrétement du serin, & à lui en faire présent.

Il faut pourtant s'y prendre avec délicatesse. Cette femme adroite n'ignore point qu'elle doit se conduire avec beaucoup d'art, si elle veut être certaine de réussir. Elle commence par reparoître dans le monde, & par renouveller son ancienne amitié avec le petit-collet. Elle feint de sentir pour lui la plus vive passion. Elle lui déclare qu'elle l'aime de tout son cœur, & le prie de la venir voir quelquefois. Frivolet n'est point surpris des sentimens qu'il fait naître;

il eſt accoutumé de ſe voir l'idole des femmes. Il eſt comblé pourtant de cette derniere preuve de ſon mérite ; l'âge de ſa vieille maîtreſſe le remplit de douces eſpérances pour ſa fortune. Ses eſpérances ne le trompent point ; on lui fait de riches préſens, dont il eſt loin de deviner le but. Dans les tranſports de ſa reconnoiſſance, il haſarde quelques careſſes ; on le laiſſe faire, & il ſe trouve forcé de parvenir aux dernieres faveurs.

CDXXVIII^e FOLIE.

C'eſt ainſi que la vieille travaille à mettre l'Abbé dans ſes intérêts : elle l'enrichit, ne lui refuſe rien de tout ce qu'il peut déſirer ; & afin de ſe l'attacher davantage, elle joint aux dons de ſes tréſors celui de ſa perſonne. Elle auroit peut-être auſſi bien fait de retrancher ce dernier article, puiſqu'elle a deſſein de s'attacher ſon amant pour plus d'un jour. Mais comme elle eſt vieille & riche, Frivolet ſe pique de conſtance, quoi-

que ce ne ſoit guere ſon uſage, & quoique ſon amour n'ait aucun déſir à former. La générosité de la Dame l'engage à s'attacher ſérieuſement à elle, & à la préférer même à la Marquiſe, qui, malgré ſes grands progrès dans la connoiſſance des uſages du monde, eſt encore aſſez ſimple pour ignorer qu'on achete quelquefois des amans. D'ailleurs l'Abbé s'imagine qu'on l'adore à cauſe de ſon mérite ; & l'on ſçait toujours quelque gré à ceux qui flattent notre amour propre.

Le petit-collet eſt aſſidu à faire ſa cour à ſa prodigue maîtreſſe. Il la trouve un jour toute en larmes. A force de prieres il lui arrache enfin le ſujet de ſa douleur. — Je ſuis déſeſpérée, lui dit-elle. J'ai tant entendu faire l'éloge du ſerin de Madame d'Illois, que j'ai la plus forte envie de le poſſéder. Je ne puis vivre plus long-temps ſans ce merveilleux oiſeau : ſi j'en ſuis encore privée pendant quelques jours, je le ſens, j'en mourrai. Je donnerois tout mon bien

pour l'acquérir. Comment ſatisfaire un déſir ſi légitime ? Madame d'Illois le chérit trop pour en faire préſent, ou pour ſe réſoudre jamais à me le céder. Je n'ai d'eſpérance qu'en vous, mon cher Abbé : ſi vous m'aimez, ſi vous vous intéreſſez à mes jours, vous me rendrez le ſervice que j'attends de vous. Je ſçais que vous allez très-ſouvent chez la Marquiſe ; il eſt en votre pouvoir de lui dérober ſon admirable ſerin, ſi vous n'aimez mieux me voir mourir.

CDXXIX^e FOLIE.

Frivolet, ſurpris de ce qu'on exige de lui, s'efforce de détourner ſa vieille maîtreſſe du projet qu'elle a formé : il lui repréſente les difficultés de l'entrepriſe, le ridicule dont elle ſe couvrira ſi l'on vient à ſçavoir ſon entêtement à déſirer un ſerin qu'elle n'a jamais vu. Mais il emploie en vain ſon éloquence ; il a beau lui promettre une voliere des plus jolis oiſeaux ; les pleurs, le déſeſpoir de la Dame redoublent. Dans

la

la crainte de perdre ses présens, il est contraint de lui jurer qu'il va faire ensorte de lui procurer le serin dont elle est folle.

CDXXX^e FOLIE.

L'intérêt est le seul motif qui porte Frivolet à tant de complaisance. Il se trouve pourtant dans un terrible embarras, quand il réfléchit à l'entreprise dont il s'est chargé. Vingt fois il est sur le point d'aller se dédire; mais ce feroit renoncer aux libéralités de sa vieille maîtresse. Il se résout donc à tenter la fortune.

Quand Madame d'Illois reste chez elle, son cher serin lui tient toujours fidelle compagnie: si quelqu'un vient la voir, elle fait placer sa cage à côté de son fauteuil, & adresse plus souvent la parole à son oiseau favori qu'aux personnes qui sont avec elle: ce n'est que le soir seulement qu'elle a la force de s'en séparer lorsque le coucher du soleil lui semble inviter toute la nature à jouir du repos. Alors on met le charmant animal sur

la toilette, où il attend dans sa petite & superbe maison, couverte d'une riche étoffe de soie, que les rayons du jour percent à travers les fentes des triples volets. L'Abbé se décide à choisir l'obscurité pour entreprendre le coup qu'il médite. Il imagine aussi, afin que son vol ne soit pas découvert tout de suite, de suppléer un autre serin à la place de celui qu'il doit emporter ; c'est-à-dire, qu'il se propose de faire adroitement un escamotage.

Il vient un soir, à l'heure qu'il a projeté, rendre visite à la Marquise, cachant sous son manteau une petite cage, dans laquelle est un jeune serin tout-à-fait semblable à celui dont il veut s'emparer. Madame d'Illois alloit au spectacle, & elle se donne à peine le temps de lui dire deux mots, & disparoît comme un éclair, croyant qu'il va sortir après elle. L'Abbé ne songe guere à la suivre ; il se glisse dans le cabinet de toilette, il se hâte de faire son échange, & s'esquive au plus vîte.

CDXXXIe FOLIE.

Il ſemble que le jour où le fripon d'Abbé dérobe le ſerin de la Marquiſe, ſoit pour elle un jour malheureux. Elle s'apperçoit en rentrant à minuit, qu'elle a perdu une de ſes boucles d'oreilles, dont les diamans étoient de la plus belle eau, & montés avec une extrême délicateſſe: elle ne perd pas moins que quinze mille livres. Qu'on juge de ſa douleur & de ſes regrets. Il ne lui-eſt pas facile de réparer cet accident; & il eſt bien triſte à une femme de ſe voir privée d'un des principaux ornemens de ſa parure. Mais Madame d'Illois ſeroit encore plus déſeſpérée ſi elle ſçavoit qu'on lui a pris ſon ſerin.

Le matin, pendant ſa toilette, elle s'étonne du ſilence que garde le petit oiſeau: elle a beau le careſſer, lui répéter les jolies phraſes qu'elle croit qu'il ſçait par cœur; il s'obſtine à ſe taire. — Quel ſingulier changement! s'écrie-t-elle. Mon ſerin a coutume

de faire entendre son ramage dès qu'il voit le jour, & maintenant il ne dit pas un seul mot.

L'attention de Madame d'Illois est détournée de ce prétendu prodige, par les soins qu'elle se donne pour retrouver ses diamans. Elle envoie par-tout où elle a été ; elle fait courir des billets, & mettre un grand nombre d'affiches. Plusieurs jours s'écoulent sans que la boucle d'oreille ait été rapportée, & sans que le serin ait rompu le silence. La Marquise, toujours prête à lui attribuer les plus grandes qualités, croit deviner la raison qui le rend si taciturne. — Admirez mon serin, dit-elle avec enthousiasme à tous ceux qui viennent la voir, & lui témoigner leur chagrin sur sa perte : le pauvre animal ne siffle plus depuis quelques jours : il a tant de connoissance, qu'il prend part au malheur qui m'est arrivé.

CDXXXII^e Folie.

La vieille maîtresse de l'Abbé ne

lui a témoigné tant d'amour & ne l'a comblé de tant de préſens que pour l'engager à dérober le ſerin, ainſi que je crois l'avoir donné à entendre. Si-tôt qu'elle voit cet oiſeau en ſa poſſeſſion, elle ſe réſout à ne plus feindre avec Frivolet.

Loin de craindre du refroidiſſement, notre Abbé s'imagine au contraire que la paſſion qu'il inſpire va redoubler : il ſe flàtte que ſa vieille maîtreſſe ne peut manquer d'être reconnoiſſante du ſervice qu'il lui a rendu : il ſe promet de puiſer encore plus largement dans ſon coffre-fort. Rempli d'auſſi douces idées, il ſe préſente chez la Dame ; on lui dit bruſquement à la porte, qu'elle n'eſt pas viſible. Il y retourne pluſieurs fois, & on lui fait toujours le même compliment. Il eſt forcé de s'appercevoir que les careſſes de ſa vieille conquête étoient intéreſſées, & qu'on lui donne ſon congé, parce qu'on n'a plus rien à lui demander.

Furieux d'avoir été pris pour dupe, & de l'affront qu'on fait à ſon

mérite, Frivolet publie par-tout les faveurs qu'il a reçues de la Dame, qui, apprenant son indiscrétion, n'en fait que rire. Elle a raison de s'inquiéter si peu des vérités racontées par le petit-collet. Mais dans un siécle moins sensé que le nôtre, où la complaisance des dames terniroit leur gloire, elle seroit déshonorée, pour avoir sacrifié sa vertu à la forte envie de posséder un serin.

CDXXXIII^e FOLIE.

Madame d'Illois se console de la perte de sa boucle d'oreille, voyant que toutes les recherches qu'elle en a fait faire sont inutiles. Peu s'en faut même qu'elle ne soit fâchée d'avoir conservé celle qui lui reste: — Car enfin, dit-elle, que ferai-je d'une seule boucle d'oreille? Je serois moins embarrassée si je les avois perdues toutes les deux.

Outre la légéreté de son caractere, une autre raison contribue encore à la consoler de ses diamans. Une de ses parentes éloignées s'avise

de mourir le jour même qu'elle a fait une perte ſi conſidérable, & qu'elle regarde avec tant d'indifférence, & de lui léguer une aſſez groſſe ſomme, payable le lendemain de ſon décès ; de ſorte que Madame d'Illois, au moyen de cet héritage inattendu, ſe voit en état de réparer tout de ſuite ſa perte. Elle ſe hâte de commander des boucles d'oreilles beaucoup plus belles & beaucoup plus peſantes que celles qu'elle avoit autrefois.

Comme elle ſe réjouit de l'éclat qui va la ſuivre, & de la mortification qu'éprouveront pluſieurs femmes quand on la verra ſi richement parée, on lui rapporte la boucle d'oreille qu'elle avoit laiſſé tomber, à laquelle elle ne ſongeoit déja plus. Une eſpece de philoſophe l'avoit ramaſſée dans la rue, & ſe tenant preſque toujours dans ſon cabinet, conſerva pluſieurs jours ce bijou avant d'être inſtruit à qui il appartenoit. La Marquiſe eſt preſque tentée de battre cet honnête homme,

qui vient déranger ses mesures. Si elle a été fâchée d'avoir perdu une partie de ses diamans, parce qu'il lui falloit réfléchir à ce qu'elle feroit de l'autre, elle éprouve à présent une nouvelle perplexité. — Vous êtes un sot, dit-elle à l'honnête homme qui lui rapporte ce qu'il a trouvé: vous auriez dû garder ces diamans. Il faut avouer que je suis bien malheureuse! Je m'attendois de me parer de boucles d'oreilles du dernier goût; j'ai le guignon qu'un imbécille me rende les diamans que je voulois remplacer. Le philosophe moderne, surpris de se voir mal reçu, gagne la porte sans mot dire, en réfléchissant sur les bizarreries de l'esprit humain.

Cependant le serin continue d'être taciturne: la Marquise s'en étonne pendant quelques jours, & n'y songe plus ensuite; il lui devient tout-à-fait indifférent.

CDXXXIV^e FOLIE.

Il paroît tout simple à Madame

d'Illois de dépenser l'argent qu'elle avoit destiné à l'achat de ses boucles d'oreilles. Elle désiroit depuis longtemps une voiture superbe. Charmée de pouvoir satisfaire enfin sa vanité, elle ordonne qu'on lui fasse un magnifique équipage, qui puisse effacer les plus beaux qu'on admire dans Paris. Elle donne carriere à son imagination, trace elle-même le plan des peintures, des dorures, & des harnois dont elle veut que soient couverts les chevaux. Les plus habiles ouvriers travaillent d'après ses idées; l'ouvrage s'acheve, & les désirs de la Marquise sont surpassés.

La vue de la voiture qu'on vient de lui faire la transporte de joie; peu lui importe ce qu'elle lui coûte. C'est un élégant vis-à-vis. Les peintures sont le fruit des travaux d'un artiste célebre, & forment des tableaux admirés des connoisseurs. D'un côté l'on voit une foule de petits Amours se jouer en voltigeant avec des guirlandes de fleurs, & couvrir de roses & de myrte une Vénus à demi nue

couchée ſur un lit de gazon. De l'autre on apperçoit l'Amour aux genoux de Pſyché, faiſant d'un ſigne élever un vaſte palais. Sur le devant eſt dépeinte la déeſſe de la jeuneſſe, recevant l'hommage de tous les dieux. L'on voit ailleurs la naiſſance de la mere des Graces, portée ſur les eaux dans une conque marine, au milieu des divinités de la mer. Un vernis éclatant embellit encore toutes ces miniatures. En un mot, rien n'eſt épargné pour orner ce merveilleux char. Les ſoupentes ſont de marroquin brodé en or ; les roues ſont dorées juſqu'au moyeu. Pour ſupporter les pieds des laquais, on a placé derriere, en guiſe de couſſin de cuir, un énorme ſachet bien rempli, garni de franges & de glands d'argent. Six chevaux anglois d'une petiteſſe extrême ſont attelés à cette riche voiture. Ils ont ſur la tête un grand nombre de plumes blanches ; leurs harnois de ſoie de diverſes couleurs, ſemés de roſettes à pierres brillantes, ne ſont attachés auſſi qu'avec

des boucles de ſtras. Réfléchiſſant les rayons du ſoleil, ils ſemblent étinceler de mille feux, & éblouiſſent les yeux de tous ceux qui les regardent.

CDXXXVe FOLIE.

Le premier jour que Madame d'Illois ſort dans cette riche voiture, elle a deſſein d'aller ſe montrer aux quatre coins de Paris, & particuliérement aux Boulevards. Elle recommande à ſon cocher de ne faire aller ſes chevaux que le pas, afin qu'on ait le temps d'admirer l'élégance de ſon char, & tout le luxe qu'elle étale.

Ai-je beſoin de dire que ſa parure la rend auſſi brillante que ſon équipage ? Elle eſt couverte de diamans. Sa robe eſt du dernier goût ; & par les divers agrémens dont elle eſt ornée, la façon lui coûte auſſi cher que l'étoffe. La Marquiſe nage dans la joie ; elle eſt certaine que ſa voiture va frapper tous les regards, & ſera le ſujet des converſations de tout

Paris pendant plusieurs jours. Mais à peine a-t-elle traversé quelques rues, qu'elle entend s'élever de grandes huées, & crier, Arrête ! arrête ! La populace court & s'émeute au tour de sa voiture, lui fait mille insultes, & lui jette des pierres. Une escouade de guet arrive, saisit les rênes des chevaux, & contraint le cocher de retourner bride, & de conduire la belle Dame qui est dans son brillant équipage, chez le premier Commissaire.

CDXXXVI[e] FOLIE.

Etonnée de l'affront que lui attire sa magnificence, Madame d'Illois a beau s'écrier qu'on ne doit point manquer de respect à une femme de sa qualité ; on ne fait que rire de tous ses discours. Ses laquais veulent en vain prendre sa défense ; ils s'attirent une grêle de coups de poing & de bourrades, & sont enfin contraints de céder au nombre : on les traîne liés & garrottés à la suite de leur maîtresse. La Marquise se résout à sup-

porter patiemment l'insulte qu'on lui fait, espérant qu'on punira bientôt ceux qui osent la traiter avec tant d'ignominie.

Elle arrive à la porte du Commissaire, & se flatte que cette fâcheuse aventure va se terminer à son honneur. On l'oblige à descendre de carrosse, & on la conduit assez incivilement à l'audience du Magistrat subalterne, qui la fait rester trois grands quarts d'heure dans son antichambre avant de permettre qu'on l'introduise auprès de lui. La Marquise, impatientée d'un procédé aussi cavalier, fait en vain représenter à M. le Commissaire qu'elle a des affaires importantes, que l'heure de la promenade se passe, & qu'il faut qu'elle aille à un bal où elle est attendue. Il ordonne enfin qu'on fasse comparoître cette *femme-là*. Madame d'Illois entre précipitamment dans le cabinet du Juge, persuadée qu'à sa vue il va lui faire des excuses. Mais il la reçoit avec un front sévere, assis gravement dans un fauteuil. — Ah, ah,

Madame ! lui dit-il, je me réjouis de votre viſite : vous faites vraiment de belles affaires. — La Marquiſe, avant de répondre, ſe prépare à ſe mettre dans une eſpece de chaiſe longue, où il lui paroît qu'elle ſera fort à ſon aiſe : on la ſaiſit bruſquement par le bras, & on la force de ſe tenir debout.

CDXXXVII^e FOLIE.

—Il faut vous mortifier, continue le demi-Magiſtrat. Vous avez toutes un orgueil exceſſif. Mais patience ; on ſçaura vous réduire l'une après l'autre. Commençons toujours par vous. N'avez-vous pas de honte d'avoir un équipage ſi ſuperbe ! Vous voulez donc que les honnêtes femmes ſe pendent de déſeſpoir. Surpriſe de plus en plus de la maniere dont elle eſt traitée, Madame d'Illois laiſſe parler le grave Commiſſaire, ſans avoir la force de l'interrompre. La derniere phraſe de ſa harangue, piquant ſa vanité, la porte à prendre la parole. — Sçachez, lui

dit-elle fiérement, qu'une femme de ma ſorte peut faire la dépenſe qu'il lui plaît, & peut vous faire repentir de votre audace. — Je ſçais depuis long-temps, réplique le Commiſſaire, qu'une femme de votre ſorte eſt prodigieuſement riche, grace à la folie des hommes; mais malgré tout votre luxe, on ne vous en mépriſe pas moins. Vous deviez au moins laiſſer aux Dames de condition la principale choſe qui les diſtingue, la livrée qu'elles font porter à leurs domeſtiques. Pour éluder la défenſe qu'on vous a faite de paroître dans votre bel équipage, vous oſez faire prendre des livrées à vos laquais : c'eſt aggraver vos torts. Vous doutez-vous à quoi va vous ſervir cette magnifique voiture qui vous coûte tant d'argent ? Conſolez-vous pourtant; nous ne voyons que trop d'exemples de gens punis de leurs folles dépenſes, & que leurs carroſſes ont conduit à l'endroit où le vôtre va vous mener. Cette mauvaiſe plaiſanterie eſt applaudie par

les ſpectateurs indifférens qui entourent M. le Commiſſaire. — Je vois bien, s'écrie la Marquiſe toute rouge de honte & de colere, que vous ignorez qui je ſuis. Pouvez-vous méconnoître la Marquiſe d'Illois ? A ces mots tout le monde éclate de rire ; le demi-Magiſtrat lui-même oublie ſa gravité, & rit plus fort que les autres.

CDXXXVIII^e FOLIE.

Madame d'Illois ne peut rien concevoir à la maniere dont on la traite. Ce qui lui arrive eſt ſi peu naturel, qu'il lui ſemble quelquefois qu'elle eſt affectée des illuſions d'un ſonge. Plus elle proteſte qu'elle eſt véritablement la Marquiſe d'Illois, plus les éclats de rire redoublent autour d'elle. Voyant qu'on refuſe de la croire, elle entre dans une colere épouvantable, s'agite, ſe démene, frappe des pieds, pleure de rage. Ce qui acheve de la déſeſpérer, c'eſt qu'elle eſt forcée de prendre un ton ſuppliant, & de demander en grace

au Commiſſaire qu'il envoie donc chercher le Marquis d'Illois, afin qu'il vienne la reconnnoître pour ſa femme, puiſqu'on perſiſte à mettre en doute la vérité. Mais en adreſſant cette priere, la Marquiſe fait un mouvement d'impatience, renverſe une écritoire remplie d'encre, qui inonde la table conſacrée aux procès verbaux. Sans faire attention à ce déſordre, le demi-Magiſtrat honteux qu'on l'ait vu rire, répond d'un air grave : — Le Marquis que vous déſirez eſt ſans doute de vos amis ; ſa protection vous eſt fort inutile. Cependant, par complaiſance pour votre ſexe, je veux bien qu'on l'avertiſſe de ſe rendre ici ; nous verrons comme il traitera ſa chere moitié.

La Marquiſe reſpire, quand elle a obtenu qu'on faſſe venir ſon mari.

Le Commiſſaire, devenu poli, lui permet de s'aſſeoir ſur un tabouret en attendant l'arrivée du Marquis, tandis qu'il eſt étendu très-mollement dans un large fauteuil.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois, & de celle de la Marquise.

CDXXXIXe FOLIE.

Le commiſſionnaire dépêché vers M. d'Illois, eſt perſuadé que la Dame qui réclame le ſecours d'un auſſi grand Seigneur, n'a l'honneur d'être que ſa bonne amie. Il trouve heureuſement le Marquis chez lui, & s'acquitte de ſa commiſſion en conſéquence des idées qu'il a formées. — Une très-belle Dame, lui dit-il, qu'on retient chez un Commiſſaire, implore votre protection, & vous conjure de venir au plus vîte la délivrer de l'embarras où elle eſt. Elle oſe ſe dire votre épouſe, afin d'obtenir plus d'égards. Mais on n'eſt point la dupe de ſa politique ; tous les jours on emploie des ruſes pareilles. Le Marquis eſt loin de ſoup-

çonner la vérité de l'aventure. Il s'imagine que c'eſt quelque belle de ſa connoiſſance. Les réponſes du commiſſionnaire à ſes queſtions achevent de le confirmer dans ſon idée. Curieux de ſçavoir au juſte quelle eſt la nymphe affligée, ou peut-être par un mouvement de pitié, il s'informe du lieu où il faut aller, & promet de s'y rendre au plutôt. Le diligent meſſager court avertir le Commiſſaire de l'illuſtre viſite qu'il va recevoir.

M. d'Illois ne fait pourtant pas toute la diligence qu'il vient de promettre ; il ſe fait long-temps attendre. Une affaire très-ſérieuſe l'occupoit quand on accourut lui apprendre combien ſa préſence étoit néceſſaire ; il veut la terminer avant de rendre le ſervice qu'on déſire de lui. Reprenant donc l'affaire importante qu'il avoit interrompue, il reſte plus d'une heure renfermé avec ſon Tailleur, occupé à lui tracer le plan d'un habit d'un goût nouveau dont il étoit l'inventeur, & qu'il ſe flatte de mettre à la mode.

CDXLe FOLIE.

Il en coûta beaucoup à Madame d'Illois pour recourir à ſon mari ; ce ne fut qu'à regret qu'elle ſe réſolut à une pareille démarche ; le Commiſſaire lui paroiſſoit trop obſtiné pour ſe contenter d'un autre témoignage que de celui du Marquis lui-même. Mais elle croit au moins avoir lieu de penſer que M. d'Illois apprenant la bizarrerie de ſon aventure, ne tardera pas à voler à ſon ſecours. Dans quelle impatience ne l'attend-elle pas ! & quel eſt ſon étonnement de voir pluſieurs heures s'écouler ſans qu'il arrive, ſçachant qu'il a promis de ſe hâter ! Le Magiſtrat ſubalterne ſourit du retard du Marquis, & juge par ſon peu d'empreſſement qu'il ne s'agit point de venir réclamer ſa femme. C'eſt directement ce qui devroit lui prouver le contraire.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois, & de celle du Bourgeois Gentilhomme.

CDXLI^e FOLIE.

ENFIN M. d'Illois eſt perſuadé que ſon Tailleur eſt aſſez inſtruit ; il ſe jette dans ſa voiture, & ordonne au cocher de le mener à toute bride. Mais un grand nombre d'embarras le contraint ſouvent à s'arrêter. Tandis que ſon carroſſe ſe dégage à peine & roule lentement à la file de pluſieurs charrettes, il voit paſſer un homme couvert de haillons, dont la mine pâle, décharnée, l'air rêveur, la démarche foible, peu aſſurée, atteſtent l'extrême miſere. Le Marquis fixe machinalement ce malheureux ; ſes traits lui rappellent une idée confuſe ; il lui ſemble le connoître. Afin de s'éclaircir davantage, il l'appelle, & lui fait ſigne de s'approcher. L'in-

fortuné leve les yeux, rougit, & veut prendre la fuite; les voitures qui côtoient les maisons l'empêchent de s'évader: le Marquis le voyant de plus près, est certain qu'il ne se trompe pas, & s'étonne d'une telle métamorphose.

Quoi! c'est le cher M. Aulnin, s'écrie-t-il, autrefois si brillant, si magnifique! Qui peut l'avoir réduit dans un si triste état? — Hélas! oui, c'est moi, répond Aulnin rempli de confusion. C'est moi qui eus honte de la profession de Marchand de drap, dans laquelle mes peres s'étoient enrichis. Je quittai ma boutique & mon comptoir, après y avoir gagné aussi des sommes considérables, pour acheter fort cher un vain titre de noblesse, qu'on ne doit qu'au hasard ou qu'à sa fortune. Je voulus vivre avec les grands Seigneurs; afin de m'approcher d'eux, je fis des dépenses prodigieuses. Mon orgueil fut quelque temps flatté des politesses, des distinctions que je recevois des gens titrés. Que je vous connoissois

mal, Meſſieurs ! J'eus l'honneur d'être de vos amis tant que ma dépenſe égala votre luxe, tant que je pus tenir table ouverte & vous prêter de l'argent. Lorſque mes fonds baiſſerent, vos amitiés ſe refroidirent ; je ne fus plus à vos yeux qu'un petit marchand de drap anobli depuis un jour. Au lieu d'ouvrir les yeux & de me corriger de ma folie, je vendis ſecrétement ma charge pour rappeller vos pareils auprès de moi. J'eus bientôt épuiſé les reſtes de ma fortune, & je me vis abandonné pour toujours de ceux qui m'aiderent à me ruiner.

Revenu trop tard de mes erreurs, je traîne dans l'indigence une vie malheureuſe, que termineront dans peu le beſoin & le repentir. Pourquoi ai-je rougi de mon premier état ! pourquoi ai-je dédaigné le commerce de mes égaux !

CDXLII[e] FOLIE.

— Laiſſons là vos réflexions morales, répond M. d'Illois, & dites-

moi des nouvelles de la charmante Madame Aulnin, qui recevoit à votre insçu la visite de nos jolis Seigneurs, mais qui, plus sage que vous, se faisoit payer de toutes ses politesses?

— Quel plaisir avez-vous, réplique tristement le malheureux Aulnin, à me retracer des idées affligeantes? N'est-ce pas assez que je vous découvre la misere où m'ont plongé mes égaremens? faut-il que je vous révele encore les désordres de ma femme, qui flétrissent mon honneur? Mais il me semble que le Ciel a permis que je vous aie rencontré, afin que la mortification que j'éprouve aujourd'hui me fasse expier davantage mes fautes. Je ne dois donc rien vous taire de ce qui peut m'humilier.

Vous vous ressouvenez sans doute que croyant vous conduire chez une de ces femmes galantes livrées par état à une vie débauchée, je vous menai chez ma femme. Ma surprise égala ma fureur: vous fûtes témoin des marques que je donnai de l'une & de l'autre. Revenu à moi-même,

même, je me repentis de n'avoir pas diſſimulé devant vous mon étonnement & ma colere ; vous auriez peut-être ignoré mon déshonneur. N'oſant ſoutenir vos regards, je me hâtai de vous quitter, me promettant de toujours vous fuir, & de traiter mon indigne épouſe comme elle le méritoit. Je n'eus le pouvoir d'accomplir qu'une partie de mes deſſeins ; il me fut ſeulement facile de vous éviter : quand je voulus faire renfermer ma ſcélérate de femme, je ne la trouvai plus.

J'ai été très long-temps ſans ſçavoir ce qu'elle étoit devenue ; je ne viens que d'être informé de ſon ſort. Dans la crainte de mon reſſentiment, elle ſe hâta de changer de demeure : elle alla s'établir dans un quartier éloigné, où elle prit encore un nouveau nom. A mon exemple, elle ſe piqua d'avoir des amis d'un ſang illuſtre. Un Gentilhomme ſçut toucher ſon cœur ; elle vendit, pour le ſuivre, tout ce qu'elle poſſédoit.

CONCLUSION

de l'Histoire du Bourgeois Gentilhomme.

CDXLIII^e FOLIE.

Ce Gentilhomme ne cherchoit qu'à vivre aux dépens des dupes. Il lui promettoit de la conduire dans sa terre, où il la feroit passer pour sa femme : mais après l'avoir ruinée, il l'a quittée tout-à-coup dans une ville de province, où elle est sans ressources, sans connoissances, & détenue même en prison pour des dettes qu'elle a contractées à l'auberge. Elle aura tout le temps de se repentir de sa mauvaise conduite.

M. d'Illois voyant que l'embarras des voitures est dissipé, cesse de faire des questions ; il ordonne à son cocher de fouetter grand train, & s'éloigne du malheureux Aulnin en lui riant au nez.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis & de la Marquise d'Illois.

CDXLIVe FOLIE.

RIEN ne s'oppose plus à la vîtesse de ses chevaux : il arrive chez le Commissaire, qui s'impatientoit à l'attendre. Dès que le Marquis paroît, le front sourcilleux du Magistrat subalterne se déride, il prend un air riant & gracieux, & avance lui-même un fauteuil.

M. d'Illois ne s'attendoit guere à rencontrer sa femme. Les deux tendres époux se contemplent un instant en silence ; ils ne s'étoient point vus depuis six mois. Le demi-Magistrat prend le premier la parole. — Mille pardons, Monsieur le Marquis, de la peine que je vous ai donnée. Madame m'ayant demandé que je vous priasse de vous transporter ici, la complaisance qu'on

doit au beau ſexe m'a fait appointer ſa requête. Cette Dame, continue-t-il, prétend qu'elle a l'honneur d'être votre épouſe; je ſuis convaincu qu'il n'y a rien de ſi faux : n'ai-je pas raiſon?

Le malicieux Marquis, charmé d'avoir une occaſion de s'amuſer aux dépens de Madame d'Illois, feint de ne la point connoître, & ſe montre très-irrité de ſon audace. La Marquiſe ne ſçait où elle en eſt; elle s'écrie qu'il eſt naturel en effet qu'un mari renie ſa femme. Elle veut qu'on aille chercher d'autres témoins de ſa ſincérité.

Après que M. d'Illois s'eſt bien diverti de ſon embarras, il déclare que cette Dame eſt la Marquiſe ſon épouſe, & qu'il eſt ſurpris qu'on ait oſé l'arrêter, puiſque ſes gens portoient ſa livrée : il jure qu'il fera punir les auteurs d'un tel affront. Le Commiſſaire change de couleur à ce diſcours imprévu; craignant les ſuites d'une affaire qu'il s'eſt attirée par ſon entêtement, il ſe jette à

genoux, & ſupplie qu'on daigne lui pardonner.

CDXLV^e FOLIE.

La colere du Marquis n'eſt qu'une plaiſanterie. Pour Madame d'Illois, elle ſe venge ſur la perruque du Commiſſaire de ce qu'elle vient de ſouffrir : elle la tire malignement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Laſſe d'en déranger l'économie, & de nuire par conſéquent à la gravité magiſtrale, elle fait grace au Juge ſubalterne, qui ſe releve tranſporté de joie. — J'ai commis une grande faute, Madame, lui dit-il ; & c'eſt faire l'éloge de votre cœur que d'oublier mes torts. Je vous repréſenterai pourtant que je ſuis en effet un peu excuſable. On avertit tous les Commiſſaires de Paris qu'une femme plus célebre par ſa beauté que par ſes vertus, a deſſein de ſe montrer dans une voiture extrêmement riche ; & l'on nous enjoint de la faire conduire à l'hôpital, ſi elle oſe enfreindre la défenſe qu'on lui

a faite. Le hasard permet que vous sortez, Madame, dans une voiture à peu près semblable à celle qui nous est désignée : vous voyez donc que je ne suis pas si coupable. Il est vrai que votre aspect seul auroit dû me découvrir que vous étiez une personne de naissance : car il est facile de démêler au premier coup d'œil une Dame de condition d'avec une femme entretenue. Aussi je ne puis concevoir mon aveuglement.

Ce compliment, si rempli de justesse, acheve d'adoucir la Marquise, & fait sourire M. d'Illois. Notre Magistrat s'appercevant que son éloquence est approuvée, continue sa harangue. — Je crois que la forte horreur que j'ai pour le vice m'a séduit, & m'a fait trop arrêter aux apparences. De tout temps j'ai détesté les filles du monde. Elles me paroissent dignes des plus grands châtimens ; jamais je ne leur ai fait la moindre grace. Comment un honnête homme peut-il désirer leurs caresses ?

CDXLVI^e FOLIE.

M. le Commiſſaire alloit continuer de prouver ſon éloquence & ſa ſageſſe ; mais ſes auditeurs prennent congé de lui en admirant ſes vertus. La Marquiſe, en ſortant, court comme une folle, ne prenant point trop garde à ce qu'elle fait ; elle renverſe étourdiment un paravent, qui, à demi plié, formoit un angle dans la chambre du Magiſtrat ſubalterne. La chûte du paravent laiſſe voir une petite couchette qu'il déroboit aux yeux, & ſur cette couchette une jeune perſonne dont le déshabillé & la mine effrontée annoncent ſans équivoque la profeſſion. Monſieur & Madame d'Illois éclatent de rire à cette apparition imprévue. La jeune perſonne, ſans ſe déconcerter, s'avance vers le Commiſſaire en lui diſant : — Parbleu ! vous me faites bien attendre. Croyez-vous que j'aie le temps de m'amuſer de la ſorte ?

Le Magiſtrat déconcerté, cherchant en vain à ſe juſtifier, reſte

long-temps immobile, la bouche ouverte, les yeux fermés, la tête baiſſée & les bras pendans. Pour augmenter encore ſa confuſion, le Marquis s'écrie : — Je ſuis donc témoin de vos fredaines, M. le Juge integre. Vous arrêtez les filles, vous déclamez contre elles, & vous êtes en ſecret le meilleur de leurs amis !

CDXLVII^e Folie.

Ces reproches ne ſont que trop vrais : ils accablent M. le Commiſſaire, qui, après beaucoup d'efforts, parvient un peu à ſe remettre. Quand il peut cacher une partie de ſon trouble, il eſſaie de tourner la choſe en plaiſanterie, & ſe met à rire plus fort que les autres. — Bon ! bon ! s'écrie-t-il, c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y faſſe attention. Si j'ai d'abord paru embarraſſé, ce n'étoit point à cauſe de la grandeur de ma faute, mais parce qu'il eſt certains ſecrets qu'on eſt fâché de révéler. Mademoiſelle, ſe propoſant de s'établir dans mon quartier, eſt

venue se ranger sous ma protection, ainsi que cela se pratique : j'allois lui faire payer les droits, comme il est juste, quand plusieurs affaires, entre autres l'arrivée de Madame la Marquise, m'en ont empêché. Ainsi je me flatte d'être en regle : on ne sçauroit trouver que je néglige les privileges de ma charge.

Les plaisanteries du Commissaire n'ont point la réussite qu'il s'en promettoit. Madame d'Illois sort en lui jurant de publier par-tout sa mauvaise conduite. Le Marquis le menace à son tour de découvrir tout son manege, afin de lui faire recevoir la récompense qu'il mérite.

Ils ne cherchent qu'à l'effrayer, afin de le rendre sage par la suite. Mais ils apprennent bientôt qu'on a mis à sa place un Commissaire plus respectable, ou qui sçait mieux cacher ses intrigues.

CDXLVIII^e FOLIE.

Par un excès de complaisance, Madame d'Illois permet à son mari

de l'accompagner dans sa magnifique voiture. Le Marquis croit être en bonne-fortune. Sa brillante moitié, parée avec le plus grand soin, lui paroît très-jolie, ou plutôt il ne songe point qu'il est avec sa femme. Il hasarde de tendres propos, fait une déclaration dans les regles, soupire, devient pressant ; en un mot, il agit comme avec une belle qu'on se propose de fléchir pour la premiere fois.

De son côté, la Marquise s'apperçoit avec étonnement que son mari est aimable ; elle l'écoute avec bonté, & laisse éclater ce tendre embarras, cette pudeur séduisante, ouvrage de l'amour. On diroit qu'elle écoute les discours d'un amant, & peut-être se le persuade-t-elle.

M. d'Illois, d'un air timide & passionné, demande un rendez-vous pour la nuit prochaine, avec autant d'empressement & de circonspection que s'il cherchoit à séduire une beauté novice. La Marquise, avant de lui accorder la permission de venir cou-

cher avec elle, rougit, hésite, comme s'il s'agissoit de rendre heureux une nouvelle conquête.

CDXLIX^e FOLIE.

Cependant elle vole aux boulevards, dans le dessein d'y montrer sa riche voiture, la beauté de ses six chevaux, & l'élégance de leurs harnois. Hélas! elle arrive trop tard; presque tout le monde en est parti, & l'obscurité empêche de distinguer les objets. Désespérée de ce revers, elle prend de l'humeur, gronde le Marquis, s'emporte contre son cocher; peu s'en faut qu'elle ne soit attaquée de vapeurs & de migraine. Il est bien désagréable d'avoir manqué le jour où tout Paris s'assemble, & d'être forcée d'attendre pendant une semaine entiere à faire paroître son équipage: car si l'impatience de le montrer les jours où le boulevard est désert, l'emporte sur la raison, il n'aura plus le mérite de la nouveauté, quand elle voudra le faire voir un *beau jour.* Eh! que de temps

à passer avant qu'un autre jeudi revienne! C'est ce que la Marquise représente à M. d'Illois. Il sent la force de ses raisons, & avoue qu'elle a sujet de s'affliger. Mais comme la patience est le seul remede qu'il y ait au malheur qu'elle éprouve, il tâche de l'armer de courage, pour qu'elle supporte la longueur du temps qui va s'écouler jusqu'au premier jeudi.

La Marquise calme en partie sa douleur; & se rappellant qu'elle est invitée à un très-beau bal, qui doit être précédé d'un grand souper, elle se console tout-à-fait, dans la crainte que la moindre nuance de chagrin n'ôte quelque chose à l'éclat de ses charmes, à la vivacité de ses yeux. Elle se fait conduire tout de suite à l'hôtel du Duc de..... où doit se donner la fête. M. d'Illois l'accompagne jusqu'auprès de cet hôtel. Il l'auroit bien suivie plus loin, puisque le Duc de..... est de ses amis: mais de quel ridicule se couvriroit-il, s'il osoit aller avec sa femme dans la même partie de plaisir! Madame

d'Illois lui promet de se retirer de bonne heure : il la quitte plus amoureux d'elle que jamais, en lui baisant respectueusement la main.

CDLe FOLIE.

La fête donnée par le Duc de.... fut des plus superbes : elle étoit à l'honneur d'un grand Seigneur étranger, qu'il est sûr de ne jamais revoir, & lui coûte la moitié de son revenu. Le repas fut somptueux & délicat : tel plat coûtoit aussi cher qu'un festin entier.

Au sortir de table on se rendit dans la salle du bal, où la foule devint si grande, qu'on pouvoit à peine s'y remuer ; aussi trouva-t-on le bal délicieux. Comme la Cour étoit alors en deuil, afin de conserver l'étiquette, ceux qui devoient danser portoient des habits blancs couverts de pierreries, & ceux qui ne vouloient être que simples spectateurs étoient habillés en noir ; ce qui formoit une bigarrure tout-à-fait singuliere. On croyoit voir tout à-la-

fois les ombres qui font tant d'effet dans l'opéra de *Castor & Pollux*, & les femmes couvertes de deuil qui viennent pleurer, dans *Alceste*, la mort de cette Princesse.

CDLI^e FOLIE.

La parure de Madame d'Illois la fait placer au rang des danseuses. Après que la foule s'est un peu écoulée, elle ne s'acquitte qu'avec trop d'ardeur du personnage qu'elle est chargée de représenter ; elle exécute au moins douze contredanses de suite. Ce qui contribue à lui donner des forces, c'est qu'elle s'apperçoit que ses graces & sa légéreté sont admirées de tout le monde, excepté des femmes, qui la trouvent gauche & mal habillée. Contente d'elle-même & des hommages qu'on lui rend, elle fait de nouveaux efforts pour mériter des applaudissemens nouveaux. Enfin elle est comblée de gloire & de plaisir.

L'Abbé Frivolet, celui qui déroba le serin de la Marquise, étoit aussi

de cette fête. Son état l'obligeant de ſe tenir parmi les ſpectateurs, il fut témoin des talens de Madame d'Illois. Cette vue réveille ſon amour, lui rappelle le bonheur dont il a joui, & lui fait naître l'envie de le goûter encore. Il s'attache auſſi-tôt à ſuivre Madame d'Illois, qui le chériſſoit toujours, ignorant combien elle a lieu de ſe plaindre de lui. Notre petit-collet recommence à débiter ſes fadeurs, qu'il entremêle avec art de propos plaiſans. La Marquiſe, livrée à la gaieté, rit, folâtre ſans peine. La danſe, mettant les ſens en mouvement, ouvre les cœurs les plus ſéveres aux impreſſions de la tendreſſe. Frivolet, qui voit briller dans les yeux de la Marquiſe le feu de l'amour & une douce volupté, la conjure de permettre qu'il paſſe la nuit avec elle. Madame d'Illois, trop étourdie pour avoir de la mémoire, & dans un moment où elle ne ſonge qu'à ſe divertir, oublie qu'elle a déja donné ſa parole au Marquis; elle accorde à l'Abbé tout ce qu'il lui demande.

CDLII^e FOLIE.

Le fortuné petit-collet & la Marquise ne tardent pas à s'éclipser. Madame d'Illois, excédée des fatigues de la danse, se fait déshabiller si-tôt qu'elle est chez elle, & se met au lit, où elle attend son cher amant. Elle n'a confié à aucune de ses femmes la complaisance qu'elle veut avoir pour l'Abbé ; de sorte qu'elles se retirent, persuadées que Frivolet va bientôt s'éloigner.

M. d'Illois, se doutant bien que sa femme rentreroit tard, étoit allé souper chez une petite-maîtresse qu'il avoit depuis quelques jours. Il propose de jouer au sortir de table, & s'amuse long-temps à faire sa cour aux dames, en ayant soin de leur laisser gagner son argent. Trois heures sonnent ; il part, & vole dans l'appartement de sa tendre moitié. Les gens de la Marquise le connoissoient confusément pour le mari de leur maîtresse ; ils le laissent entrer, s'imaginant qu'elle s'attend à cette visite :

ils s'étonnent feulement d'une telle entrevue, dont ils ne fe rappellent pas d'avoir encore été témoins.

L'Abbé coquet venoit de mettre fon bonnet de nuit, qu'il portoit toujours dans fa poche par précaution, lorfque M. d'Illois paroît tout-à-coup dans la chambre. La Marquife fe reffouvient alors de fes engagemens : Frivolet ne fçait où fe cacher, & laiffe lire fon agitation. M. d'Illois s'arrête d'étonnement : il ne s'attendoit pas de trouver la place prife le jour qu'il devoit venir, lui qui rendoit fi rarement vifite à fa femme. Ces trois perfonnages fe contemplent un inftant fans parler.

CDLIII^e FOLIE.

Un autre que M. d'Illois auroit peut-être fait jeter l'Abbé par la fenêtre; mais l'aventure lui paroît fi plaifante, qu'il fe met à éclater de rire, en s'écriant : — Oh ! la chofe eft unique. Je ne voudrois pas pour beaucoup que cette hiftoire-là ne me fût point arrivée.

Les ris de M. d'Illois achevent de déconcerter le petit-collet, & donnent le temps à la Marquise de chercher ce qu'elle doit dire. — Cessez de vous moquer, dit-elle à M. d'Illois : apprenez que Monsieur est un personnage respectable dont j'ai soin de suivre les pieux avis. Me sentant du dégoût à vous tenir ma parole, & craignant pourtant, si j'y manquois, de blesser ma conscience, j'ai passé chez ce saint homme en sortant du bal, afin d'implorer ses lumieres ; j'ai troublé son sommeil ; & sans lui donner le temps d'achever de s'habiller, je l'ai amené ici, où je pouvois écouter plus tranquillement ses sages leçons jusqu'à votre arrivée. Il est tout naturel qu'une femme sensée ait besoin d'exhortation quand elle va faire une action aussi triste que de coucher avec son mari.

CDLIV^{e} FOLIE.

Les éclats de rire de M. d'Illois redoublent à ces mots. Le bonnet de nuit du saint personnage lui rendant

ſa vertu ſuſpecte, il appelle ſes gens, qui étoient reſtés dans l'antichambre, & leur ordonne, toujours en riant, de ſe ſaiſir de l'Abbé, & de l'étriller d'importance avant de le mettre à la porte, afin de lui apprendre qu'il eſt impoli de venir voir les dames en bonnet de nuit.

Tandis que deux laquais robuſtes exécutent les ordres du Marquis, au grand dommage des épaules de Frivolet, le malheureux fait de ſérieuſes réflexions; il s'imagine que Madame d'Illois a découvert le vol de ſon ſerin, & que pour en prendre vengeance, elle l'a attiré chez elle. Le traitement qu'il reçoit lui paroît alors tout ſimple: il s'écrie triſtement: — Hélas! c'eſt avec raiſon que je ſuis puni. Le ſerin que j'ai ſuppléé ne vaut pas celui dont une indigne maîtreſſe me força de m'emparer. — Ces piteuſes paroles, auxquelles M. d'Illois ne comprend rien, lui font croire que la douleur fait extravaguer le petit-collet. Pour la Marquiſe, elle n'eſt pas du même

avis ; ce qu'elle entend l'inſtruit enfin de la cauſe du ſilence que garde ſon ſerin. Furieuſe contre l'Abbé, elle crie qu'on l'étrille encore davantage. — C'eſt pour me venger, dit-elle au Marquis, de la ſévérité avec laquelle il m'a ſouvent repris de mes fautes.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Baron d'Urbin & de celle de Roſette.

CDLV^e FOLIE.

Le lecteur auroit-il oublié qu'un ſecours inattendu eſt arrivé tout-à-coup à Roſette, à cette belle payſanne amoureuſe du berger Colin, & que le vieux Baron d'Urbin a conduite dans une grotte écartée ? J'ai promis de reprendre la ſuite de ſes aventures ; je vais tenir ma parole.

J'ai dit que le vieux Baron ſe flattoit d'être aſſez fort pour vaincre la réſiſtance de Roſette, dont il te-

noit déja les mains, quand il se sentit saisir par derriere, en même temps qu'un bras vigoureux lui appliquoit de terribles coups de poing. Il se retourne rempli de frayeur, & voit un grand jeune homme l'épée à la main, qui se prépare à le tuer. Rosette jette les yeux sur son défenseur, & lui saute brusquement au cou en s'écriant : Ah! que je suis heureuse! Quoi! te voilà, mon cher Colin!

Tandis que ces deux amans s'embrassent, & se félicitent d'être réunis, le Baron auroit bien voulu s'évader; mais le vigoureux Colin ne lâche point prise, & lui lance des regards menaçans, tout en caressant sa maîtresse. Les premiers transports de l'amour étant satisfaits, le galant jeune homme se retourne du côté de M. d'Urbin. — Tu te proposois donc, lui dit-il en colere, de déshonorer celle que j'aime, & de lui ravir par force des faveurs qui ne sont destinées qu'à moi! Je vais te traiter comme tu le mérites. A ces mots il

SUITE DE L'HISTOIRE *de Colin.*

CDLVI^e FOLIE.

MON premier maître m'enleva de la charrue, & me fit déserter la campagne, ainsi que cela se pratique ordinairement. Rosette se ressouvient sans doute que je fus redevable de ma condition à une Dame, dont elle eut peut-être quelque sujet d'être jalouse. Cette Dame, qui conçut beaucoup d'amitié pour mon mérite, me plaça chez un Seigneur voisin de son château, & il me fallut le suivre à Paris.

La plus grande fatigue que j'éprouvasse auprès de M. le Comte que j'avois l'honneur de servir, c'est le soin qu'il me faisoit prendre de ma personne. Il veut que ses domestiques soient mis avec la derniere élégance : ils portent des habits ga-

lonnés, un petit chapeau à plumet fur l'oreille: il ne leur manque qu'une épée pour avoir l'air de nos jolis Seigneurs. Je m'accoutumai fi bien à ne rien épargner pour ma parure, à me donner tous les airs d'un petit-maître, qu'il ne m'a jamais été possible d'en perdre l'habitude, & que je la conferverai toute ma vie. Je me fuis apperçu dans mes diverfes conditions que mes airs fuffifans me faifoient confidérer davantage.

CDLVII^e FOLIE.

M. le Comte eft d'un orgueil infupportable pour fes inférieurs: il les fait fe morfondre des heures entieres dans fon antichambre, les reçoit avec hauteur, & les congédie brufquement. A peine daigne-t-il jeter les yeux fur le fimple bourgeois, & defcendre jufqu'à lui dire quelques mots. Il le croit fûrement d'une pâte différente de la fienne.

Se douteroit-on qu'un homme fi fier, fi vain, traite prefque fes domeftiques comme fes égaux? Quoiqu'une

qu'une pareille bizarrerie ſoit très-commune, on veut en être témoin pour s'en convaincre, tant elle paroît deſtituée de vraiſemblance. Dès le premier jour que je fus chez M. le Comte, j'eus lieu de connoître la maniere impérieuſe avec laquelle il reçoit les gens d'une naiſſance obſcure; & je ne fus jamais plus ſurpris que de le voir dépouiller ſa fierté pour m'entretenir avec complaiſance. Ses domeſtiques lui parlent ſans façon, l'avertiſſent de ſes défauts; ils ſont certains d'en être chéris, pourvu qu'ils faſſent leur devoir. M. le Comte, s'égaie, rit, s'amuſe avec eux; il entre dans le plus petit détail ſur tout ce qui les concerne. Il faut qu'ils lui racontent leurs intrigues amoureuſes, & juſqu'à leurs débauches de cabaret.

CDLVIII[e] FOLIE.

Tout ce que les gens de M. le Comte lui demandent, eſt accordé ſur-le-champ : auſſi la meilleure protection qu'on puiſſe avoir auprès de

lui, c'eſt un de ſes valets-de-chambre, ou même un de ſes laquais. Un jour qu'il venoit de congédier un honnête homme qui lui demandoit une grace, & qu'il n'avoit point daigné regarder, il me dit en ſouriant de reſter dans ſa chambre. — Eh bien, mon cher Champagne, continua-t-il, combien as-tu de maîtreſſes ?.... Pas une..... Quoi ! pas une !.... Le pauvre garçon me fait pitié. Mais tu n'es pas trop ſage, ajouta-t-il en riant : tant mieux, tant mieux ; on doit ſe divertir. Oh çà, dis-moi, mon cher Champagne, ce malheureux qui ſort d'ici a-t-il imploré ton ſecours, ou celui de quelqu'un de mes gens ?.... Non..... Il n'obtiendra donc point ce qu'il déſire de ma bienfaiſance. J'ai des bontés pour vous, je vous aime vous autres, parce que vous avez l'honneur de m'approcher ; mais tout le reſte du peuple m'eſt fort indifférent ; il n'eſt digne que d'un profond mépris. La nobleſſe & la fortune ſont la plus grande faveur qu'on

puiſſe recevoir du Ciel : ceux qui ſont doués tout à-la-fois de ces précieux avantages, ſont non-ſeulement élevés au-deſſus des autres, mais d'une nature particuliere, & les enfans chéris du Créateur. S'ils n'étoient pas des hommes différens, pourquoi jouiroient-ils de tous les tréſors de l'univers, tandis que tout ſemble être refuſé à la foule des humains qui végetent dans la pouſſiere & dans l'indigence ? Les mets les plus délicats ſatisfont leur appétit ; des vins exquis viennent éteindre leur ſoif ; des palais s'élevent pour les loger ; les forêts croiſſent pour eux. Des machines mollement ſuſpendues, traînées par de puiſſans chevaux, leur évitent la peine de marcher. Les jeux, les bals, les ſpectacles concourent à les amuſer. Le lin & la ſoie ſe filent pour les vêtir. En un mot, l'homme opulent n'a qu'à déſirer, ſes vœux ſont auſſi-tôt comblés. C'eſt pour lui ſeul que la nature & les arts travaillent ; c'eſt pour lui ſeul que les diſtinctions,

les grandeurs, les prérogatives furent inventées. Si je descends parmi le peuple, je vois de vils esclaves des Grands, couverts de haillons, éprouver la faim & la soif, le chaud & le froid; ou s'ils jouissent de quelques commodités, ce n'est qu'à la sueur de leur front. Que nous avons sujet de rire des écrits de vos prétendus Philosophes, qui soutiennent qu'on ne doit point envier notre sort brillant, attendu que nos chagrins sont plus sensibles que les peines des infortunés ! C'est déraisonner pour chercher à s'étourdir sur sa misere. L'ambition qui nous ronge est-elle aussi accablante que l'inquiétude de ne sçavoir comment subsister ? Nous avons quelquefois, il est vrai, l'esprit moins content; mais au moins rien ne nous manque de tout ce qui est nécessaire aux besoins & aux agrémens de la vie. Vos Philosophes disent encore que notre bonheur n'en est point un, parce que nous nous y accoutumons. C'est comme si l'on disoit qu'une longue santé cesse d'être

un bien, parce que l'habitude empêche d'en ſentir les douceurs..... Et je ne me croirai pas d'une nature plus excellente que celle du roturier & de l'indigent !

CDLIX^e FOLIE.

Ce ſingulier diſcours, qui me fit une impreſſion ſi vive qu'il ſe grava de lui-même dans ma mémoire, ſe termina par une douzaine de coups de pied au cul dont mon auguſte maître daigna m'honorer par diſtraction. Le bruit que je fis en me ſauvant, le tira de ſon enthouſiaſme. Il me pria de lui pardonner un traitement qui s'adreſſoit aux gens du peuple. Force me fut de lui accorder ſa grace, & de paroître encore approuver tout ce qu'il venoit de me dire.

A cette petite bagatelle près, je ne reçus aucun mauvais traitement de M. le Comte. J'étois ſon favori, ſon confident : mais une faute que j'eus le malheur de commettre ſans y penſer, me brouilla tout-à-coup

avec lui. Je vous ai déja dit qu'il se piquoit que ses gens fussent mis en petits-maîtres. Trop novice encore dans l'art des parures élégantes, je faisois de légeres omissions, qui à ses yeux paroissoient considérables. Il m'avertit un jour d'être plus exact à ma toilette, & me recommanda fortement de ne pas manquer à poudrer ma bourse & mes épaules. Le lendemain j'oubliai ce qu'il m'avoit ordonné : il s'en apperçut, entra dans une furieuse colere, & me chassa sur-le-champ.

Voilà comment je sortis d'une maison où les laquais menent une vie si commode. Je promis bien de me corriger, & j'ai tenu parole. La crainte de gâter mes habits ne m'a jamais empêché de les couvrir de poudre jusqu'au milieu du dos.

CDLX^e^ FOLIE.

Je me présentai chez certain grand Seigneur, quoique l'on m'eût averti qu'il étoit très-difficile de lui convenir. Les laquais dont l'anticham-

bre étoit remplie, me rirent au nez quand ils ſçurent mon deſſein. Il eſt vrai, me dit l'un d'entre eux, que Monſeigneur a beſoin d'un domeſtique; mais ignorez-vous qu'il ne veut que des garçons de ſix pieds, bien découplés, faits au tour? Il croiroit déroger de ſa grandeur, s'il avoit des laquais d'une taille ordinaire.

On me jugea cependant digne de l'eſſai: on me fit comparoître devant Monſeigneur, qui m'examina de la tête aux pieds & de tous les côtés, me fit tenir droit, marcher, courir, aller lentement, afin de voir ſi je me préſentois avec grace. Il parut content de cet examen; il ne me reſtoit, pour être admis, que de me tirer avec autant de bonheur de la derniere partie de l'eſſai. On apporta une toiſe. Monſeigneur lui-même daigna prendre ma meſure: il trouva que j'approchois du but; mais il me renvoya, parce que j'avois quelques lignes de moins.

CDLXI^e FOLIE.

Depuis plusieurs jours j'étois sur le pavé ; je commençois à craindre que la mode & l'étiquette ne me fussent toujours fatales, quand un de mes camarades me fit entrer chez un Ambassadeur, qui me reçut à son service sans me voir, sans me parler, sans me connoître. Son Excellence n'avoit apparemment rencontré que d'honnêtes gens : j'ignore s'il a long-temps suivi le même usage.

Dès que je fus installé chez M. l'Ambassadeur, on m'arma d'une grosse canne, en me recommandant bien de ne jamais la quitter. Je demandai pourquoi je devois porter si soigneusement un bâton. L'on se moqua de mon ignorance, & l'on m'apprit que c'étoit la marque principale de la grandeur de mon maître. J'aurois ri à mon tour d'une pareille distinction, si je n'avois considéré que tout ce qui caractérise les Grands est bien peu de chose ; de vains titres, des habits plus ou moins bi-

garrés, un écuſſon chargé de figures gothiques, une aune de ruban de certaine couleur. Il n'y a que la vertu qui décore véritablement : mais on feint de n'en être pas perſuadé. Je ne vois dans la plupart des nobles que leurs richeſſes qui ſoient un avantage réel.

CDLXII^e FOLIE.

Vous vous étonnez ſans doute de mes beaux raiſonnemens. Bon ! je vous en ferai peut-être bien d'autres. Je me pique auſſi de bel eſprit & de philoſophie. Ceſt une maladie contagieuſe dans notre ſiecle. D'ailleurs, à force d'avoir fréquenté le monde, mon eſprit s'eſt formé.

Hélas ! il m'en a coûté cher pour m'inſtruire ; ce ne fut pas tout d'un coup que je devins ſçavant. La maudite canne m'embarraſſoit : ignorant encore de quelle importance il étoit à mon maître que je la portaſſe toujours, ou ſoit que je manquaſſe de mémoire, comme chez M. le Comte, il m'arrivoit ſouvent de l'oublier.

Son Excellence s'en apperçut un jour en montant en carrosse ; elle obligea mes camarades de m'appliquer plusieurs coups de leurs cannes sur les épaules, afin que la douleur me fît songer à l'instrument de mon supplice, que je devois avoir chaque jour entre les mains.

CDLXIII^e Folie.

Cette exécution satisfit mon maître, qui continua de me garder, convaincu que j'aurois dorénavant de la mémoire. La joie de n'être pas mis à la porte, me consola de la petite disgrace que je venois d'essuyer. L'avouerai-je ? l'Amour me retenoit chez M. l'Ambassadeur. Je n'ai pas cessé un instant d'aimer Rosette, mais j'ai cherché des amusemens. Cette singuliere fidélité est pardonnable à mon âge & à un François. Madame l'Ambassadrice avoit parmi ses femmes une jolie brune, vive, éveillée, riant, chantant toujours, & dont les grands yeux noirs respiroient la tendresse. Cette beauté piquante me

parut propre à me consoler de l'éloignement de ma chere Rosette. Je lui fis la cour : l'hommage d'un garçon aussi bien tourné que moi, toucha dans peu son cœur : je sçus vaincre tous ses scrupules : je ne pus douter qu'elle ne m'aimât sincérement.

J'étois souvent occupé à chercher les endroits où ma conquête pouvoit être seule. Je m'approchai de l'appartement de Madame l'Ambassadrice, où je me flattois d'avoir un entretien secret avec elle. J'entendis qu'on lui parloit, & je reconnus la voix de M. l'Ambassadeur. Collé contre la porte, l'œil fixé dans le trou de la serrure, j'écoutai leur conversation, & j'observai ce qui se passoit. Son Excellence juroit à la soubrette un amour sincere, & lui offroit de l'enrichir si elle vouloit avoir quelque complaisance. Tout en parlant, M. l'Ambassadeur devint téméraire. Lisette se défendoit fiérement. J'avois peine à concevoir sa résistance, & j'étois presque tenté de

la prendre pour une autre. Tandis qu'un auſſi grand Seigneur la preſſoit, la bourſe à la main, de céder à ſa tendreſſe, elle le repouſſoit d'un air d'indignation, les yeux baiſſés, le front couvert de rougeur, affectant la modeſtie d'une veſtale. M. l'Ambaſſadeur, voyant que ſes diſcours & ſes offres étoient inutiles, & qu'on le menaçoit de tout découvrir à Madame, ſe retira gravement. Caché dans un coin obſcur, j'admirai le flegme avec lequel il faiſoit ſa retraite. Je l'eus à peine perdu de vue, que je volai auprès de la ſoubrette, que je trouvai auſſi tendre, auſſi paſſionnée qu'elle avoit été ſévere & cruelle à ſon Excellence. Enfin j'eus tout lieu d'être convaincu qu'elle me préféroit, moi, pauvre here, à M. l'Ambaſſadeur, en dépit de ſes titres & de toutes ſes richeſſes.

CDLXIV^e FOLIE.

M. l'Ambaſſadeur croyoit être certain que Liſette étoit un dragon de vertu. Un grave pédagogue chargé

de l'éducation des fils de ſon Excellence, regardoit auſſi la ſoubrette comme un modele de ſageſſe. M. le Précepteur s'aviſa de la trouver jolie, & de lui déclarer ſon amoureux martyre en belles phraſes, moitié latines, moitié françoiſes. Son éloquence ne put humaniſer un objet trop ſauvage ; il y perdit tout ſon latin. Piqué du peu d'impreſſion que faiſoit ſon mérite, il réſolut d'avoir par force ce qu'on refuſoit à ſes prieres. Sa chambre étoit proche de celle de ſa maîtreſſe ; il imagina de la ſurprendre pendant qu'elle dormiroit, eſpérant qu'à ſon réveil elle lui feroit grace.

La nuit que le Précepteur avoit choiſie pour exécuter ſon entrepriſe, je vins directement coucher avec Liſette. Il m'arrivoit ſouvent de lui tenir compagnie ; ce qui m'étoit très-facile, puiſque pour gagner mon grabat il me falloit paſſer devant ſa chambre. Le Précepteur, qui n'avoit pas la même commodité, attendit que l'heure indue lui aſſurât qu'un

profond sommeil régnoit dans la maison : il se rendit alors, pieds nuds & tout en chemise, dans la chambre de la belle, dont j'avois laissé la porte entr'ouverte, afin de pouvoir m'éclipser sans bruit. Je jouissois d'un doux repos entre les bras de ma bien-aimée, lorsqu'un bruit confus me réveilla. J'ouvris les yeux : je crus discerner quelqu'un au travers de l'obscurité, qui, sans façon, cherchoit à se glisser dans le lit. Qui va là ? m'écriai-je d'une voix terrible, & en lançant au hasard un furieux coup de poing. Le Précepteur ne s'attendoit pas à trouver la place si bien gardée ; il se sauva saisi de frayeur. Au lieu de me retirer prudemment dans mon humble réduit, la fureur me transporta ; je poursuivis le coquin qui troubloit mes plaisirs. Le pauvre Précepteur me sentant à ses trousses, se mit à courir avec tant de précipitation, qu'en descendant trop vîte un escalier il roula jusqu'en bas. Tout froissé qu'il étoit, je sautai sur lui,

& l'étrillai d'un bras robuste. Ses cris retentissoient au loin, tandis que Lisette, qui croyoit que nous nous égorgions, crioit au secours, & s'arrachoit les cheveux au bas de l'escalier.

CDLXV^e FOLIE.

En un moment toute la maison fut sur pied. Je connus trop tard ma faute. Il m'étoit impossible de m'esquiver, on accouroit de tous côtés avec des lumieres. On pensoit que des voleurs étoient la cause de tout ce vacarme. Dans cette persuasion, chacun s'arma de tout ce qui lui tomba sous la main. L'un avoit une vieille hallebarde, l'autre un fusil rouillé, l'autre une broche. Si j'avois moins craint les suites de l'aventure, j'aurois bien ri, sur-tout de la mine de M. l'Ambassadeur. Il accourut au bruit un pied chaussé, l'autre nud, en robe de chambre, sur laquelle il avoit mis une cuirasse qui lui servoit autrefois à la guerre, & en bonnet de nuit, cou-

vert aussi d'une espece de casque : il tenoit à la main une grande épée, & marchoit aussi gravement qu'un Sénateur, au milieu de deux valets-de-chambre qui l'éclairoient. Il nous demanda pourquoi nous avions osé troubler son repos. Le Précepteur rassembla le reste de ses forces, pour lui compter qu'il m'avoit surpris couché avec Mademoiselle Lisette, & qu'ayant voulu me faire des représentations, je m'étois jeté sur lui comme un furieux. Je pris la parole à mon tour, & j'assurai son Excellence que c'étoit moi au contraire qui avois vu par hasard le Précepteur chercher à s'introduire dans la chambre de Mademoiselle Lisette, & que je m'étois opposé à son dessein. Monseigneur conclut de nos discours si différens, qu'un de nous deux au moins étoit coupable, & que la soubrette n'étoit pas si farouche qu'il se l'étoit imaginé. Qu'arriva-t-il ? M. l'Ambassadeur mit le Précepteur & moi à la porte, & garda Mademoiselle Lisette.

CDLXVI[e] FOLIE.

J'eus le bonheur d'être placé tout de ſuite chez une jeune veuve, qui ne prenoit à ſon ſervice que des domeſtiques bien faits & d'une belle phyſionomie. Elle ſe piquoit pourtant d'une dévotion rigide, & employoit en aumônes une grande partie de ſes biens. Sa maiſon étoit meublée avec la plus grande ſimplicité. Rien n'y manquoit de ce qui eſt néceſſaire & commode ; mais le faſte en étoit banni ; l'on n'y voyoit régner qu'une propreté charmante. La parure de la jeune veuve étoit auſſi très-ſimple : elle dédaignoit l'art de la toilette, & n'en paroiſſoit que plus aimable. Qu'on trouvoit ſon joli minois appétiſſant ſous une grande coiffe ! Fraîche comme une roſe qui vient d'éclore, ſes joues étoient colorées d'un rouge naturel. Ses beaux yeux modeſtement baiſſés, ſe levant par intervalles, portoient le trouble dans le cœur. Un triple mouchoir, ſoulevé lentement, ne

laiſſoit découvrir que la forme de ſa gorge, & qu'une petite partie de ſon cou d'ivoire. Ses bras potelés, cachés à demi par de longues manches, ſembloient redoubler de blancheur. Que l'on compare ce portrait à celui de ces femmes ſi brillantes, ſi immodeſtes dans leur parure; l'on verra qu'un aimable négligé, & l'air enfantin de la pudeur, ſont les véritables ornemens de la beauté.

J'eus bientôt lieu de m'appercevoir que Madame de Francourt (c'eſt le nom de la dévote que j'ai ſervie) me diſtinguoit du reſte de ſes gens. Elle avoit pour moi des attentions dont mes camarades murmuroient. Elle ne me parloit qu'avec douceur & d'une maniere polie: quand j'étois auprès d'elle, la joie brilloit ſur ſon viſage. Mes ſervices ſeuls la flattoient; rien n'étoit bien fait que par moi. Elle me conſidéroit avec ſatisfaction. Quand je ſurprenois les regards qu'elle me lançoit à la dérobée, elle rougiſſoit, & ſourioit finement. J'avois ſeul le privilege de la

porter dans mes bras lorſqu'elle deſcendoit de carroſſe. L'envie lui prenoit ſouvent d'aller à pied ; j'avois alors l'honneur de lui donner le bras, & il me ſembloit qu'elle s'appuyoit ſur moi avec plaiſir.

CDLXVII^e FOLIE.

J'étois ſi perſuadé de ſa haute vertu, que toutes ſes attentions ne me paroiſſoient que des marques de bonté, qu'une ame pieuſe laiſſe ſouvent échapper en faveur des malheureux. J'aurois peut-être tiré avantage de tout ce qu'elle faiſoit pour moi, ſi l'on ne m'avoit dit que rien n'étoit plus commun que de voir des domeſtiques de Dames auſſi bien traités par leurs maîtreſſes. Le moyen de ſe glorifier d'un bienfait que l'on vous prodigue ſans conſéquence ? Quand on ſçait qu'il eſt par le monde tant de jolies femmes qui vivent très-familiérement avec leurs gens, ira-t-on s'imaginer qu'elles ſe ſoient toutes donné le mot pour ſe choiſir des amans auſſi obſcurs, & qui flat-

tent si peu leur vanité ? Non : il est plus simple de penser que c'est par bienfaisance qu'elles sont si honnêtes envers ceux qui les servent : elles cherchent à les consoler de l'ignominie attachée à la servitude. C'est ainsi que je raisonnois ; & l'extrême dévotion de ma jeune maîtresse me faisoit encore paroître plus naturels ses bons procédés à mon égard.

CDLXVIII[e] FOLIE.

Après que Madame de Francourt m'eut bien souri, après que ses regards & ses discours, & les privileges dont je jouissois, m'eurent assez convaincu du cas qu'elle faisoit de mon mérite, elle entreprit de me prouver d'une maniere plus expressive combien je lui étois cher. Elle se mit à me combler de présens. Tantôt elle me prioit d'accepter une montre ; tantôt ses belles mains blanches m'offroient une jolie boîte d'argent ; une autre fois c'étoient des boucles à pierres les plus à la mode, ou bien plusieurs paires de bas de

ſoie ; enfin elle prévenoit tous les déſirs que j'aurois pu former pour briller parmi mes camarades. Ai-je beſoin de vous dire que je ne me faiſois pas beaucoup preſſer pour accepter ſes dons ? Elle avoit grand ſoin de ne me faire des préſens que lorſque nous étions ſeuls, ou quand perſonne de la maiſon ne pouvoit s'en appercevoir. C'étoit m'avertir de taire ſa générofité. Je le compris, & je me fis un devoir d'être diſcret. Mes confreres, moins heureux, & ſans doute moins beaux garçons que moi, s'efforçoient en vain de deviner d'où me venoient les richeſſes que j'étalois chaque jour à leurs yeux. L'attention de Madame de Francourt à ne me faire du bien qu'en cachette, ſervit à redoubler mon reſpect pour ſa vertu. Voilà, me diſois-je, comme les ames vraiment charitables, qui ne ſont ſenſibles qu'à la douceur d'obliger, ſe plaiſent à répandre en ſecret leurs bienfaits ſur les malheureux.

CDLXIX^e FOLIE.

Ma jeune maîtresse trouvoit différens prétextes pour m'obliger à rester dans sa chambre : j'y passois souvent des heures entieres tête à tête avec elle. Mais je n'étois occupé qu'à obéir aux ordres qu'elle ne pouvoit s'empêcher de me donner. Je me tenois auprès d'elle dans un respect profond, que m'inspiroit l'estime que j'avois de sa sagesse. Il me sembloit quelquefois que je l'impatientois ; mais j'étois loin de me douter que mon air de réserve causoit sa mauvaise humeur.

Désespérée de ma simplicité, Madame de Francourt comprit que je ne devinerois jamais ses desseins, si elle ne s'expliquoit d'une maniere plus intelligible. Elle me fit venir dans son oratoire, où elle restoit chaque jour plusieurs heures de suite, sans qu'il fût permis d'y entrer. Je la trouvai couchée négligemment sur une chaise longue, où sans doute elle faisoit ordinairement ses méditations.

Je vous laiſſe à penſer quelle dut être ma ſurpriſe de voir qu'on me permît de pénétrer dans un lieu interdit aux regards des profanes. Je me hâtai de le parcourir des yeux. Rien n'étoit plus galant que cet oratoire. Des peintures excellentes portoient dans le cœur une certaine volupté, en même temps qu'elles l'édifioient. Dans un enfoncement ménagé avec art, on découvroit un lit de repos, dont les rideaux galamment retrouſſés en feſtons, étoient ſoutenus par pluſieurs petits génies.

— Aſſeyez-vous auprès de moi, me dit Madame de Francourt; je veux méditer avec vous. Je pris un fauteuil, & me plaçai humblement à côté d'elle, croyant que j'allois entendre un pieux ſermon. — Il faut avouer, continua ma jeune maîtreſſe en me regardant fixement, qu'on a bien de la peine à marcher dans le chemin du ſalut. Les tentations ſont fréquentes, & les victoires difficiles à remporter. Il paroît quelquefois ſi doux de ſuccomber! Ah! les Saints

ont eu ſeuls le privilege de braver les charmes que le démon nous fait trouver dans le vice. A ces mots la voix de Madame de Francourt s'éteignit, ſes yeux devinrent brillans, ſon teint s'anima, des ſoupirs s'échapperent comme malgré elle; & moi je reſtois immobile, les yeux baiſſés, attendant en ſilence la ſuite d'un diſcours auſſi ſage.

CDLXX[e] FOLIE.

Madame de Francourt me regarde, frappe du pied d'impatience, & s'écrie : Ah! mon Dieu! je me trouve mal, j'étouffe. J'allois me lever pour appeller à ſon ſecours. — Non, non, me dit-elle en me retenant par le bras; reſtez, je n'ai beſoin de perſonne : c'eſt une ſurabondance de graces qui me ſuffoque : cela paſſera. Alors elle ôta ſon triple mouchoir de cou, ſe délaça, découvrit à mes yeux une gorge d'une blancheur éblouiſſante, & s'évanouit. La vue de tant de charmes me mit hors de moi. J'étois ſeul avec une jolie femme

me qui ne pouvoit s'oppofer à mes entreprifes, le diable vint me féduire, & je portai l'audace jufqu'à fon comble. A peine me fus-je rendu coupable, que je frémis de la grandeur de ma faute. Vingt fois j'eus envie de prendre la fuite : mais j'effayai en vain de me fauver ; je n'eus point la force de faire un pas, tant l'horreur de mon crime & la crainte du châtiment m'avoient pénétré de frayeur. J'allois peut-être me remettre un peu de mon trouble, quand je m'apperçus que l'évanouiffement de ma belle maîtreffe fe diffipoit, & qu'elle commençoit d'entr'ouvrir les yeux. Mes alarmes fe renouvellerent : je ne doutai plus de ma perte. Heureux, me difois-je, fi elle fe contente de me faire jeter par la fenêtre !

CDLXXI^e FOLIE.

J'étois à deux pas de Madame de Francourt, dans la pofture d'un criminel qui attend fa fentence. Mais au lieu de fe montrer irritée de ma

hardiesse, qu'elle ne pouvoit ignorer, je vis la joie briller dans ses yeux : elle me fit entendre une voix douce, dont les inflexions tendres alloient jusqu'au cœur. — Eh bien! mon cher Champagne, me dit-elle, tu as succombé sous les ruses du malin; il s'est servi de moi pour te faire pécher. La foiblesse des mortels les rend souvent coupables; & quand le mal est fait, on ne peut y remédier. Je te pardonne, & je sens que je t'aime. L'amour n'est point un crime; c'est la passion qu'inspire la nature à tous les êtres. Mais sois discret; évitons la médisance du vulgaire. — Après ce discours, qui dissipa toutes mes craintes, la jeune veuve m'embrassa avec transport, & me pria de la laisser seule vaquer à ses exercices de piété.

CDLXXII^e FOLIE.

Le mêlange de dévotion & de foiblesse que je connoissois dans Madame de Francourt, me faisoit pourtant de la peine; quelquefois

même j'avois horreur de sa conduite. A force de réflexions, je parvins à la trouver un peu excusable. Elle n'a pu résister à mon mérite, me disois-je. La vue d'un beau garçon l'a séduite. Sans l'amour violent que je lui inspire, elle ne se seroit jamais écartée de la sagesse. C'est ainsi que je raisonnois. Les présens & l'argent que me prodiguoit la jeune veuve, contribuoient aussi à me faire penser en sa faveur. D'ailleurs elle n'oublioit qu'un moment ses devoirs. Aux transports de l'amour succédoient ceux de la vertu. J'aurois mis mon doigt au feu que j'étois le seul pour qui elle eût quelque foiblesse.

CDLXXIII^e FOLIE.

Plusieurs mois s'écoulerent pendant que je possédai ma jeune veuve. Elle m'appelloit dans son oratoire toujours à la même heure. Le temps que j'y restois étoit fixé : dans la crainte de se tromper, elle avoit grand soin de regarder souvent sa

montre. Cette attention m'étonna d'abord ; je m'y accoutumai par la ſuite, quand je crus en connoître le motif. Les momens que je paſſois renfermé avec Madame de Francourt n'étoient pas tous conſacrés à la tendreſſe : elle me faiſoit de ſages exhortations ; il me falloit eſſuyer de longs diſcours, dans leſquels elle m'engageoit à mener une vie ſans reproche. Dès que l'heure ſonnoit où je devois me retirer, on me congédioit bruſquement : j'avois beau inſiſter, j'étois contraint d'obéir ; & Madame de Francourt reſtoit ſeule dans ſon oratoire deux groſſes heures au moins.

CDLXXIV^e FOLIE.

Je ne pouvois concevoir ce qu'elle y faiſoit ſi long-temps. Je fus curieux de l'obſerver. Mais je m'efforçai en vain de découvrir quelque choſe par le trou de la ſerrure ; tout étoit bouché, ainſi que les plus petites fentes. Les obſtacles ne ſervant qu'à piquer ma curioſité, je

fis

fis doucement une légere ouverture à la cloifon, & je fixai un œil avec ardeur. Je vis Madame de Francourt à genoux, qui prioit très-dévotement. Après avoir confidéré une occupation auffi refpectable, j'allois me retirer tout-à-fait édifié, quand je m'apperçus qu'un tableau éloigné de la jeune veuve, s'agitoit par degrés. Je redoublai d'attention, furpris d'une telle merveille. Le tableau fe leva. Je connus qu'il fervoit à cacher une petite porte, qui s'ouvrit tout-à-coup, & j'en vis fortir un perfonnage à mine auftere, dont la vertu faifoit l'admiration de toute la ville. Ce grave perfonnage s'approcha de Madame de Francourt, qui s'étoit levée à fon afpect, & l'attendoit d'un air gracieux....

Un des gens de M. le Baron vient interrompre l'intéreffante hiftoire de Colin; il avertit fon maître que des Gentilshommes du voifinage demandent à lui parler. M. d'Urbin prie l'amant de Rofette de remettre à une autre fois la fuite de fes aven-

tures : celui-ci lui promet de revenir le lendemain en continuer le récit, & s'éloigne avec ſa chere payſanne, qui n'eſt point trop contente de quelques endroits de l'hiſtoire qu'elle vient d'entendre.

Fin du Tome troiſieme.

